

ANTHOLOGIE

DE LA

**POÉSIE
TCHÈQUE**

470 1964

20

Copyright by Simon Kra 1930

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays
y compris la Suède, la Norvège et la Russie

ANTHOLOGIE

DE LA

POÉSIE

TCHÈQUE

PAR

H. JELINEK

Septième édition

ÉDITIONS KRA

20, RUE HENRI-REGNAULT, PARIS - XIV^e

Biblioteca Centrală Universitară
BUCUREȘTI
Cota 1103206 *Publicat*
Inventar 459.303

103206

B.C.U. Bucuresti



C459303

191015

DU MÊME AUTEUR

EN TCHÈQUE:

- Δέδνεκε ωέν ά σελανα και Πληϊάδεζ. Vers. Prague, 1897.
La Fin du Carnaval. Vers. Prague, 1902.
La Jeunesse sentimentale. Prose. Prague, 1902.
Les Mélancoliques. Etudes sur la sensibilité dans la littérature française. 1906.
Les Nuits de mai. Vers. Prague, 1916. 2^e éd. 1924.
La Conférence de la Paix. Plaquelette. Prague, 1920.
Chroniques de Paris. Prague, 1920.
Alois Jirásek. Plaquelette, Prague, 1921.
La Lanterne (Livret d'opéra, d'après A. Jirásek). Prague, 1921.
Vu du premier balcon. I. II. III. Volume. (Critique dramatique). Prague, 1924.
Chants de la douce France. Vers. (Anthologie du Romancero de France). Prague 1925.
La Poésie française contemporaine. Du symbolisme au Dada (Vers). Anthologie. Prague, 1925.
La Laryngiade. Poème. Prague, 1929.
Alois Jirásek. Essai. Prague, 1930.

EN FRANÇAIS:

- La littérature tchèque contemporaine.* Mercure de France, éd. Paris, 1912 (Epuisé).
Etudes tchécoslovaques. Editions Bossard. Paris 1927.
Chansons populaires tchécoslovaques (Musique de J. Křička). Ed. Heuz. Genève, 1925.

TRADUCTIONS EN FRANÇAIS :

- R. U. R. (Rezon's Universal Robots). Comédie utopique de Karel Čapek. Paris, 1924.
Un Père. Drame en trois actes de A. Jirásek. (*Gazette de Prague* 1924). Avec L. Patouillet.
Le Crapaud du Matin. Comédie en un acte de Viktor Dyk. (*Revue bleue*, 1929).
La beauté de Prague, par Arne Novák. Prague, 1913.
Joza Uprka, par N.-B. Máde. Prague, 1902.

TRADUCTIONS EN TCHÈQUE :

- Les Lettres portugaises.*
Charles Baudelaire : *Petits poèmes en prose.*
Henri Barbusse : *Le Feu.*
Henri Becque : *La Parisienne.*
Emile Bourdet : *Le sexe faible.*
Eugène Brieux : *Blanchette.*
G. de Caillavet et R. de Flers : *L'Amour veille ; Papa ; L'Habit vert.*
Romain Coolus : *Raphaël ; La petite peste.*
G. de Courteline : *Boubouroche.*

- Maurice Donnay : *La Bascule* ; *Les Eclaireuses*.
 A. Dumas fils : *La Dame aux Camélias*.
 R. de Flers et F. de Croisset : *Les Vignes du Seigneur*.
 Edm. et Jules de Goncourt : *Henriette Maréchal*.
 Albert Guinon : *Le Bonheur*.
 Edmond Guiraud : *Marie-Victoire*.
 Francis Jammes : *Clara d'Ellébeuse*.
 Général Maurice Janin : *Ma collaboration à la lutte pour la liberté tchéco-slovaque* ; *Ma Mission en Russie*.
 Jean Julien : *La Mer*.
 Charles Lalo : *L'Art et l'instinct sexuel* (avec F. Jelinek).
 Roger Martin du Gard : *Les Thibault* (avec F. Jelinek) ; *Le Cahier gris* ; *Le Pénitencier* ; *La belle saison* ; *La Consultation* ; *La Sorellina*.
 Prosper Mérimée : *La femme et le diable* ; *L'Occasion*.
 Molière : *Les Précieuses ridicules* ; *Don Juan*.
 A. de Musset : *Les caprices de Marianne*.
 G. de Porto-Riche : *L'Amoureuse*.
 Marcel Prévost : *L'Automne d'une femme* (avec F. Jelinek).
 Jules Renard : *Poil-de-Carotte* (Roman) ; *Poil-de-Carotte* (Théâtre) ; *La Bigote* ; *Le Pain de ménage*.
 Louis de Robert : *Un tendre*.
 J.-H. Rosny aîné : *La Vague rouge*.
 J.-H. Rosny jeune : *La Désirée*.
 Romain Rolland : *Danton*.
 Stendhal : *La Chartreuse de Parme*.
 R. de Valle-Inclán : *La Romance des Loups*.
 Gustave Wied : $2 \times 2 = 5$.
 Louise Wein : *A la mémoire du général Štefánik*.

SOUS PRESSE :

Histoire de la littérature tchèque. 3 volumes.

A Jules Destrée,
A Hélène Vacaresco,
A Paul Valéry.

*En souvenir des journées
de Genève.*

H. J.

AVANT-PROPOS

Il n'est pas d'entreprise plus périlleuse que de faire une anthologie. D'abord, il y a la question de la traduction, question pleine d'embûches, surtout lorsqu'il s'agit de traduire d'une langue au génie essentiellement différent du génie de la langue française, comme c'est le cas du tchèque.

En traduisant du français en langue tchèque, j'ai toujours respecté le rythme et la rime de l'original ; cette fois, j'ai pris le parti de traduire en prose rythmée, croyant pouvoir rendre plus exactement et plus fidèlement l'esprit des poèmes traduits. Cette méthode présente le très grave inconvénient de sacrifier la musique du vers et le chant sonore de la rime : souvent, je ne le sais que trop bien, la traduction en prose n'est qu'un pâle reflet de l'original. J'ai cherché à parer à ce danger en choisissant, autant que possible, des pièces écrites en vers libres et non rimées, grâce à quoi j'ai pu souvent rester très près de l'original. D'autre part, j'ai pu enrichir mon anthologie par quelques traductions rimées qu'ont bien voulu mettre à ma disposition MM. Jules Chopin, Francis Baumel et Jos. Palivec. Je suis heureux de les remercier. On pourra ainsi confronter les deux méthodes.

Quant à la question du choix, j'ai tâché de subordonner mes préférences et mes goûts personnels au devoir de donner aux lecteurs une idée générale de l'évolution de la poésie d'un peuple encore assez peu connu. J'avais d'abord travaillé sur un plan plus étendu. Les exigences d'ordre technique m'ont forcé à réduire le nombre de poèmes : une bonne cinquantaine de pièces sont restées dans mes cartons et je n'ai plus eu de place pour plusieurs poètes qui auraient mérité de figurer dans le livre. Je me suis efforcé de choisir des poèmes qui me semblaient refléter l'âme du pays ou les côtés caractéristiques de l'esprit tchèque. Je ne me flatte pas d'avoir réussi, car il n'est pas facile de concentrer, sur quelque trois cents pages, comme dans un flacon, l'essence du génie national de tout un peuple.

*
* * *

Pendant tout le XIX^e siècle, les poètes tchécoslovaques étaient un peu comme ces soldats de l'ancien Testament : d'une main, ils construisaient l'édifice de la littérature nationale, de l'autre, ils tenaient un glaive pour repousser les attaques de l'ennemi. Et encore ne suffisait-il pas d'être une sentinelle toujours en éveil : il fallait une prédication de toutes les heures, un appel qui ne se lassât pas. Et puis, surtout, il fallait avoir la foi, une foi

ardente, cette foi qui transporte les montagnes, pour accomplir le miracle de la renaissance nationale.

Car, il ne faut pas en douter, si la nation tchécoslovaque a pu reprendre sa place parmi les peuples libres de l'Europe, c'est parce que ses écrivains et ses poètes avaient, depuis plus d'un siècle, préparé la voie à ses hommes d'Etat.

Cette atmosphère de lutte politique et nationale cachait, pour les poètes, certains écueils. Il y avait le danger de l'abus de la tirade patriotique, d'une certaine étroitesse de vues, dictée par le soin légitime de conserver le caractère national intact et fort. Pendant la période de début, la poésie tchèque a pu souffrir d'une hypertrophie du patriotisme; elle aurait pu justifier le mot qu'Ernest Denis a écrit dans la préface de ma *Littérature tchèque contemporaine*, sur la *Marseillaise* que reprenaient, tour à tour, les poètes tchèques. Mais il y a bien un demi-siècle que cette caractéristique ne correspond plus à la réalité. Depuis l'avènement de l'Ecole cosmopolite, la poésie et la pensée tchèques se développent à l'unisson de la poésie européenne, suivant le rythme de la pensée occidentale, et aucun des problèmes humains ne leur est étranger. Le souci jaloux de nourrir la flamme sacrée du patriotisme n'a jamais empêché les poètes tchèques d'être de bons Européens et d'envisager même le problème national *sub specie æternitatis*, suivant la formule du philosophe T. G. Masaryk qui a écrit, longtemps avant la guerre, ces paroles :

« La Nation tchèque, la nation des Frères Bohêmes, doit aspirer à l'infini. »

J'ai tâché de montrer, dans la présente anthologie, cette lente évolution, cette ascension constante et ininterrompue, depuis les premiers balbutiements jusqu'au magnifique essor du lyrisme contemporain.

On pourra y suivre les reflets des théories du romantisme herdérien, dans le slavisme chimérique de Kollar autant que dans les idées qui ont inspiré les auteurs des faux Manuscrits et qui ont amené Čelakovský et Erben à créer des morceaux classiques dans l'esprit de la poésie populaire. On y distinguera l'écho mélodieux du romantisme byronien dans les vers du premier Tchèque qui ait reçu le don fatal du génie poétique, K. H. Mácha.

On y trouvera, dans les vers mordants et douloureux de K. Havlíček, le reflet de la persécution politique aux environs de 1850.

Avec Hálek, Neruda et Heyduk, c'est, vers 1860, l'entrée d'une génération nouvelle à qui incombe le souci de créer non seulement la littérature, mais toute l'organisation de la vie intellectuelle d'une nation qui sortait de l'enfance. Jan Neruda, qui est la personnalité la plus forte de ce groupe, fut non seulement un poète de grande classe, mais un journaliste de premier ordre.

L'exemple de la jeune Allemagne, de Henri Heine et celui des romantiques français, de G. Sand notamment, n'était pas étranger à ces poètes qui s'acheminent cependant déjà vers le réalisme et qui préchent déjà des idées cosmopolites.

La traduction patriotique, unie à une éloquence rare et un art du vers très subtil et très brillant, revit dans l'œuvre de Svatopluk Čech et, en Slovaquie, dans celui de Hviezdoslav, mais l'hégémonie passe bientôt entre les mains des jeunes gens groupés autour de la revue qui porte le nom du barde légendaire Lumír.

Dirigée par le mâle poète de la terre et de la douleur, J.-V. Sládek, et

animée surtout par l'éblouissant génie de Jaroslav Vrchlický dont l'incomparable virtuosité de forme n'avait d'égale que sa prodigieuse fécondité de poète et de traducteur, la revue donne, à la poésie tchèque, une orientation nouvelle. Vrchlický dont l'esprit s'était assimilé toutes les civilisations de l'humanité et qui a traduit en tchèque tous les chefs-d'œuvre de la poésie universelle, Sládek, qui s'était formé en Amérique et qui a consacré une grande partie de sa vie à traduire Shakespeare, Jules Zeyer enfin, rêveur hautain, nourri de légendes de toutes les religions, de mythes de tous les pays et de la beauté de tous les paysages, ces trois poètes ouvrent les fenêtres toutes larges sur la poésie et la pensée du monde entier.

Si le groupe de Neruda était encore assez sujet à l'emprise de l'influence germanique, celui de *Lumír* était franchement orienté vers l'Occident, vers les littératures latines en premier lieu. Il a fait définitivement sortir la poésie tchèque de l'orbite de la pensée allemande.

Dans l'évolution de la poésie tchèque, Vrchlický et son école représentent la période parnassienne. Sortis du romantisme, ils tendent déjà la main à la génération nouvelle : les vers de leurs disciples directs comme Jaroslav Kvapil, J. Borecký ou O. Auředníček ont déjà un avant-goût du symbolisme et de la décadence ; d'autres, suivant le néoromantisme catholique de Jeyer, ont évolué dans le sens d'un catholicisme mystique comme M. X. Dvořák ; d'autres enfin, comme M. A. Klášterský, héritier de la fécondité de Vrchlický, continuent la tradition de leurs maîtres tant par leur poésie que par leurs traductions.

Il va de soi que tous les poètes n'avaient pas de dispositions cosmopolites. Ainsi M. F. X. Svoboda, intimiste délicat et fin psychologue de l'amour, reste fidèle à l'inspiration nationale, de même que M. F.-S. Procházka, auteur de mélodieuses chansons dans l'esprit de la poésie populaire.

Vers 1890, au moment où Vrchlický atteint à l'apogée de son art, une violente réaction se manifeste et contre sa verve hugolienne quelque peu verbaliste et contre son éclectisme philosophique.

D'un côté, la jeunesse littéraire symboliste et décadente attaque le maître dont cependant elle ne fait que continuer l'œuvre. Les poètes symbolistes et décadents comme Hlaváček, Karásek, Jesenská, Houdek, Opolský descendent en ligne directe de Vrchlický dont ils ont naturellement enrichi la poésie de nuances plus délicates et des harmonies nouvelles auxquelles l'influence de Baudelaire et de Verlaine n'était pas étrangère.

Les attaques dirigées contre l'école de Vrchlický au nom du réalisme scientifique et philosophique dont le professeur T. G. Masaryk fut le fondateur, étaient plus sérieuses. Il s'agissait de toute une conception de vie différente : pour Masaryk et les critiques groupés autour de lui, la fonction sociale de la poésie passait avant la beauté de la forme, les problèmes de la morale et de l'équité sociale avant les questions de l'art et de la poésie. Par son rationalisme critique, d'un mordant impitoyable, le poète J.-S. Machar, partisan fidèle et belliqueux des doctrines politiques, morales et sociales de T.-G. Masaryk, devint l'antipode de Vrchlický, non seulement dans le style, mais dans sa conception antiromantique de la vie et de l'histoire.

Il y a une certaine parenté entre Machar et Petr Bezruč, le barde fruste et passionné des mineurs du bassin houiller de Silésie.

Dans ces années d'effervescence, de discussions et de polémiques dont est sortie la Tchécoslovaquie contemporaine, une pléiade de critiques, ayant

à sa tête M. F. X. Šalda, poète lui-même, contribua puissamment à approfondir l'âme tchèque qui trouva sa plus belle expression dans le lyrisme magnifique de deux poètes symbolistes, Antonín Sova et Otokar Březina.

Le premier, tendre sensitif, tantôt mélancolique et doux, tantôt révolté et amer, évoquait, dans des rêveries messianiques, la vision d'une humanité meilleure, se penchant avec amour et inquiétude sur l'âme de son pays, il en chantait les angoisses, les haines et la victoire finale. Březina dont l'œuvre marque le sommet de la poésie tchèque et un des sommets de la poésie contemporaine, est un mystique dont l'esprit plane, majestueux, dans les plus hautes sphères de la pensée humaine ; embrassant toute l'humanité dans un élan d'amour fraternel, il s'élève dans les régions immatérielles où il chante des hymnes sublimes à la gloire de Dieu qui est la sagesse et la justice suprême. La même flamme mystique qui consumait les âmes des Hussites et qui animait Comenius, semble jaillir des somptueuses strophes du poète qui est, avec Paul Claudel et Paul Valéry, le plus grand génie spiritualiste de l'heure présente et à qui l'Europe lettrée doit encore son tribut d'admiration.

Je passe aux poètes de ma génération qui sont aujourd'hui en pleine maturité. Sortis tous de l'époque névrosée de la fin du siècle, nous avons été troublés par tous les problèmes, par tous les systèmes, par toutes les influences. Le charme langoureux du symbolisme français, le dilettantisme renanien, le mysticisme russe, les brumes ibséniennes venaient tour à tour troubler nos vingt ans, la grâce latine d'un Vrchlický et le sérieux moral d'un Masaryk se disputaient notre admiration, et l'indifférence de l'Europe pour la cause de notre peuple nous poussait à un pessimisme désespéré. Les uns, séduits par la grâce morbide de la décadence, se réfugiaient dans la tour d'ivoire et chantaient mélodieusement l'inconsolable tristesse de leur jeunesse, la vanité de l'illusion, la séduction de la mort et de la dissolution, comme K. Hlaváček, J. Karasek ou J. Opolský.

D'autres, réagissant contre cette atmosphère de serre chaude et de dépressionnement, retournent à la vie, à la nature, à l'action. A ce point de vue, l'évolution de M. Viktor Dyk est des plus caractéristiques. Sorti du scepticisme et de la décadence, il devint l'apôtre le plus ardent de la révolution nationale et le poète du nationalisme intégral sans toutefois perdre son art de nuances et de demi-tons.

Otokar Theer, poète de l'idéalisme chevaleresque, de l'éloquence pathétique et sensuelle, évoluait, lui aussi, vers le nationalisme et la recherche de l'Absolu. Si le pauvre Fr. Gellner a disparu avant de trouver une issue des ténèbres du doute et du scepticisme nihiliste, M. Karel Toman, dont chaque strophe a la netteté précise et la couleur de sang d'un rubis, a pu se sauver du naufrage sentimental et trouver des valeurs morales indiscutables dans l'amour du pays et de la famille. C'est dans la sphère analogue que M. Fráňa Šrámek, un autre révolté dans sa jeunesse, a trouvé les plus purs accents de sa poésie sensuelle et impressionniste. La note du sincère attachement à la terre revient dans la chanson mâle, fruste et passionnée de Josef Holý et, plus tard, dans celle de Petr Křička. Un traditionalisme d'une gravité unie à la douceur respire dans les vers du Slovaque Ivan Krasko, dont la chanson se gonfle, par moments, d'un patriotisme douloureusement exalté. Si Jan Wojkowicz est resté prisonnier de ses concepts philosophiques, O. Fischer, cet autre ami de Theer, chante l'inquiétude éternelle de sa race juive avec une rare virtuosité de forme : esprit très cultivé

et très européen, il a mis son talent de poète au service des grands génies étrangers, continuant ainsi l'œuvre de Jaroslav Vrchlický.

Les poètes dont je viens de parler sont nés, presque tous, aux environs de 1880. Un seul peut-être d'entre nous est considéré, par la jeunesse, comme un précurseur. J'ai nommé M. S. K. Neumann, rhéteur inquiet, révolté éternel qui, persécuté jadis par l'Autriche pour son nationalisme révolutionnaire, s'est fait exclure récemment du parti communiste pour ses opinions trop indépendantes et dont l'œuvre abondante et diverse contient des pages d'une belle éloquence lyrique.

Au milieu, entre notre génération et celle d'après-guerre, se tiennent quelques poètes remarquables, mais difficiles à grouper. La génération d'auteurs dits « pragmatistes » qui regardent M. Karel Tchapek comme leur chef, n'est représentée, en poésie, que par M. Miroslav Rutte, influencé par les unanimistes français. Sorti du même groupe, M. Richard Weiner, Tchéque parisianisé, esprit d'une subtilité inquiétante et raffinée, s'est fait une place à part par ses vers tourmentés et quelque peu hermétiques.

Le catholicisme n'a trouvé que peu de poètes, chose naturelle dans le pays de traditions hussites. Si la ferveur simpliste de M. Jakub Deml rappelle le privitivisme franciscain, le catholicisme de M. Jos. Durych ferait plutôt songer aux maîtres du baroque espagnol, à un Ribera ou un Greco ; mais on retrouve ces traits plutôt dans les romans que dans la poésie lyrique de cet écrivain qui a des éclairs de génie.

L'in vraisemblable aventure morale et militaire que fut la campagne des légions tchécoslovaques en Russie et leur retraite à travers la Sibérie et la Mandchourie ont inspiré les vers, d'un pathétique si naturel, de M. Rudolf Medek ; en Slovaquie, le légionnaire Janko Jesenský et le prêtre Martin Rázus chantent leur patrie et saluent sa jeune liberté.

L'idée de la patrie avait été, pendant un siècle, une source féconde de l'inspiration poétique. La liberté une fois reconquise, la génération d'après-guerre, sous l'influence de l'idéologie socialiste et pacifiste, s'est grisée du rêve millénaire de la justice sociale dont elle espérait la réalisation grâce à la révolution du prolétariat. Dans les années qui suivirent la guerre, presque tous les jeunes poètes tchèques ont succombé à la contagion de l'idéologie communiste, avec une sincérité et avec un sérieux moral qui ne manquaient pas de beauté, mais n'allaient pas sans une certaine candeur. Cette période, très courte d'ailleurs, qui a vu la formation du groupe de *Devět-sil* et la floraison de la « poésie prolétarienne », a donné à la poésie tchèque l'œuvre de Jiří Wolker, éphémère admirable de sincérité profondément humaine, ainsi que de très beaux vers de la première période de MM. Jos. Hora, S. M. Piža, Jo Seifert, V. Nezval et K. Biebl. Les deux premiers ont évolué depuis et M. Hora s'est élevé, ces temps derniers, à des accents d'une pureté remarquable et qui l'ont placé aux côtés de K. Toman.

Après la mort prématurée de Wolker, MM. Nezval, Seifert et Biebl, guidé par le critique et théoricien du groupe, M. Ch. Teige, ont lancé le manifeste d'une école nouvelle qu'ils appellent le *poétisme*. Ils y réclamaient, devantant le surréalisme, « une poésie légère, espiègle, fantasque, folichonne, non-héroïque ». Plus de tendance, plus d'idéologie. La poésie doit être un jeu, une acrobatie, une jonglerie.

La théorie du « poétisme » a des parentés visibles avec le futurisme, avec le Dada et avec le surréalisme. Le grand saint des poétistes tchèques était,

d'abord, Guillaume Apollinaire ; depuis, ils ont adopté Rimbaud que Vrchlický traduisait déjà, et Lautréamont. La théorie poétiste a ses dangers : considérant la poésie comme un simple jeu d'imagination et du subconscient, elle l'appauvrit singulièrement, car elle en bannit la pensée et en réduit le côté intellectuel.

Quoi qu'il en soit, le poétisme a enrayé la contagion du dogme communiste et il a libéré les forces latentes des jeunes poètes. Donnant libre essor à leur fantaisie, Nezval, Seifert et Biehl ont écrit, à côté de petits riens insignifiants, des poèmes d'une troublante beauté ; ils ont apporté, sinon des pensées, du moins des nuances et des combinaisons nouvelles.

Les derniers venus, M. Carek, M. Kalista, Halas et Závada ont déjà donné plus que des promesses.

Mais il est temps de donner la parole aux poètes eux-mêmes.

Harrachov (Bohême), le 14 août 1930.

H. JELINEK.

LE MANUSCRIT DE KRÁLOVÉ DVŮR

C'est ainsi qu'on désigne le manuscrit de poèmes épiques et lyriques qu'on datait de la moitié du XIII^e siècle et qui fut trouvé en 1817, par le poète et bibliothécaire *Václav Hanka* (1791-1861), à Králové Dvůr (Bohême). La découverte fut saluée par un enthousiasme général. Le manuscrit fut traduit dans toutes les langues européennes ; Goethe lui-même ne cachait pas son admiration pour ces poèmes qui semblaient le fragment d'un vaste recueil de la vieille poésie tchèque. Dès la découverte du Manuscrit, des doutes avaient été exprimés sur leur authenticité, mais ce n'est que vers 1885 que les savants groupés autour de la revue de T. G. Masaryk, *Athenæum*, prouvèrent, d'une façon irréfutable, que les prétendus manuscrits étaient un faux, dont les auteurs probables sont Joseph Linda, journaliste et romancier, pour les poèmes épiques, et Václav Hanka, pour les poèmes lyriques.

Il s'agit en somme d'une supercherie patriotique analogue à celle de Macpherson en Angleterre ou à celle de Vrain-Lucas en France. Les Manuscrits ont joué dans l'histoire du mouvement national tchèque un rôle des plus importants. Ils ont inspiré des œuvres les plus représentatives de l'art et de la musique tchèques, ils ont fortifié, pendant soixante ans, la conscience patriotique dans le pays. La lutte qui s'engagea autour d'eux en 1885 et qui fut menée au nom de la vérité contre le mensonge, au nom de la raison critique contre le chauvinisme, contribua puissamment au développement intellectuel de la Bohême moderne.

Les Manuscrits ont paru dans la traduction française de Louis Léger en 1866 sous le titre : *Chants héroïques et Chansons populaires des Slaves de Bohême* (Paris, Librairie Internationale). Nous n'avons pu donner ici qu'un échantillon des chants lyriques, vu la longueur des chants épiques.

LA ROSE

Ah ! Rose, belle rose !

Pourquoi t'es-tu épanouie si tôt ?

Epanouie, pourquoi as-tu gelé ?

Gelée, pourquoi t'es-tu fanée ?

Fanée, pourquoi t'es-tu effeuillée ?

Le soir, je me suis assise : longtemps,
Jusqu'au chant du coq je suis restée,
et dans ma vaine attente,
j'ai brûlé tout mon bois de résine.
Je me suis endormie. J'ai fait un rêve.
Infortunée, j'ai rêvé qu'une bague d'or
a glissé du doigt de ma main droite
et que la pierre précieuse en est tombée.

Je n'ai plus retrouvé la pierre.
Mon bien-aimé n'est pas venu.

(Le Manuscrit de Králové Dvůr.)

JAN KOLLÁR

(1793-1852)

Slovaque d'origine, Kollár étudia à l'Université d'Iéna.

Jeune théologien protestant, il assista à l'imposante manifestation de la jeunesse romantique allemande à la Wartburg (1817).

C'était l'époque de la plus grande effervescence patriotique en Allemagne. Elève de professeurs herdériens et rousseauistes, Kollár prit conscience, ainsi que son ami, le futur savant Šafařík, de son origine slave. Leur patriotisme prend une teinte d'exaltation, fortifiée encore de souvenirs historiques. Dans les environs d'Iéna, Kollár trouve partout, dans les noms des villages, des villes et des rivières, les traces des tribus slaves exterminées ou germanisées.

Devant ses yeux éblouis par les rêves humanitaires de la philosophie herdérienne, la vision grandiose se dressa d'une Slavie future réunissant les millions de Slaves déchirés par les discordes, éloignés de la civilisation, pour en faire un seul peuple, fort et jeune, destiné à jouer un rôle brillant dans l'histoire et à inaugurer le règne de la fraternité et de l'amour.

S'étant épris d'une jeune fille, il voit en elle une personnification de la race éteinte et, dans son imagination, la fiancée du poète se transforme peu à peu en une sorte de génie protecteur des Slaves, la « fille de Slava ».

Le poème qui porte ce titre est une longue série de sonnets (645 dans la dernière édition). C'est comme un pèlerinage child-haroldesque à travers les pays slaves, où se mêlent des réminiscences de la *Divine Comédie*. Si l'œuvre, dans son ensemble, est manquée, il en reste au moins quelques sonnets d'un beau pathétique, d'une sagesse pondérée, et surtout, le Prologue qui est une douloureuse et sombre rapsodie.

Le panslavisme de Kollár, bien que chimérique, fut, non seulement pour les Tchèques, mais aussi pour les autres nations slaves opprimées, d'un précieux réconfort moral.

PROLOGUE DE LA « FILLE DE SLAVA » (Fragment)

Oh ! la voilà donc, devant mes yeux noyés de larmes, cette terre,
berceau jadis, aujourd'hui tombeau de ma nation !...

De l'Elbe traîtresse aux plaines de l'infidèle Vistule,
 du Danube aux yeux écumants de la dévorante Baltique,
 la langue harmonieuse des vaillants Slaves retentissait jadis.
 Victime de l'envie, elle est aujourd'hui muette.
 Qui donc a commis ce rapt impardonnable ?
 Qui donc a, dans un seul peuple, déshonoré toute l'humanité ?
 Rougis, jalouse Teutonie, voisine de la Slavie :
 ce sont tes mains qui, autrefois, ont commis tous ces attentats.
 Jamais, en effet, ennemi plus implacable n'a fait
 couler autant de sang que l'Allemand n'en a répandu pour
 anéantir le Slave.
 Celui-là seul est digne de la liberté qui respecte la liberté de
 chacun ;
 celui qui met les esclaves aux fers est lui-même un esclave.
 Que, par ses entraves, il asservisse la main ou la langue,
 c'est tout un, car il ne sait pas respecter les droits d'autrui...
 Qu'êtes-vous devenus, chers peuples Slaves qui habitiez ici,
 peuples qui vous désaltériez sur les rivages de la Poméranie
 ou sur les rives de la Saale ?...
 Je regarde au loin, à ma droite ; à gauche je jette un
 regard aigu :
 c'est en vain que dans la Slavie mon œil cherche un Slave.

SONNETS

Slaves à l'esprit anarchique
 qui vivez dans la lutte et la discorde,
 allez tous
 vous instruire par la vue des charbons ardents.

Tant qu'ils sont groupés en un tas commun,
 ils brûlent et chauffent ;
 mais, dès qu'ils sont séparés les uns des autres,
 chacun d'eux, isolé, s'éteint.

Donnez à votre mère chérie cette joie,
Russes, Serbes, Tchèques, Polonais,
de vivre dans la concorde comme une seule famille.

Alors ni la guerre mangeuse d'hommes,
ni les fourbes ne démembrent votre patrie,
et votre peuple sera bientôt le premier du monde.

* * *

Heureux celui qui veut ne diriger son sort
Que vers un seul but pur, vers un but plein d'audace ;
Qui, dans son existence inconstante et fugace,
Fait de ce but le centre où tend tout son effort ;

Qui s'y consacre tout entier, quoi que lui fasse
Son destin : plaisir ou peine, justice ou tort,
Jusqu'à ce qu'il ait pu toucher enfin le port
Malgré le vent qui souffle ou l'éclair qui menace.

Le ciel clément permet toujours aux vaillants cœurs,
Aux bonnes volontés, aux nobles espérances,
De poursuivre leur but et de rester vainqueurs.

Si je me leurre ainsi de vaines espérances,
S'il ne se peut qu'on reste enfin victorieux,
Mourir avec courage est aussi glorieux.

F.-L. ČELAKOVSKÝ

(1799-1852)

Čelakovský, François-Ladislav (pron. Tchélakovsky), fut d'abord précepteur dans plusieurs familles nobles de Bohême, rédacteur de plusieurs journaux, professeur de langues slaves à l'Université de Breslau (1841), puis à l'Université de Prague (1849). Avec Jan Kollár, Čelakovský est le fondateur de la poésie tchèque moderne. Partisan des théories de Herder sur la poésie populaire, il se consacra dès sa jeunesse à l'étude de la poésie populaire slave et publia, de 1822 à 1827, trois volumes de *Chants populaires slaves* suivis d'un recueil de *Chants lithuaniens* et d'un beau recueil de 15.000 proverbes et dictons populaires : *La Philosophie du peuple slave en proverbes*, disposés d'après la méthode comparative (1852), rééd. en 1893 et en 1910. Dans les chants populaires, Čelakovský trouva une source limpide d'inspiration poétique : l'*Echo des Chants russes* (1829) et l'*Echo des Chants tchèques* (1859) sont des chefs-d'œuvre et donnent, avec un art très sûr, l'essence même de la psychologie des deux peuples. Parmi les autres œuvres de Čelakovský, citons encore : *La Rose aux cent feuilles* (1840), recueil de poésies et un grand nombre d'épigrammes, genre où il excellait, ainsi qu'une volumineuse correspondance, très importante pour la connaissance de son époque, publiée par les soins de l'Académie tchèque, par Fr. Bily.

TOMAN ET LA FÉE

La veille de la Saint-Jean,
sa sœur dit à Toman :
« Où veux-tu aller cher frère
à cette heure, si tard dans la soirée,
sur ton cheval bien sellé,
si joliment attifé ? »

« Il faut que j'aille à Podhájí
chez le forestier, voir ma mie,
une inquiétude soudaine m'a saisi.
Attends-moi, à l'aube je reviens.
Passe-moi, petite sœur, passe-moi
une chemise toute neuve en toile fine,
et ma veste couleur de rose. »

Une étincelle jaillit sous le pas du cheval.
La sœur appelle encore son frère :
« Ecoute mon conseil, mon petit Toman,
ne traverse pas le bois de chênes.
Fais plutôt le détour du côté de Svatá Hora
que je n'aie pas à te pleurer,
fais le détour par les champs
pour que mon cœur n'ait pas de chagrin. »

Toman n'a pas passé par le bois de chênes,
il a pris le bon chemin.
A Podhájí, chez le forestier,
à la maison nouvelle, partout des bougies ;
la chambre est pleine d'invités,
la chambre est pleine de causeries.

Toman, en proie à la tristesse,
de son cheval regarde les fenêtres :
la jeune fille, toute amoureuse
sourit à son fiancé ;
le père négocie le mariage,
la mère s'occupe du ménage.
Ils buvaient, mangeaient, se régalaient,
à merveille ils s'entendaient,
et personne ne prenait garde
que, dehors, un cheval hennit,
qu'un jeune homme soupira.

Seule, la jeune promise
 tout d'un coup devint toute rouge :
 sa conscience enfin s'éveille,
 elle parle tout bas à sa sœur cadette.
 La sœurlette se lève de table
 et rapidement, sort devant la porte :

« Ton amie, mon pauvre Toman,
 te dit adieu à jamais,
 elle sera la femme d'un autre.
 On t'a assez vu chez nous,
 à présent, nous avons d'autres invités,
 cherche ton bonheur ailleurs. »

Toman tourna son cheval,
 s'élança dans les vastes champs,
 serra les dents, fronça les sourcils ;
 Tout s'assombrit autour de lui.
 Ce fut minuit, la lune se coucha.
 C'est à peine si le cavalier put trouver la route.
 Tantôt galopant et tantôt d'un pas traînant
 il approchait du bois de chênes.
 « Toutes les belles petites étoiles
 ont lui à travers les ténèbres,
 pourquoi vous, mes jeunes années,
 êtes-vous ensevelies sous les ténèbres ? »

Il galope, il galope à travers le bois de chênes,
 les feuilles bruissent au-dessus de sa tête,
 une froide bise souffle du fond de la nuit,
 le hibou hulule dans la vallée ;
 Le cheval fait briller son œil,
 le cheval dresse ses oreilles.

Tiens ! Soudain, à travers la broussaille,
 un cerf s'élançe de la clairière,

sur le cerf, jupe retroussée,
galope une fée des forêts ;
sa robe est à demi-verte,
à demi-noire de sa chevelure
et sur son petit chapeau
brille un ruban fait de lucioles.

Trois fois, vite comme une flèche
elle a fait le tour du cheval,
puis, à côté de Toman,
elle se met à son pas d'une course onduleuse :
« Beau garçon, ne pleure pas tant,
jette ta peine dans le vent.
L'une a pu te trahir,
une autre vaudra cent fois mieux.
Beau garçon, ne pleure pas tant,
jette ta peine dans le vent. »

Ainsi doucement chantait,
aux yeux le regardait,
la fée des forêts, montée à cerf.
Toman sent un changement dans son cœur.

Ils galopent, ils galopent ensemble
sur la tendre mousse dans la vallée,
Toman et la fée, côte à côte,
elle égale son pas d'une course onduleuse.
« Beau garçon, penche-toi, penche-toi,
en avant, en avant cours avec moi.
Si tu trouves mes joues roses,
je puis t'offrir mille plaisirs,
Penche-toi, beau garçon, penche-toi,
en avant, toujours, cours avec moi. »

Comme la fée ainsi chantait,
elle pressait la main de Toman.

Un flot de volupté traversa
tout le corps de Toman.

Ils galopent, ils galopent toujours,
le long de la rivière, le long des rochers,
la fée, côte à côte avec Toman,
égale son pas d'une course onduleuse :
« Beau garçon, tu m'appartiens !
Viens chez moi, ô viens, ô viens !
Dans ma maison qui est sous terre
jamais tu ne voudras revoir la lumière.
Beau garçon, tu m'appartiens.
Viens chez moi, ô viens, ô viens ! »

Comme la fée ainsi chantait,
elle embrassait le cavalier
et sur les lèvres le baisait.

Le cœur de Toman exulte de joie,
il lâche bride, tombe du cheval
sous les rochers, au fond du val.

Le soleil s'est levé au-dessus de la montagne.
Le cheval rentre dans la cour,
tristement il piaffe, il hennit,
annonçant la mauvaise nouvelle.
La sœurlette court à la fenêtre
et lève les bras au ciel :
« O mon frère, cher petit frère,
où as-tu donc perdu la vie ? »

(Echo des chansons tchèques.)

KAREL HYNEK MÁCHA

(1810-1836)

Au milieu de l'idylle patriotique de la poésie tchèque renaissante, le jeune auteur du poème *Mai* apparaît comme un étranger. Ce jeune étudiant en droit, issu d'une famille d'ouvriers, mort prématurément, est le premier génie poétique de la Renaissance tchèque. Bien que subissant l'influence de Byron, Mácha (pron. Mac'ha) a montré une hardiesse d'idées, une ardeur de passion et une maîtrise de forme inconnues jusqu'alors dans la poésie tchèque. Il s'attaqua aux plus inquiétants problèmes métaphysiques et il sut dire son désespoir, son horreur du néant et le désir inassouvi de son amour avec une intensité surprenante. Incompris par ses contemporains, il fut salué comme un grand précurseur par les générations futures. Il a vécu trop peu pour pouvoir donner sa pleine mesure; néanmoins, ses poésies lyriques, ses essais de roman (*Les Tziganes*) et de nouvelle (*Mariette*) ainsi que des fragments inachevés témoignent de son génie. Au point de vue de langue, *Mai* est une merveille de douceur musicale.

MONOLOGUE DU CONDAMNÉ (*Fragmeni*)

« Quelle longue nuit, quelle longue nuit,

Une nuit plus longue m'attend...

Va-t'en, pensée ! » Et l'effroi

Triomphe de la pensée.

Silence profond. La goutte qui tombe

Par son bruit, de nouveau, mesure le temps.

« Une nuit plus sombre !... Ici, au sein de la nuit,

le clair de lune, le scintillement des étoiles

se glisse, là-bas, rien que l'ombre déserte.

Aucune lueur, aucune, aucune.

La nuit noire seule y demeure.
 Tout est uni là-bas, point de division.
 Tout est sans fin, point de moments,
 La nuit ne finit pas, le jour ne se lève pas,
 Le temps ne passe point.
 Là-bas, aucun but, aucun, aucun,
 Sans fin toujours, toujours sans fin,
 L'éternité me regarde.
 Là-bas, rien que le vide, au-dessus de moi,
 autour de moi, au-dessous de moi,
 il n'y a que le vide.
 Silence sans fin, aucune voix,
 Espace sans fin, et nuit, et temps...
 C'est le rêve mortifiant l'esprit,
 C'est ce qui s'appelle « rien » !
 Et avant que le jour prochain se termine,
 Je serai introduit dans ce vide néant... »

(Mai.)

L'âge de mon enfance,
 La fureur des temps l'a emporté au loin.
 Son ombre est lointaine, telle une ombre défunte,
 Telle l'image des villes blanches surmergées au sein
 des eaux,
 Telle la dernière pensée des trépassés,
 Tel leur nom, tel le bruit des batailles antiques,
 Telle l'aurore boréale, sa lumière éteinte,
 Le ton d'une harpe brisée, le son d'une corde cassée,
 Les fastes d'un siècle évanoui, la lueur d'une étoile morte,
 La course d'un feu follet éteint, la voix d'une cloche fondue,
 Le chant d'un cygne mort, le paradis perdu de l'humanité,
 voilà mon enfance.

Mais le temps présent
 De mon adolescence est ce qu'est ce poème, mai,
 Comme un soir de mai au sein des rochers déserts,
 rire léger au visage, peine profonde au cœur.

Vois-tu le pèlerin qui par le vaste pré
 Se hâte vers son but, avant que le soleil ne meure?
 Ton regard ne le reverra plus
 Dès qu'il aura disparu derrière ce rocher à l'horizon.
 Jamais, oh jamais ! C'est ma vie à venir.
 Qui consolera jamais un tel cœur ?
 L'amour est sans fin ! Mon amour est déçu !
 C'est l'heure tardive, le premier mai,
 Un soir de mai, le temps d'aimer.
 A l'amour invite le chant de la tourterelle :
 Hynek, Guillaume !! Jarmila !!!

(Mai.)

SONNET

Voici Mai ! Homme aux douleurs profondes,
 Pourquoi ton visage est-il encore si pâle ?
 Va-t'en dans la nature ! Les rayons dorés du soleil
 Rendent les roses à tes joues et le calme à ton front !

Je sors sous le soleil. Sur les prés fleuris
 Vers le couchant sa lueur resplendit
 Et mon pâle visage rougit dans ses rayons
 Comme s'il était orné de roses nouvelles.

M'affaissant dans la poussière, je tends mes bras vers le soleil.
 Le bruit des pins, le chant du rossignol
 Portent vers lui les pleurs de mon désir.

Il me semble déjà que mes tourments vont finir,
 Le soleil se couche. Tout se voile de ténèbres grises
 et mon visage est livide comme toujours.

(Poèmes.)

KAREL HAVLÍČEK

(1821-1856)

(Pron. Havlitchèque). *Les Paroles d'un croyant*, de Lamennais, éveillent l'esprit de révolte chez ce jeune séminariste. Fidèle à l'évangile de slavisme de Kollar, il part pour la Russie d'où il revient, un an et demi plus tard, guéri du panslavisme et ennemi juré de tout absolutisme, mais admirateur de Gogol. Havlíček est le véritable fondateur du journalisme politique et de la critique littéraire en Bohême. Elu député à la Diète et au Parlement de Vienne en 1848, il devient le porte-parole du mouvement national tchèque. Il fonde le journal *Národní Noviny* et, après sa suppression, le *Slave*, où il attaque héroïquement la réaction absolutiste en Autriche. En décembre 1851, sur l'ordre du ministre Bach, il est déporté et interné à Brixen dans le Tyrol. Séparé de sa patrie et des siens, il tombe malade et ne revient dans son pays que pour y trouver le tombeau de sa femme et pour l'y suivre. Esprit très indépendant et courageux, disciple et traducteur de Voltaire, il combattait l'obscurantisme ultramontain avec la même véhémence que la réaction politique et l'oppression nationale exercée par le gouvernement de François-Joseph. Son ouvrage satirique en vers : *Le Baptême de Saint Vladimir*, est étincelant de verve et d'esprit ; ses *Élégies Tyroliennes* où il raconte, sous forme humoristique, son voyage d'exil, sont, avec *Mes Prisons*, de Silvio Pellico, la plus terrible dénonciation du despotisme autrichien.

ÉLÉGIES TYROLIENNES

I

Regarde, ma petite lune, tout doux
à travers cet épais nuage :
Comment trouves-tu Brixen?
Voyons ! Ne fais pas grise mine !

Ne te dépêche pas tant ! Arrête-toi !
Ne va pas encore te coucher !
Je voudrais un petit moment
faire, avec toi, un bout de causette.

Je ne suis pas d'ici, ma petite lune,
tu as dû le reconnaître à mon accent,
Ne te sauve pas, je ne suis pas « treu und bieder »,
Je ne suis là qu'en apprentissage.

II

Car je suis du pays des musiciens,
j'ai joué du trombone
qui empêchait de dormir
ces messieurs de Vienne.

Pour pouvoir, après leurs durs travaux,
dormir à volonté,
ils envoyèrent, une belle nuit,
une calèche pleine de policiers, pour me chercher.

Il était deux heures après minuit,
entre deux et trois du matin ;
un gendarme, près de mon lit,
me disait bonjour.

Avec le gendarme, toute l'éminente Administration
comme à la parade,
une épée suspendue au ventre,
de l'or sur le col.

« Levez-vous, m'sieu le rédacteur,
faut pas vous effrayer ;
bien que venus la nuit, nous ne sommes pas des voleurs,
mais une simple Commission.

Meilleurs souvenirs de tout le monde à Vienne,
Monsieur Bach vous embrasse ;
il espère que vous êtes en bonne santé
et vous envoie la lettre que voici. »

Moi, je suis toujours poli
même quand je suis à jeun :
« Excusez-moi, éminente Commission impériale
de me trouver en chemise. »

Mais Jack, mon bouledogue noir,
est un grossier personnage,
trop partisan du *Habeas-corporis*,
— c'est qu'il est Anglais.

Il a failli, le misérable,
enfreindre un paragraphe :
du dessous du lit, il a fait,
contre l'illustre Administration, un : Vrr ! Haf ! Haf

Je lui jetai, sous le lit,
le Code de l'Empire.
Ce fut une excellente idée :
il est resté à quia.

V

O ma bonne lune, les femmes,
tu les connais et tu sais
combien elles nous donnent souvent
du fil à retordre.

Tu as été le témoin secret
de plus d'un adieu ;
tu connais mieux qu'aucun nouvelliste
l'amertume de tels moments.

Ma mère, ma sœur, ma femme, ma fille,
la petite Zdentchinka
m'entouraient, pleurant doucement —
quel moment amer !

Je suis, il est vrai, un vieux cosaque
durci dans les batailles,
mais ce jour-là, ma poitrine était un peu oppressée
et mes yeux un peu troubles.

J'ai baissé mon bonnet de fourrure
tout bas sur le front
pour empêcher ces policiers de voir
briller une larme,

car ils montaient encore tous la garde
près de la porte,
pour donner à cette triste scène
un cadre impérial.



KAREL JAROMÍR ERBEN

(1811-1870)

Archiviste de la ville de Prague. Profond connaisseur de la poésie populaire, doublé d'un savant archiviste, il donna dans sa *Guirlande* (Kytice, 1853), recueil de ballades et de légendes tchèques, une œuvre mûre, étonnante de pureté d'intonation et classique dans son genre. Parmi ses travaux d'érudition, citons : *Chansons populaires de Bohême*, en 3 volumes, avec airs ; *Cent contes populaires et légendes slaves* ; *Regesta diplomatica, nec non epistolaria Bohemiae et Moraviae*, et des éditions de vieux monuments littéraires, notamment des œuvres de Jean Hus.

LA MÈRE MAUDITE

« Pourquoi es-tu devenue si triste, ma fille.
Pourquoi es-tu devenue si triste ?
Jadis, tu étais toute guillerette,
à présent, tu as cessé de rire ! »

« J'ai tué un pigeonneau, ma mère !
J'ai tué un pigeonneau —
tout petit, pauvre délaissé ;
il était blanc comme de la neige ! »

« Ce ne fut pas un pigeonneau, ma fille,
ce ne fut pas un pigeonneau —
tes belles joues sont toutes changées,
ton visage est tout ravagé ! »

« Oh ! j'ai tué un petit bébé, ma mère,
Oh ! j'ai tué un petit bébé,
Mon pauvre petit nouveau-né —
j'en voudrais mourir de douleur ! »

« Et qu'entends-tu faire, ma fille,
Et qu'entends-tu faire ?
Comment veux-tu réparer ta faute,
apaiser le courroux de Dieu ? »

« J'irai chercher la fleur, ma mère,
J'irai chercher la fleur
qui répare bien des fautes,
qui fait glacer le sang bouillant. »

« Où iras-tu chercher cette fleur, ma fille,
où iras-tu chercher cette fleur
dans ce large et vaste monde ?
Quel est le jardin où elle pousse ? »

« Au delà de la porte de ville, sur la colline, ma mère,
Au delà de la porte de ville, sur la colline,
sur le poteau, où il y a un clou,
sur la hart de chanvre. »

« Et que feras-tu dire à ce garçon, ma fille,
et que feras-tu dire à ce garçon
qui venait chez nous, à la maison,
et qui s'égayait avec toi ? »

« Je lui envoie ma bénédiction, ma mère,
Je lui envoie ma bénédiction,
un ver dans l'âme jusqu'à la fin de ses jours,
pour avoir trahi mon amour ! »

« Que laisseras-tu à ta mère, ma fille,
que laisseras-tu à ta mère,
qui t'a aimée si doucement,
qui t'a élevée dans la peine ? »

« Je te laisse ma malédiction, ma mère,
Je te laisse ma malédiction,
afin que tu ne trouves pas de repos dans la tombe,
pour m'avoir donné toute liberté ! »

(Guirlande.)

VÍTĚZSLAV HÁLEK

(1835-1874)

Rédacteur au *Národní Listy*, ami de Jan Neruda, et l'un des fondateurs de la société d'artistes « Umělecká Beseda », Hálek fut un poète très admiré de son vivant. La facilité éloquente de ses débuts qui se ressentaient encore de l'influence byronienne, son optimisme souriant et idéaliste ont inspiré une série de poèmes épiques d'un romantisme échevelé et d'un lyrisme libertaire (*Alfred, Mejrma et Husejn, Le Drapeau noir, Goar, La fillette de Tatra*). *Les Chants du soir*, recueil de courtes chansons d'amour très douces et même sentimentales, obtinrent un très grand succès. Cependant, les livres *Dans la Nature* et *Les Contes de mon Village*, affranchis du byronisme romantique, sont des œuvres tout à fait remarquables, pleines d'un beau sentiment de la nature. Ses drames et tragédies en vers, écrits sous l'inspiration shakespearienne, n'eurent pas de succès. Par contre, ses contes et nouvelles villageoises, ses chroniques littéraires et ses croquis de voyages sont écrits avec beaucoup de verve, d'esprit et de cœur.

MON VILLAGE

Mon vieux village dans la plaine tranquille
quand je te revois, pèlerin fatigué,
tu es toujours aussi beau pour me souhaiter la bienvenue
que le visage ridé d'une mère.

Je passe près de tes cabanes de couleur grisâtre :
partout où je regarde, un peu de mon cœur pousse un cri
de joie,
de tous les côtés, ma jeunesse court à ma rencontre,
mon âme se souvient des bonds légers de mon jeune âge.

Tout m'est si familier. Le berger passe avec son lent troupeau
et, chapeau bas, évoque le passé :

Mon bon vieil ami, je vois dans tes yeux
que nos contes d'autrefois sont toujours vivants !

Passe le vieux fossoyeur, avec sa pioche et sa chanson.
Il s'en va creuser une tombe fraîche.

— Te rappelles-tu, mon bon vieux, comme tu étais gêné,
quand je te demandais qui dormait dans tes sépulcres ?

Une charrette passe, se dirigeant vers les champs et les prés.
J'y connais chaque sentier blanc qui les sépare,
d'où l'alouette s'élevait vers le ciel
et où la caille chantait sa chanson.

Passe le vieux violoneux, la berlue dans les yeux ;
je connais les caprices de son violon asthmatique :
« Cher monsieur, on ne sait plus boire comme on savait jadis,
et quant aux chansons, rien ne vaut les anciennes. »

Passe une mère, élevant son bambin jusqu'aux lèvres du père,
puis, une jeune fille, le mystère dans les yeux ;
tous les visages sont pour moi un livre ouvert,
et toute leur vie est écrite devant moi.

La cloche sonne du haut du clocher au toit rouge :
comme celle d'un vieil ami, sa voix est chaude,
et comme elle résonne, mélodieuse, à travers le village
j'y entends les battements de mon propre cœur.

Tout m'est si connu. Les toits rongés par la mousse,
je reconnais les nids sous le faitage
et les hirondelles qui m'apportent la bonne nouvelle
qu'il fait toujours bon vivre ici...

Je connais chaque cheminée. Il y en a qui se pavanent,
comme de fiers gaillards, elles envoient des tourbillons de
fumée
qui se transforment en petits nuages aux formes aussi légères
que, près du foyer, le jeu joyeux des contes.

Oh ! Le foyer ! Quand, le soir, la flamme en a jailli
colorant de rouge les visages hâlés des garçons,
chacun de nous se tenait sans bouger, retenant son haleine,
et quiconque s'asseyait près de nous, devenait ami des contes.

Des histoires se déroulaient, tantôt gaies, tantôt tristes,
souvent, une larme jaillit, souvent, un éclat de rire,
des heures passaient, coulant comme du bon vin,
et laissant plus d'ivresse que si c'était du vin.

Oh ! Le foyer ! Léger comme un brouillard, le voile se lève
et un défilé de brillants héros passe,
la flamme dans les yeux, costumes brodés d'or ;
es uns à peine partis, voilà que d'autres arrivent.

Et chacun de ces héros est comme un vieil ami,
comme un parent, comme un voisin, comme un tonton,
et quand il tombe, nous l'enterrons en pleurant,
l'accompagnant de mille gémissements.

Allons ! Au foyer ! Assis autour du bois de résine,
nous reverrons encore le monde entier sous notre toit,
allons, ressuscitons des figures oubliées,
nous nous sentirons chez nous, comme jadis !

(Contes de mon village.)

JAN NERUDA

(1834-1891)

(Pron. Nérouda). Né à Prague en 1834 d'une pauvre famille. Ayant terminé ses études de lettres, et après un court stage dans l'enseignement secondaire, il se consacra au journalisme et à la littérature et se trouva bientôt à la tête de la jeunesse littéraire, qui publia, en 1858, l'almanach intitulé *Mai*, en l'honneur du grand précurseur Mácha ; il fonda et dirigea plusieurs revues ; cependant son recueil de vers *Fleurs de cimetière*, mélange assez curieux de romantisme et d'ironie, écrit dans une langue encore assez dure, n'obtint pas de succès. Il en publia un choix très sévère dans son second recueil *Le livre de vers* qui contenait quelques inoubliables pièces consacrées à la mémoire de la mère que le poète venait de perdre. Entré à la rédaction du *Národní Listy*, il devint bientôt un chroniqueur de premier ordre : il a créé ce genre dans la littérature tchèque. Il signa près de 2.300 causeries, réunies plus tard en volumes : voyage, politique, littérature, théâtre, arts et jusqu'aux questions de la vie quotidienne, il savait traiter toute chose avec esprit et humour. C'est à cette époque qu'il fit ses voyages à Paris (1863) et en Orient (1870), décrits dans ses brillantes causeries : *Tableaux de l'étranger* et *Petits voyages*. Observateur très pénétrant, il vint à la nouvelle réaliste et donna ses *Arabesques*, ses *Terrassiers* qui sont un petit chef-d'œuvre de réalisme, et surtout, ses *Contes de Malá Strana*, puisés dans ses souvenirs de jeunesse et évoquant avec un art exquis ce pittoresque quartier de Malá Strana où il avait passé son enfance, et les mœurs des petites gens qui l'habitent. Après un intervalle de onze ans, Neruda revint à la poésie par les *Chants Cosmiques* (1878), livre où une profonde réflexion philosophique s'exprime sous forme de petites pièces souvent humoristiques, sur le thème du ciel étoilé. Les *Ballades et Romances*, composées presque exclusivement sur des sujets tchèques, ont la pureté d'inspiration et la fraîcheur des légendes franciscaines des *Fioretti*. Les *Simple motifs*, petit livre de poésie lyrique très personnelle, sont une confession touchante, très noble dans son austère sobriété et sous laquelle on sent frémir la douleur humaine du poète dont la vie se consumait solitaire. Le dernier livre de Neruda, *Les Chants du Vendredi Saint*, la Bible du patriotisme belliqueux, du nationalisme épuré, constitue le testament du poète. Le 22 août 1891, Neruda expirait dans son modeste logis de garçon à Prague.

A MAMAN

Tu t'en es allée et dans notre chambrette
je vis maintenant tout seul —
oh mère, ma douce mère,
comment vas-tu là-bas, sous terre ?

Notre petite chambrette
semble vaste, terriblement vide.
Contre sa voûte se cognent
des pensées, des chauves-souris.

Je me tiens blotti près du lit
et mes lèvres tremblent.
Hors d'ici, loin dans le monde !
Chez nous, j'ai si froid !

II

Ecrit à Burghurlu (Asie).

N'aurait-elle plus ni de bonheur ni de douleur pour moi,
Cette belle terre, cette vaste, orageuse mer ?
Je ne suis plus tenté de partir dans le monde,
partout, je reste indifférent ;
rien ne m'appelle plus dans ma patrie,
là-bas, chez nous, tout est si glacial !
Mais quand la première fleur frissonne sur le tombeau,
Quand la première alouette s'élève au-dessus du cimetière,
alors, soudain, je voudrais être là-bas
pour cueillir la fleur, tressaillir — et repartir !

(Livre de vers.)

ROMANCE DE NOEL

Pierre s'endort, sitôt couché ;
 endormi, un rêve le berce :
 une lueur se répand sur la terre,
 il fait clair comme en plein jour.

Tout ahuri, saint Pierre regarde :
 une famille dans une étable,
 l'enfant radieux comme le soleil —
 Pierre en retient son haleine.

L'air est tout plein de petits anges,
 qui brillent et font bourdonner leurs ailes ;
 chacun chante un Aleluia,
 si beau, comme seuls, les Anges savent le faire.

Tiens ! Toute une foule arrive
 du village. Visage radieux,
 les hommes d'abord, jeunes et vieux,
 comme il sied, musique en tête.

Vachèk bat la grosse caisse,
 Mateï joue du cor, Martin du violon,
 Voïta de la clarinette
 Kouba, de sa musette, fait la basse.

Jamais ils n'ont si bien joué !
 Les joues s'enflent, la main s'agite,
 un air follement gai de danse,
 qui donne envie de gambader.

Tout se tait. Brychta, tiré à quatre épingles,
 rasé de frais, sort du rang,
 — il avait été caporal aux Uhlans —
 il fut choisi comme orateur.

Il se met au garde à vous, fait le salut militaire,
et puis, d'un ton bourru : « Seigneur Jésus,
nous ignorons ce qui est écrit,
mais nous savons ce qui adviendra.

Vous êtes — je suis — nous sommes tous —
c'est-à-dire, pour la gloire de Dieu — »
il bafouille, sa langue raidie
ne veut plus continuer.

Sa main se crispe d'angoisse,
sa lèvre tremble comme une feuille —
« C'est du joli ! » A haute voix,
dans son rêve, Pierre rit du pauvre Uhlan.

Mais le petit Jésus gracieusement :
« Vous êtes tous, dit-il, mes gentils enfants
et vos âmes, après le trépas,
hop ! s'envoleront au ciel. »

A présent, chantant en chœur,
se présentent les ménagères,
offrant, dans des sacs et dans des corbeilles,
ce qu'on a de bon au village.

Beurre, pommes, pains d'épices,
toiles, fichus, cent autres choses.
Marie, hochant la tête, les approuve,
Joseph ramasse les cadeaux.

« Qu'est-ce que c'est ! » Soudain, Pierre
fait de gros yeux gris.
Douze vierges, par un ruban de soie rose
en amènent une treizième.

Douze vierges, douze roses.
 « Petit Enfant Sérénissime,
 nous amenons Andoulitchka,
 la plus belle de nous toutes. »

« Je crois bien ! » grommelle Pierre.
 « Nous vous amenons Andoulitchka
 pour qu'elle vous donne, au nom de nous toutes,
 un baiser doux comme du miel. »

Andoulitchka s'avance
 mais à peine a-t-elle penché sa tête,
 déjà le petit Jésus
 croise ses menottes sur son cou.

Comme il rit, comme il la caresse,
 comme il se blottit contre Andoulka —
 à peine a-t-il reçu un baiser,
 de nouveau il tend ses petites lèvres.

Pierre se tourne et retourne dans son lit,
 grommelant comme un ours :
 « La mère le laisse faire sans rien dire ?
 Ça, c'est une jolie éducation ! »

(Ballades et Romances.)

LÉGENDE MONTAGNARDE

« Comment, grand'mère, dis, guérir toute blessure
 Et sauver un blessé d'une mort prompte et sûre ?
 — Mon enfant, seul le jus merveilleux du plantain
 Guérit les lésions du pauvre corps humain.

— Comment, grand'mère, dis, convient-il que l'on panse
 Une tête brûlant de fièvre et de souffrance ?

— Mon enfant, pour guérir ce grand mal, je ne vois
Que la feuille au printemps du fraisier de nos bois. »

L'enfant va aussitôt tout droit à la prairie
« O plantain, donne-moi ta sève, je t'en prie ! »
Vers la forêt voisine il se hâte à présent.
« Donne ta jeune feuille, ô fraisier bienfaisant ! »

Lorsqu'il a tout cueilli, l'enfant court à l'église.
Près de l'autel, le Christ sur sa croix agonise.
« Je lave de ce jus ton saint cœur transpercé
Pour guérir, ô Jésus, ton pauvre corps blessé,
Et sur ton front brûlant, je mets ces feuilles vertes
Pour apaiser le feu des piqûres ouvertes.

La cloche retentit jusqu'aux horizons bleus.
La foule vient et voit ce fait miraculeux,
Le vœu de cette âme enfantine
Comblé par la bonté divine.

Le hameau garde encore ce portrait du Sauveur
Sans épines au front et sans blessure au cœur.
Son corps a d'un lis pur la grâce et la fraîcheur.

(Ballades et Romances.)

Tu verras, tu verras, Nature,
on va faire un jo-i coup ensemble —
Tu es changée des racines aux sommets,
et moi, des pieds à la tête !

Mon pas est léger, j'ai dans les jambes
une envie folle de jouer, de danser,
Plutôt que marcher comme il sied par le sentier,
je patauge à côté, dans l'herbe.

Quand je rencontre un ruisseau qui murmure,
je l'accompagne, en bavardant, un bout de chemin,
quand j'aperçois un pré, en guise de salut
je jette mon chapeau en l'air.

Quand un jeune arbre fleurit sur mon chemin,
je caresse tendrement son tronc,
et quand un gentil oiseau chante sur la branche,
j'accorde en bas ma voix de baryton.

Quoi que je fasse et où que j'aïlle,
il faut que j'aie un jouet :
tout à l'heure, j'ai pris un pétale de rose
et j'y siffle un couplet de scie...

(Simples motifs.)

VI

Lentement, tristement, tout seul, tout seul
à travers la vie je pousse ma nacelle —
Est-ce qu'il n'y a pas eu âme qui vive
pour vouloir s'embarquer avec moi ?

Que Dieu me pardonne cette question,
que mon péché ne soit plus grand encore :
quand je lève mes avirons au-dessus des vagues —
il en coule des larmes humaines !

Et quand je regarde mon gouvernail
j'ai toujours un sursaut d'effroi :
là-bas, ces raies — ce sont deux bras blancs
qui se lèvent après moi !

(Simples motifs.)

ADOLF HEYDUK

(1835-1923)

Ce poète a débuté avec le groupe de Neruda, dont il devint l'ami intime. Eloigné des luttes littéraires, il passa sa vie de tranquille professeur de lycée à Pisek (Bohême). Pendant plus de soixante ans, une intarissable source de lyrisme, limpide et fraîche, jaillit de son âme : l'amour, la famille, la nature, la patrie, mais surtout la Slovaquie gémissante encore sous le joug magyar et puis les immenses forêts de la Šumava trouvèrent en lui leur poète tendre, doux et harmonieux. Une grande partie de son œuvre appartient à la poésie épique, idylle ou conte en vers. Cependant, c'est dans la poésie lyrique qu'il a donné le meilleur de son talent. Les œuvres complètes de Heyduk comptent 50 volumes.

LA REINE

Slovaquie, sœurlette,
qui est-ce qui t'égale?
Je sais, tu es sûrement
la plus belle des reines.

Ta mère, la Terre
t'a enfantée dans la douleur,
le soleil ardent éclaire
ton front mélancolique.

Oh ! Cette divine flamme,
qu'elle est éblouissante,
lorsque les cimes des Tâtras
s'illuminent d'une lueur rouge !

Oh ! Ces beaux yeux gris !
Celui qu'ils blessent
voudrait mourir de désir
là-bas, sur le Kriváň.

La bouche de pourpre —
quand elle se met à chanter,
elle fait épanouir
sentiments et pensées.

Je sais : La colère et la fierté
t'ont réduite en esclavage ;
on veut mettre au tombeau
la plus belle des reines.

Mais un héros viendra
et la force de son amour
finira par te libérer,
ô belle créature !

Puis aucune haine
ne pourra plus vous désunir.
Oh ! Puissé-je être le témoin
de votre mariage !

(Cymbalon et violon.)

HVIEZDOSLAV

(1849-1921)

Pseudonyme de Paul Országh, avocat à Dolný Kubín (Slovaquie). Une puissante éloquence, une forme impeccable font de Hviezdoslav le plus grand poète slovaque. A côté de livres de poésie lyrique dont il faut citer les *Souvenirs*, les *Sonnets* et les *Psaumes*, il donna plusieurs idylles épiques où il sut rendre avec un indicible charme non seulement les beautés de la nature des Tâtras, mais l'âme même du peuple slovaque. Il faut songer à la *Mireille* de Mistral pour trouver un poème analogue à la *Femme du forestier* qui est la plus belle des compositions épiques de Hviezdoslav. Traducteur de Shakespeare, de Pouchkine, de Goethe, de Mickiewicz, de Lermontov et de Slowacki, Hviezdoslav a rendu à la littérature de son pays des services inappréciables. Nourri de la poésie tchèque, il n'a jamais perdu le contact avec la nation sœur et au mois de mai 1918, en pleine guerre et malgré le danger, il manifesta, publiquement, au Panthéon du Musée de Prague, au nom des Slovaques, pour l'unité intellectuelle et politique des Slovaques et des Tchèques. Il a été assez heureux pour pouvoir assister à la réalisation de ces vœux.

LE SOLEIL REGARDA

Avant de se coucher au sein des montagnes nues
le soleil regarda, regarda en arrière,
il regarda d'un œil de mère soucieuse,
et il sourit — mais dans ce sourire, quelle amère souffrance ! —

Ce sourire passa de l'arbuste à l'arbre
où la feuille mourante se colora comme un métal incandescent,
de là, il s'éleva — il brilla sur les cimes des Tâtras,
rempart de la patrie — Plutôt un monument mortuaire —

Il y resta longtemps, tel un héros de lumière.
 Il agitait le drapeau, il parlait la langue de l'Esprit,
 il attendait — en vain. — En bas, un peuple mourant —
 Alors ayant lancé dans les nuages son épée ardente,
 il se jeta dans l'abîme.

(*Euvres complètes.*)

L'AMOUR EST UN ARBRE

L'Amour est un arbre dont les racines
 tiennent profondément dans le sol du cœur.
 Ma chérie, n'aie pas peur de l'orage,
 n'aie pas peur de l'automne :
 cet arbre brave la fureur du temps.

Obéissant à la loi, il change de vêtement,
 pour faire de nouveau du bien :
 Veux-tu des fleurs? Veux-tu des fruits? Du miel ou du parfum?
 Où veux-tu t'abriter dans la fraîcheur de l'ombre?
 Voici le tilleul, le pommier, le romarin...

Et quand nous ne serons plus là,
 reposons tranquilles sous la couverture de terre ;
 même alors — justement, la lune se lève —
 même alors — mélancoliques cyprès,
 l'amour veillera notre sommeil.

(*Rameaux.*)

REVIENS, O PAIX

Reviens, reviens, ô paix bien-aimée !
 Reviens avec une branche d'olivier !
 Soit pour nous santé, joie, sois notre nourrice,
 sois le stimulant de nos efforts, sois l'airain de nos bras !

Eteins la haine — le flambeau de la discorde
parmi les races ! Ne nous fais plus rencontrer de jeunes veuves,
des orphelins, des parents qui, brisés, pleurent
sur le tombeau du fils qui devait être leur soutien.

Cicatrise les plaies ; incorpore-nous
sous ton commandement, dans ton armée,
conduis-nous au but, pleins de bonne volonté.

Oh ! Quel triomphe ! Quelle joie magnifique !
Etre fort dans la lutte — dans la lutte du travail !
Viens, ô royaume de l'amour, de la fraternité !

(Sonnets sanglants.)

SVATOPLUK ČECH

(1846-1908)

Pendant longtemps, Svatopluk Čech, poète au nom symbolique, était considéré comme le plus grand de sa nation. Si la critique moderne et l'évolution de la littérature l'ont fait descendre, depuis, d'une place à laquelle, d'ailleurs, la noble modestie de son caractère n'avait jamais aspiré, il n'en reste pas moins le représentant le plus pur du patriotisme romantique. Avec le romancier Alois Jirásek, il était le dernier des poètes vraiment populaires et aimés de toute la nation. Héritier de Kollár et de Hálek, il clôt glorieusement l'époque romantique, idéaliste, d'inspiration patriotique. Il résume en lui toute une période d'évolution, cette période un peu confuse du romantisme idéaliste déjà troublé par les attaques des problèmes et des pensées modernes. Il ne dépasse pas son époque, mais il en est la plus belle expression.

La plus grande partie de son œuvre poétique appartient à la poésie épique : sa belle éloquence un peu académique, qu'animent de brillantes descriptions, se plaisait surtout dans le genre du conte poétique; il maniait avec une maîtrise incomparable ce genre aujourd'hui désuet et s'en servait tantôt pour des compositions historiques et patriotiques comme *Les Adamites* (1871); *Václav de Michalovic, Dagmar*, tantôt pour de charmantes fantaisies satiriques ou humoristiques ou allégoriques comme *Primevères, Hanuman, Le Lutin, La Vérité*, tantôt pour des poèmes philosophiques et politiques comme *Europe et Slavia*, ou bien pour composer un petit roman à tendance patriotique et sociale *Le Forgeron de Lešetín*, qui fut confisqué par la Censure et circulait subrepticement.

Les mêmes idées généreuses, le même idéalisme, le même enthousiasme slave, les mêmes inquiétudes patriotiques inspirent ses poèmes lyriques, comme *Chants du matin, Nouveaux chants* ou les *Prières à l'Inconnu. Les Chants d'un Esclave* (1894), qui atteignirent à une trentaine d'éditions en peu de temps, eurent la portée d'une action politique.

VÁCLAV DE MICHALOVIC (*Fragment*)

Debout, ô peuple asservi, debout !
Du joug avilissant libère donc ta nuque !
Lève-toi ! Ecrase ce vampire noir
Qui, depuis si longtemps, boit ton sang !

Frappe cette canaille étrangère qui fait une débauche éhontée
Avec le butin arraché à ce pays
Et qui, pour t'humilier, a exposé au haut d'une tour
Les têtes les plus chères de tes héros !
Frappe cette racaille qui se chauffe, couverte de soie et d'or,
Au sein de ta patrie,
Tandis que tant de tes meilleurs fils
Prennent le chemin de l'exil, le bâton du mendiant à la main !

Frappe-les donc, ces assassins, ces bandits et ces traîtres
Qui étranglent tes filles, qui ravissent tes enfants,
Qui brûlent tes maisons et qui brûlent tes livres,
Frappe-les donc, ces fossoyeurs de ta gloire
Qui jouent avec tes privilèges comme s'ils jouaient avec une
Et rien de ta souffrance, [balle
Qui t'ont arraché et la terre et les biens,
Ta foi réconfortante et la sérénité de ton âme
Et qui veulent chasser de cette terre
Jusqu'aux sons de ta langue maternelle.
Ils ne te laissent que le fardeau de la vie
Pour regarder, avec une joie cruelle,
Et ta misère et ta douleur.

Est-ce que la brûlure de la honte
Ne monte pas à ton visage, ô peuple misérable?
Est-ce qu'il ne reste plus une étincelle
De cette vaillance d'autrefois qui, par milliers,
Détruisait les assassins
Sur des centaines de champs de bataille?

Ne t'est-il pas resté une goutte du sang de ces héros
 Qui, par le seul bruit de leurs fléaux
 Et par le grondement de leurs chars de guerre,
 Semaient l'effroi parmi tous les peuples
 Et dont le chant lointain mettait les armées en fuite?
 Lève-toi, ô peuple ! Tu la sentiras de nouveau,
 Cette ancienne force dans ta poitrine !
 Tu resplendiras, victorieux, comme jadis les héros de Zizka !
 Lève donc la tête avec une fureur brûlante,
 Sors de ton lourd sommeil,
 Et les vautours rassemblés pour déchirer ta poitrine
 Se disperseront, poussant de rauques plaintes !

(*Václav de Michalovic.*)

CHANT D'UN ESCLAVE

Nous sommes serfs, jouets d'une force étrangère,
 tout poing impunément peut se lever sur nous ;
 Nos biens, jalousément chacun les considère
 Et notre honneur subit l'assaut de tous les coups.
 Nous sommes un bétail que le fouet stimule
 Mais sans profit pour nous — de l'aube au crépuscule

Chœur des esclaves :

Sans volonté, sans droit, sans aide, en nos entraves
 Nous sommes esclaves !

Le maître dit : Suez au labeur le plus rude,
 Faites péniblement une large moisson,
 Que je puisse accomplir en toute plénitude
 Tous mes désirs et ceux de toute ma maison,
 Que je puisse trouver de plus rudes entraves
 Et des fouets plus cinglants pour vos membres d'esclaves.

Chœur des esclaves :

Le rire d'une insulte éternelle nous brave.
Nous sommes esclaves !

Rien ne nous appartient, un autre partout règne
Notre sueur, rosée, arrose ses labours.
Son vouloir est toujours le seul qui nous astreigne,
Il est seul notre droit, notre loi de toujours.
Contre nous le mensonge en vérité s'érige
Et le ciel impuissant lui-même nous néglige.

Chœur des esclaves :

Nous sommes un troupeau sans droit dans les entraves
Nous sommes esclaves.

JOSEF V. SLÁDEK

(1845-1912)

Après une jeunesse vagabonde — il connut l'Amérique du Nord — ce fils de paysans du centre de la Bohême se consacra à la littérature. Professeur à l'Ecole Supérieure de Commerce où il enseignait l'anglais, directeur de la revue *Lumír* qui fut l'organe du groupe cosmopolite, Sládek créait, pour ainsi dire, le lien entre les tendances nationales et cosmopolites. Comme poète, il se rattache à la tradition de Čelakovský et de Neruda par la simplicité sincère de la forme et la virilité profonde et sérieuse de son inspiration. Comme Robert Burns, dont il donna une très belle traduction, il chantait la glèbe, l'âpre odeur de la terre natale, la rude besogne et les joies saines du campagnard. Armé d'un stoïcisme souriant, fort de sa foi et de sa confiance en Dieu, le poète a bravé, pendant de longues années, une douloureuse maladie sans fléchir, et, grave et souriant, il attendait l'heure suprême : « Pour mon amour des pauvres, pour l'élan de mon désir, pour la beauté de mon rêve... pour mille nuits passées dans le tourment et dans l'insomnie, pour la lourdeur de mes jours, qu'il me soit pardonné. »

Citons, parmi les recueils de poésie de Sládek : *Chansons paysannes et Sonnets tchèques* (1889) ; *Au Soleil d'hiver* (1897) ; *Au Crépuscule* (1907) et rappelons son bel effort infatigable de traducteur de Shakespeare, de Longfellow, de Bret Harte et de Mickiewicz.

LA MONTAGNE BLANCHE

La bataille est perdue et l'armée en déroute.
Trois cents braves encor, près d'un mur, sont restés.
Vous résistez en vain. Rendez-vous, entêtés !...
Mais, appuyés au mur, aucun brave n'écoute.

Autour d'eux l'ennemi s'étend de tous côtés...
Ils voient, là-bas, des monts que le lointain veloute,
Des fermes aux murs blancs, des chaumières, la route..
Ils résistent toujours, à leur mur accotés.

Les piques, les mousquets résonnent et bataillent.
Les chênes, dans le parc, se brisent en tremblant.
Un des braves sur deux meurt contre le mur blanc

Un sur deux, mais debout, meurt contre la muraille.
Lâche, leur prince a fui. La Bohême est à bout,
Mais dans ses héros morts elle reste debout.

A MA FEMME

I

Pas à pas, tu m'as suivi
comme celui qui porte sa croix
et tombe, tremblant, sous son poids :
ainsi, tu m'as suivi d'année en année.

Plus d'un coup, plus d'un outrage
qu'on m'adressait, s'abattirent sur ton visage,
et quand ma lèvre frémissante poussa un cri,
aucun soupir n'est sorti de ta bouche...

II

Tu n'as jamais possédé de pierreries
qu'on porte pour se faire admirer,
mais tu possédais des milliers de perles,
de perles faites de rosée.

J'en ai suspendu à ton cou
et le long de tes tempes —
tu acceptais chacune
sans la moindre plainte.

Et lorsque tu penchais ta tête
vers mon cœur,
tu étais pour moi comme une sainte
avec ton diadème de larmes.

(Au soleil d'hiver.)

CONSOLATION

Lorsque le masque trompeur tombe du visage de la vie,
lorsque, nos luttes finies, nos espoirs déçus,
rien ne nous reste plus, sauf des rides sur notre front blême
et, dans la main, une branche fanée de souvenirs,
malgré nous, nous sommes tentés de jeter,
comme un débris, cette vie sans valeur.

Ainsi font les lâches. Celui qui est fort continue
sa marche à travers le désert, bien que les larmes seules
lui offrent une source vive sur ces plaines de sable ;
souffrant courageusement, il finit par triompher,
jusqu'au jour où la mort l'emporte comme une feuille morte.
Il retombe, pur, dans la mer des transformations éternelles.

(Au crépuscule.)

AU SEIN DE DIEU

Au sein de Dieu d'où nous sommes sortis
nous nous retrouverons tous au soir :
qui tremblerait ? qui serait effrayé ?

Des bras paternels, de la maison du père,
nous fûmes envoyés pour un instant dans ce monde :
qui aurait peur de rentrer ?

Après un voyage pénible, rentrer chez soi pour toujours.
Ne plus revoir jamais ces froids lointains.
Au sein de Dieu qui aurait peur ?

(Au crépuscule.)

JULES ZEYER

(1841-1901)

Descendant d'une famille alsacienne immigrée en Bohême au xviii^e siècle et fils d'une mère juive, Jules Zeyer se sentait comme étranger au milieu d'un peuple qu'il aimait cependant d'un amour douloureusement profond. Toute sa vie, il oscilla entre ces deux influences ataviques, l'idéalisme chevaleresque de l'Occident et la sensualité ardente de l'Orient, auxquelles il faut ajouter un troisième élément, dû au milieu et à l'éducation, celui de la rêverie slave. Une aversion presque malade pour la réalité moderne, pour tout ce qui n'est pas le rêve, fournit l'explication de son œuvre qui embrasse toute l'étendue de la civilisation humaine depuis les vieilles légendes celtiques, russes ou islandaises jusqu'à la poésie des troubadours, des poésies religieuses bouddhiques aux romans de chevalerie, des traditions druidiques à Sainte-Thérèse.

Les poèmes épiques dus à cette inspiration du passé forment la plus grande partie de son œuvre, qu'il appelait lui-même *Images restaurées* ou plutôt *renouvelées*. Ainsi, il compose de vastes cycles épiques de l'histoire de son pays : *Vyšehrad*, *L'Arrivée de Čech*, *L'Épopée Carolingienne* qui reprend le thème de la *Chanson de Roland* et des chansons de geste, ou bien des légendes comme la pieuse *Légende de Saint Brandan* ou de *Sœur Pascaline*, *Le Chant de la vengeance d'Igor* ou des contes en vers, comme *Les Annales de l'Amour*. Souvent, délaissant les vers, il se fait poète en prose ; ainsi, il crée, dans son *Jan-Maria Plothar*, un beau type de décadent tchèque avant la lettre. Parmi ses drames poétiques, citons au moins *Neklan*, inspiré par la mythologie tchèque et *Radouz et Mahouléna*, très beau poème scénique, évoquant, avec une rare force dramatique, un conte slovaque. Vers la fin de sa vie, Zeyer tomba dans une sorte de mysticisme catholique dont on trouve les traces dans ses proses : *Légendes du Crucifix*. Dans son dernier grand poème : *Mémoire de Vít Choráz*, il s'absorbe entièrement dans l'amour de Dieu.

O mon cœur, fonds dans cet amour,
dans ce pur amour de Dieu ! Monte comme la houle,
ô mon amour sans fond, et coule comme un fleuve
et porte mon âme vers sa source sacrée.
Rentre dans ta cause primitive, ô mon âme,

*déverse-toi, tombe, perds-toi finalement,
comme une goutte dans la mer, dans l'infini de Dieu.
Dieu fut ton commencement, souviens-t'en, ô mon âme,
Que Dieu soit aussi ta fin, mon âme !*

La production proprement lyrique de Zeyer n'est pas volumineuse et ne présente qu'un volume (*Poésies*). Avec Jaroslav Vrchlický, Jules Zeyer a le plus puissamment contribué à libérer la poésie tchèque de l'influence allemande, à la rapprocher de la pensée occidentale.

A UNE BLANCHE MAISON AU FOND D'UN VIEUX JARDIN

Le pèlerin s'arrêta sur la route ;
fatigué, il s'appuya sur son bâton,
ses regards parcouraient tout l'horizon ;
poussant un soupir, il murmura :

« O ma blanche maison au fond du vieux jardin,
là-bas, au delà du rempart des montagnes abruptes,
voilà que les hirondelles reviennent, venant du sud,
elles viendront retrouver leurs vieux nids
sur tes corniches et tu leur diras la bienvenue.
Mais moi, je ne reviendrai plus jamais,
je ne franchirai plus ton seuil qui m'est si cher,
sur lequel celle qui m'a donné la vie
tous les jours, au soir, venait s'arrêter
pour regarder vers les étoiles à travers le branchage.
Maintenant, pour la défunte, les astres sont le seuil
au delà duquel se cache le mystère de Dieu ;
Les regards de ceux qui sont partis sont remplis
d'une lueur indicible. Mais leurs ombres
pèsent, hélas, si lourdement sur les cœurs
de ceux qui sont encore là à attendre la mort.

O ma blanche maison au fond du vieux jardin
dis-moi si l'âme des choses ressemble
à notre âme humaine qui ne peut
jamais apprendre à oublier ?

O ma blanche maison au fond du vieux jardin
dis-moi, es-tu triste quand dans tes murs
résonne le pas des étrangers? Et n'attends-tu pas
que je te revienne comme ces hirondelles
pour reprendre sous ton vieux toit
mes vieilles, belles rêveries? Pour écouter
les paroles de bénédiction de la défunte
qui planent toujours dans ton cher espace
et qui, la nuit, quand ces gens-là s'endorment,
se mêlent doucement aux bruits du feuillage?

Ainsi parla le pèlerin, et une larme tomba
dans la poussière de la route sans fin
qui partait au loin. Où allait-elle? Hélas, où?

(Poésies.)

JAROSLAV VRCHLICKÝ

(1853-1912)

Emile Frida — car tel était le nom de famille du poète — naquit le 17 février 1853 à Louny (Bohême), d'un père commerçant. Il fit ses études secondaires à Slaný, à Prague, à Klatovy, puis, entra au séminaire qu'il quitta bientôt pour la Faculté des Lettres. Ses études terminées, il passa un an en Italie en qualité de précepteur. Rentré à Prague, et désirant se marier, il accepta la place de secrétaire à l'Ecole Polytechnique. En 1893, il fut appelé à la chaire de la littérature comparée à l'Université tchèque de Prague qui lui avait déjà conféré le titre de docteur *honoris causa*. L'Autriche elle-même s'est inclinée devant son génie en le nommant membre perpétuel de la Haute Chambre de Vienne. En 1908, le système nerveux de Vrchlický succomba à l'écrasant labeur auquel le poète l'avait soumis : après quatre ans d'une douloureuse agonie, il s'éteignit le 9 septembre 1912, à Domažlice. Il fut enterré sur la colline sacrée de Vyšehrad, à Prague.

Vrchlický (pron. Veurkh'litsky) est, sans conteste, la plus grande figure dans l'histoire de la poésie moderne tchèque et un des plus vastes esprits du dix-neuvième siècle. Doué d'un génie poétique prodigieux et d'une fécondité qui fait songer à Lope de Vega, il a laissé une œuvre qui forme une bibliothèque : plus de cent ouvrages originaux dont une soixantaine de volumes de poésie, une trentaine de pièces de théâtre, une série de livres de critique littéraire ; son œuvre de traducteur dépasse encore en importance son œuvre originale.

Au point de vue de la langue et de la forme, il a rendu à la poésie tchèque des services inappréciables : sous sa plume, le tchèque est devenu un instrument d'une souplesse et d'une harmonie auparavant insoupçonnées, se prêtant à toutes les audaces du rythme et de la rime. Au point de vue de la pensée, le mérite insigne lui revient d'avoir tourné l'esprit tchèque vers l'Occident, de l'avoir libéré de l'emprise germanique. Virtuose de la forme, il a introduit en Bohême le culte latin de la beauté verbale.

Panthéiste et païen, il osa chanter le corps de la femme, la splendeur de la nudité, le vertige de la passion. On lui a reproché son cosmopolitisme ; il est vrai que son œuvre marque la revanche de l'art pur sur la tendance patriotique, mais nul n'était plus ardemment, plus jalousement attaché à son pays que ce grand poète qui a su élever la poésie de sa nation au niveau européen.

Telle est son œuvre lyrique où l'on peut distinguer une partie purement lyrique et une partie philosophique et contemplative.

Poète épique, Vrchlický a donné une longue série de rhapsodies, mythes, légendes, ballades et romances embrassant toutes les étapes de l'histoire et de la pensée humaines, pour en dégager la philosophie de l'évolution de l'humanité ; c'est ce qu'il appelle les *Fragments d'Épopée*, qui forment un pendant à la *Légende des siècles* de Victor Hugo. Depuis le chaos primitif, depuis les mythes antiques jusqu'à la Révolution française, tous les pays, toutes les religions, toutes les civilisations ont trouvé leur écho dans ce vaste ensemble : une foi généreuse dans le triomphe final de l'esprit sur la matière, de l'amour sur la douleur et le désespoir se dégage de cet ensemble de poèmes qui contient de grandes épopées philosophiques comme *Hilarion*, *Twardowski*, *Bar Kochba* et *Chanson de Vineta*.

La poésie lyrique de Vrchlický est en grande partie inspirée par l'amour, tantôt ardent et sensuel, tantôt rêveur et d'une tendre mélancolie. Après le pessimisme de ses débuts, où il était encore sous l'influence de Léopardi, le poète s'éleva, à travers les tristesses de sa vie intime, à une harmonieuse philosophie, à une sagesse sereine et résignée. Dans une série de volumes, il fait preuve de son éblouissante habileté technique. Dans une autre suite de poèmes, la pensée et la réflexion prennent le dessus sur le lyrisme pur ; l'éclectisme, le dilettantisme de son esprit, fortifié par son immense érudition, l'a empêché d'embrasser un système philosophique défini ; cependant, se dégageant du pessimisme un peu brumeux de sa jeunesse, le poète parvient à une sagesse profonde et équilibrée.

Par ses traductions, Vrchlický a rendu à la littérature de son pays des services presque aussi importants que par sa poésie. Introduisant en Bohême les grands poètes de l'humanité, il a ouvert à la poésie tchèque des horizons nouveaux et l'a mise au niveau européen. C'est surtout dans ses traductions de la poésie française et italienne qu'il a fait valoir sa maîtrise souveraine de forme. Dès 1874, il donna une *Anthologie de Victor Hugo*, qu'il compléta plus tard par deux autres et par la traduction d'*Hernani*. En 1877, il publia *La poésie française de l'époque moderne* et en 1894 une vaste anthologie : *Poètes français modernes*, donnant un tableau très complet de la poésie française depuis Villon jusqu'aux symbolistes. Leconte de Lisle (*Cain*, *Choix de poésies*), Baudelaire (*Choix des fleurs du Mal* en collaboration avec J. Goll), Corneille (*Le Cid*), E. Rostand (*Cyrano de Bergerac*) montrent combien Vrchlický a aimé et admiré la poésie française. De la poésie italienne, Vrchlický a donné : *La Divine Comédie*, *La Vie nouvelle* et le *Canzoniere*, du Dante ; *Le Canzoniere*, de Pétrarque ; *La Jérusalem délivrée*, du Tasse ; *Le Roland furieux*, de l'Arioste. Des choix de Carducci, de Léopardi, de Canizzaro et une vaste anthologie en deux volumes. De la littérature espagnole : les *Romances sur le Cid*, 15 pièces de Calderon ; du catalan : *L'Atlantis*, de Verdagner ; du portugais : *Les Lusitades* de Camoëns ; de l'anglais : une grande anthologie, sans parler des traductions de Shelley, de E.-A. Poe, de Tennyson, de Walt, Whitman et de Byron ; de l'allemand : *Le Faust*, de Goëthe ; du polonais : *Les Ancêtres*, de Mickiewicz, etc., etc.

Parmi les études critiques de Vrchlický, très fines et très profondes, citons : *Profilis de poètes français*, *Études et portraits* (2 vol.), *G. Leopardi*, *Les Hommes et les Livres*, *Neuf chapitres sur le roman moderne en France*, *Causeries littéraires*. Il est impossible de donner même les titres de tous les livres de Vrchlický. Nous nous bornons à en donner quelques-uns : Poésie lyrique : *Profondeurs* (1875), *Rêves de bonheur*, *Eglogues et chansons*, *Pèlerinage à l'Eldorado*, *Caprices et Impressions*, *Ce que la vie a donné*, *Des*

nuages passant, Poudre dorée, Sur le sol natal, Ma Sonate, Jardin magique, Bouquets de chrysanthèmes, Le Livre des Parques, Fenêtres dans l'orage, L'âme-mimosa, Sources cachées, L'arbre de la vie.

Poésie méditative: *Vittoria Colonna, Symphonies, Sphinx, Héritage de Tantale, Bréviaire de l'homme moderne, La Vie et la Mort, Chardons du Parnasse, Chants du Pèlerin, Taches au soleil, J'ai laissé passer le monde... Pas silencieux, Couchers de soleil.*

Poésie épique : *Poèmes épiques, L'Esprit et l'Univers, Mythes (2 vol.), Nouveaux poèmes épiques, Perspectives, Ballades paysannes, Masques divers, Fragments d'Épopée, Fresques et gobelins, Nouveaux fragments de l'Épopée, Les Dieux et les Hommes, Plaques votives, Episodes, Troisième livre de Poèmes épiques, Hilarion, Twardowski, Bar Kochba, Chant de Vineta.*

Théâtre : *Julien l'Apostat, Hippodamie (trilogie antique), Une nuit au château de Karlštejn.*

AKMÉ

Sur ses genoux, Septime tient Akmé enivrée,
il sent sa gorge se soulever, ardente ;
midi ; silence dans la maison.

Au jardin, la cigale chante sur un arbre desséché.
Akmé, troublée, demande ce que c'est que l'amour.
Il n'y a personne. Seul, dans le vieux mur, le masque d'un
les surveille de son visage de pierre. faune

Lentement, Septime dégrafe la simarre d'Akmé.
Il voit, tourterelles dans leur nid, la gorge innocente :
Akmé hésite, tremble de peur.

Les ailes des tourterelles en sont tout empourprées.
Akmé, troublée, demande ce que c'est que l'amour.
Dans le vieux mur, le masque du faune,
ému, rêveur, se met à verser des larmes.

Silence. Par moments, le bruit des baisers s'envole,
tourbillon de pétales de roses, emporté par le vent ;
la flûte sonne au loin, dans les rochers ;

l'eau coule, paresseuse, dans le porphyre de la fontaine.
 Akmé ne demande plus ce que c'est que l'amour.
 Dans le vieux mur, le masque du faune
 au soleil de midi éclate d'un rire bruyant.

(*Perspectives.*)

QUIS UT DEUS ?

Dans une vieille église où par les ogives des fenêtres
 Tombaient les derniers rayons d'un soleil timide,
 Flânant, parmi les colonnes de poussière comme la fumée
 de l'encens,
 Je regardais des fresques qui s'effritaient. Soudain, je
 tressaillis.

Quelle vision ! Dans un bain terrible de flammes
 Une foule à cent têtes tombait, avec des crosses, des mitres,
 Des croix, des couronnes, des épées et des sceptres,
 Et sur ce chaos glissant dans l'incendie, un ange était debout,
 Majestueux, pareil au sourire du matin.
 Son visage était radieux comme le soleil dans l'azur,
 Terrible, victorieux, et sur son bouclier,
 Ecrite par des éclairs, cette parole brillait : **QUIS UT DEUS ?**
 Soudain, du côté où s'élevait de brume et de fumée
 Un horrible tourbillon, d'un bond, la Mort s'approcha de lui,
 Et, par derrière, pour ne pas être vue, après le mot : **DEUS**,
 Avec un os elle traça **EGO**, en ricanant de sa plaisanterie.

(*Sphinx.*)

DEUX POÈMES

Accoudé au mur bas d'un cimetière,
 je lisais un livre de chansons :
 e'étaient des strophes d'une passion éperdue

où des lèvres se pressaient contre des lèvres,
où des bras nus
enlaçaient des flancs d'une blancheur de lys,
où le sang bouillonnant comme de la lave
giclait vers le cerveau,
où le cœur battait à rompre la poitrine,
où l'amour et la volupté
entonnaient leur grand hymne, rebelle et triomphant !

Une fleur ardente de coquelicot
regardait, curieuse, dans mon livre, —
se balançant comme si elle approuvait.
Elle était comme une flamme
échappée de ce livre
et transformée en fleur
qui ondoyait près de ma tête ;
un papillon égaré
avait des ailes de pourpre et d'or ;
un moment, son aile
voltigea au-dessus des lignes
comme une strophe incarnée
de ce voluptueux, passionné poème.

Soudain mes regards glissèrent
du livre par-dessus le petit mur
sur le cimetière silencieux
dormant au sein du bois,
et voici que d'autres strophes
s'agitaient devant moi.
C'étaient des strophes d'une épopée immense
pleine de paix, de douceur et de silence,
pleine de tristesse, de réconciliation,
pleine de repos et d'abnégation —
des strophes de ce poème sans fin
que chante la Mort, sévère.

J'ai tressailli, j'ai vite fermé mon livre,
 l'hymne de la volupté s'est tu
 devant le chant de la Mort.
 Et comme pour m'approuver, les graves hêtres
 et les bouleaux d'argent se mirent à chuchoter,
 le papillon s'enfuit ; seule, tel un reproche,
 la fleur ardente de coquelicot resta debout,
 silencieuse, dans l'air étouffant,
 embrasé par le soleil...

(La Vie et la Mort.)

STROPHES TRISTES

Laisse ta main doucement reposer sur ma tempe
 Que je ne sente pas qu'il se fait déjà tard.
 Le vieux mur a sa fleur, le rocher a sa mousse,
 Les couronnes mortuaires elles-mêmes ont leur chanson
 A la tombée des tristes jours de novembre.
 Laisse ta main doucement reposer sur ma tempe
 Que je ne sente pas qu'il se fait déjà tard.

Assez longtemps, nous avons marché côte à côte. Marchons
 encore
 Bien qu'au lieu de roses, je ne t'offre que du lierre effeuillé ;
 Je ne suis pas un rossignol, je suis un simple ramier des
 rochers,
 Ma chanson n'est que le sanglot d'un enfant égaré dans les
 champs.
 Toi, tu connais ce qui charme, moi je ne sais que ce qui
 fait mal.
 Assez longtemps nous avons marché côte à côte. Marchons
 encore
 Bien qu'au lieu de roses, je ne t'offre que du lierre effeuillé !

Quand les roses se fanent, le lierre reste encore.
 Même autour des tombeaux, il s'enlace fidèle.
 Avant que la mort ouvre la cage à l'oiseau de l'âme,
 Laisse-moi longuement baiser tes yeux fidèles.
 Tu respirez la paix, comme l'intérieur d'une église...
 Quand les roses se fanent, le lierre reste encore,
 même autour des tombeaux, il s'enlace fidèle.

Laisse ta main doucement reposer sur ma tempe
 Que je ne sente pas qu'il se fait déjà tard,
 Que nous disions dans de longues soirées
 Combien tranquille sera le chemin qu'il nous reste à faire
 Depuis que j'ai compris la bonne paix de tes yeux.
 Laisse ta main doucement reposer sur ma tempe
 Que je ne sente pas qu'il se fait déjà tard.

(La Vie et la Mort.)

AMOUR

Pour trouver un peu d'amour j'irais au bout du monde
 je marcherais nu-tête, je marcherais nu-pieds,
 marcherais dans la glace, dans l'âme j'aurais le mai,
 marcherais dans le vent mais entendrais chanter les oiseaux,
 marcherais à travers le désert mais dans le cœur, j'aurais
 des gouttes de rosée.

Pour trouver un peu d'amour, j'irais au bout du monde
 tel un pauvre mendiant qui chante et prie aux portes.

(Fenêtres dans l'orage.)

LES HEURES

Elles se suivent sans un changement
 portant dans leur sein des métamorphoses,
 elles s'en vont tranquilles ou agitées
 dans les abîmes lointains de l'éternité.

Elles s'en vont comme de blanches colombes,
 comme de noirs corbeaux,
 débiles ou pleines de vigueur,
 de minuit jusqu'au matin.

Souvent, je demande : Sœurs secrètes,
 que portez-vous dans votre sein?
 Une couronne bariolée de sorts humains,
 de berceaux et de noire terre?

Souvent, je demande : D'un pas léger
 où allez-vous, où volez-vous?
 Dans la joie ou dans l'horreur,
 claires et troubles, où coulez-vous?

Tout est en vous : du nouveau, du banal,
 profondeurs et hauts sommets,
 mais de la première à la dernière
 l'homme est, parmi vous, toujours seul.

(L'Épée de Damoclès.)

AMOUR SILENCIEUX

D'aucun mot je ne saurais dire
 Ce qui dort au fond de mon cœur ;
 Mais dans les instants de bonheur
 Mon œil parle et pourrait suffire.

La vague, avec bruit, sur les sables
 Lance les coquillages creux,
 Mais la mer et le cœur, en eux,
 Gardent les perles véritables.

(Rêves de bonheur.)

SVETOZAR HURBAN-VAJANSKÝ

(1847-1919)

(Pron. Hourban.) Ecrivain slovaque, poète, romancier, directeur du journal *Narodnie Noviny*. Hurban-Vajanský, fils du grand patriote slovaque Joseph Hurban, fut pendant des années l'organisateur le plus actif de la vie nationale en Slovaquie et la ville de Saint-Martin, qu'il habitait, devint le centre du mouvement intellectuel slovaque.

Toujours aux prises avec les autorités magyares, Hurban-Vajanský chante la douleur de sa nation opprimée (*Sous le joug, Les Tâtras et la mer*) et la haine contre l'opresseur (*Hérode*). Une série de nouvelles et de romans révèlent un artiste de race. Citons, parmi ses romans : *Les Ombres passent, La branche morte*.

LE SAPIN

Salut, ô mon sapin parfumé.

Comme tu es beau, d'une beauté sans reproche ;
ton souffle est un baume pour la poitrine souffrante.

O sapin, mon frère,
je t'aime d'un amour fraternel.

J'ai vu souvent de fiers palmiers ;
à leurs pieds, la mer chantait ses psaumes
et des cygnes s'y miraient :

O sapin, mon frère,
ton souvenir est resté dans mon cœur.

Le soir tombe. Ma pauvre tête me fait mal,
mon espoir pâlit, trompeur...

Ma joie est morte, mon cœur est vide.

O sapin, mon frère,
étends sur moi tes branches épaisses.

(Les Tâtras et la mer.)

PRIÈRE D'ÉTÉ

Déjà résonne la faux ; le seigle blond est couché
Et des hauteurs du ciel le soleil déverse ses ardents rayons.
O mon Dieu, toi qui connais le fond de mon cœur,
Ecoute ma prière, Seigneur :
Donne à mon peuple une riche et abondante moisson ;
Remplis ses fenils et ses granges.

Je n'ai, Seigneur, pas un pouce de terre ;
Je ne suis en ce vaste monde qu'un locataire :
Je n'ai pas même une poignée de grain à semer ;
Le sort cruel se joue de moi ;
Comme l'hirondelle, je m'attache au mur de l'étranger
Où mon nid est légèrement fixé.

Pourtant me voici agenouillé sur cette terre ;
Bénis-la, Seigneur, accorde-lui tes trésors ;
Garde-la des inondations, de la grêle et des orages ;
Détourne l'incendie des fermes et des maisons ;
Permetts à mon peuple d'user de tes trésors
Et penche vers lui, ô mon Dieu, ton lumineux visage.

SERMENT

Je sais : mon peuple n'a presque pas de nom,
je sais : ses frères mêmes le connaissent peu ;
je sais : les grands événements se passeront sans lui.
Il restera petit, même si un changement survient.

Je sais qu'il est bien pauvre, qu'il erre par le monde
et qu'il supporte, veule, les coups de l'assassin,
que sur ma tombe même il mettra le signe de honte
bien que je sois prêt à verser mon sang pour lui.

Je sais que ma voix mourrait sans un écho
même si elle était forte comme celle d'un archange.
Je sais que c'est en vain que j'ai fait mon sacrifice.

Mais tant que sera debout la dernière cabane
où résonne le doux parler slovaque :
le cœur de mon existence restera attaché à cette cabane.

(Vers.)

XAVER DVOŘÁK

(Né en 1858)

Prêtre catholique, ancien professeur de religion dans un lycée de jeunes filles, M. X. Dvořák tient, sans contredit, la première place entre les poètes catholiques tchèques de la génération parnassienne. Ayant appris, à l'école du grand païen Vrchlický, une forme impeccable, il met son art au service d'un beau sentiment religieux, d'une ferveur ardente et chante, dans des strophes savantes, ses méditations religieuses et les extases d'un cœur qui cherche son salut et sa consolation dans sa foi.

Citons, parmi ses recueils : *Par le sentier doré* (1889), *Prières et chansons*, *Sursum corda*, *Méditations*, *Eucharistia*, *Vie nouvelle*, *Soli deo*, *Prières du Poète*, *Désirs éternels*, *Ciel sans nuage* (1925).

DULCEDO

Au-dessus de tous les baisers
sont les lèvres mystiques :
inclinant le Calice divin,
je bois une douce ardeur.

J'y bois l'oubli,
mon corps en devient las,
mais mon âme bouillonne
dans une douce extase.

D'un élan vertigineux,
elle voudrait s'envoler au loin,
où, devant elle, s'ouvrirait soudain
le mystère de tous les mondes.

C'est le retour au berceau,
plus haut que le firmament,
puis, le désir suprême comblé ;
le repos en Dieu.

(Vie nouvelle.)

F. S. PROCHÁZKA

(Né en 1861)

Directeur de la revue littéraire *Zvon* (La Cloche), M. Procházka continue dans ses poèmes, avec bonheur, la tradition de S. Čech et de J.-V. Sládek.

Toute l'œuvre de ce robuste fils de paysans moraves jaillit de l'inspiration nationale et populaire. M. Procházka est l'auteur d'un poème allégorique, *Chant de l'action*, d'une légende morave *Le Roi Ječminek* (Le roi Avoine) et d'une série de recueils de poèmes écrits dans le ton de la chanson populaire qu'il rend avec maîtrise. M. Procházka est membre de l'Académie tchèque. (*Chansons, Nouvelles Chansons, Chansons de Hradčany, L'Aigle noir*, etc.)

LE PAVILLON

Telle une flamme, tel un oiseau de feu,
au-dessus du château il flotte au vent.
La Belle-au-Bois-Dormant, ma bien-aimée
enfin, s'y est réveillée,
a ouvert ses yeux de bleuet.

Des cavaliers passent par les portes :
sans perdre un instant, ils se dépêchent
pour saluer la reine. Vivat ! Vivat !
Le grand échanton donne des ordres
au cuisinier de la cour.

Au clocher, le petit lion, habitué au calme,
n'y peut rien comprendre ;
il fouette l'air de sa double queue
lorsque s'approchent de noirs corbeaux
sortis de leurs trous sombres au jour étincelant.

Telle une flamme qui réchauffe toute la nation,
je vois le pavillon flotter au vent.
La Belle-au-Bois-Dormant, ma bien-aimée,
a préparé son festin de noces
et je suis heureux de chanter en son honneur.

Une gaie musique joue dans la cour !
C'est fini, le mauvais cauchemar.
Seuls, les oiseaux noirs, au-dessus des cours,
pleins de haine, poussent des cris rauques :
méchante chanson.

Telle une flamme vive que les vents
emportent au loin,
le pavillon flotte au-dessus du château.
N'approche pas, ô main maudite,
ou bien la flamme te mordra
et brûlera à mort !

(Nouvelles chansons de Hradčany.)

F. X. SVOBODA

(Né en 1860)

Poète lyrique, épique, dramatique et romancier. Philosophe souriant et peintre délicat de la nature dans ses vers lyriques, observateur attentif des mœurs dans son vaste roman en vers : *Les Paysans nouveaux*, psychologue fin et subtil, quelquefois un peu prolix, s'attachant surtout à l'étude de l'influence du milieu sur l'individu dans le roman, conteur très adroit dans ses nouvelles, tantôt très dramatiques, tantôt lyriques. M. Svoboda fut un des premiers qui aient apporté à la scène tchèque la peinture réaliste des milieux. Il a donné, dans tous les genres, des œuvres remarquables. Citons, parmi ses recueils de poésies lyriques : *Fleurs de mes prés*, *Mûr pour la récolte*, *Feuilles que le vent a emportées*, *Au bord de cinq mers*, *Ceux auxquels j'ai pensé marchant vers les montagnes* ; parmi ses livres de nouvelles : *Songes guerriers*, *Passion et sort*, *Dialogues du soir*, *Originiaux* ; parmi ses romans, le grand roman pragois : *Le Fleuve* (4 vol.), un grand roman en vers : *Les Nouveaux Paysans* et surtout, le puissant ouvrage *L'Épanouissement* ; parmi ses pièces de théâtre : *Bouton de Rose* (1 acte), *Tendances de la vie*, *Dissolution* et *Le dernier homme*.

M. Svoboda est membre de l'Académie tchèque.

EXCURSION

Nous étions quarante avec notre professeur.
Nous cherchions des fleurs sur un coteau boisé.
De la maison forestière, une jeune femme
vint en courant parmi nous, sur le gazon.

Nous étions quarante avec notre professeur,
et tous, nous nous éprimes d'elle dans le silence de la
forêt,
nous souhaitions tous boire son rire,
clair et sonore comme une source.

Elle nous apporta des fraises des bois,
elle s'anima, Dieu sait pourquoi, au milieu de nous.
Le professeur, lui aussi, jouait à colin-maillard,
et disait des mots brillants et étranges.

Il devint leste comme nous autres gamins,
il sautait, gambadait et riait bruyamment
et quand elle l'attrapa, il devint tout rouge
et ne cessait plus de la poursuivre.

Puis, son mari vint se joindre à nous.
Le bleu des montagnes rayonnait dans ses yeux.
Pour régaler notre gaie compagnie,
il fit apporter quarante tartines de beurre.

C'était bien beau, on riait aux éclats.
Le professeur lui-même chanta une ballade russe.
Le trémolo de sa voix de basse nous semblait émouvant,
en chantant il regardait les nuages au loin.

Comme le soir on revenait vers la gare,
quarante jeunes voix retentissaient, ardentes,
les forêts étaient bleues, le professeur se taisait,
par moments, seulement, se passait la main sur le front.

(Feuilles que le vent a emportées.)

IDYLLE

Un peuplier argenté au bord du chemin,
tout autour, de la jeune herbe.
En haut, le ciel bleuâtre,
partout, la joie du printemps.

Au pied de l'arbre, un petit banc.
 Sur le banc, trois vieux de la ville,
 on entend leur grognement,
 on voit leurs gestes séniles.

L'un n'est qu'une grande barbe blanche,
 l'autre est courbé comme un C,
 le troisième a de petits yeux rouges,
 et s'étonne sincèrement de tout.

Il semble que leurs têtes grises
 soient déjà froides comme en hiver.
 La mort, avec sa faux, les a remarqués
 et se cache près d'eux dans l'herbe.

Une fillette vient à passer
 par le chemin, jolie et jeune comme une fleur,
 ses yeux brillent, pleins de vivacité,
 ses pieds se posent avec coquetterie.

Les vieux se taisent. Une étincelle
 luit dans leurs yeux qui s'éteignaient,
 tous les trois regardent, furtivement
 les seins ondulants de la fillette.

Leur âme frissonne. Le premier
 caresse sa barbe blanche.
 Celui en C s'étire en J,
 le troisième murmure de contentement.

Etonnée, la Mort se rend compte
 que la jeunesse les émeut encore.
 Courbée, sa faux sous les bras,
 elle s'éloigne en grommelant.

(Mûr pour la moisson.)

LA NUIT

Vivant par le désir de toi
j'ai marché dans la nuit silencieuse.
Une poussière d'ombre fine
tombait des ailes des anges

Un rêve innocent
germait dans mon âme :
Je rêvais à toi comme rêve
un bouton de fleur au matin.

Ce rêve, le monde ne pouvait l'atteindre
ni la mauvaise envie :
la calomnie dans les demeures
s'était profondément endormie.

Seule, la lueur des astres fleurissait
tout autour comme de la neige,
et des morts se groupaient
devant le portillon du cimetière.

(Ceux auxquels j'ai pensé marchant vers les montagnes.)

ANTONÍN KLÁŠTERSKÝ

(Né en 1866)

Le plus fécond écrivain, à côté de F.-X. Svoboda, de la génération qui suivit celle de J. Vrchlický, M. Klášterský s'est montré, dans ses nombreux livres, un poète idyllique et élégiaque, un chantre des zones moyennes du sentiment, un peintre patient et attentif des paysages de Bobême et du Midi. Ouvrier très probe du vers, maniant surtout le sonnet avec beaucoup de facilité, M. Klášterský a mis tout son talent et toute son éloquence un peu académique mais d'une inspiration toujours généreuse, au service des traditions nationales.

M. Klášterský exerce de hautes fonctions administratives et il est le secrétaire de la section littéraire de l'Académie tchèque. Il préside la Société Jaroslav Vrchlický. Il a terminé la traduction de Shakespeare commencée par J. V. Sládek et traduit beaucoup de poètes anglais et américains.

TRISTESSE DES CHOSES

Un lustre de Venise éclaire ma chambre.
Le jeu coloré de ses verres me semble regretter
l'azur du midi qui, jadis, y jouait,
la brise marine qui, jadis, le faisait trembler.

Dans ma vieille armoire pleine d'oiseaux et de fleurs,
on entend des craquements dans le silence de la nuit,
comme les soupirs de quelqu'un qui se souvient
de l'époque abolie de plats de zinc, des jabots et de doux
menuets.

Cette vieille lampe de glaise rougeâtre
qu'en guise de bibelot on a mise dans ma chambre,

me semble prise d'un désir nostalgique des ombres profondes
et de la paix sacrée d'une tombe égyptienne.

Et le miroir antique de métal
çà et là déjà couvert de vert-de-gris,
frissonne, me semble-t-il, du désir de refléter encore
le profil enchanteur et pur des femmes d'autrefois...

(*Poèmes Nouveaux.*)

AIGLE BICÉPHALE...

Aigle bicéphale, oiseau noir, maudit,
toi, qui tant de siècles nous as tenus dans tes griffes,
qui nous frappais au visage, qui déchirais notre poitrine,
qui arrachais notre chair et notre peau en lambeaux,
qui extirpais la langue de notre bouche, qui nous pressais
dans la poussière, qui voulais nous balayer de ton aile noire,
entends-tu le cri d'allégresse que le peuple a poussé?
Non, tu n'entends plus — tu es mort, tu es bien mort !

Ce fut le soldat que tu poussais vers l'abattoir sanglant,
ton esclave qui frissonnait de froid et de faim,
qui t'a asséné le coup de grâce,
pour venger son tourment, celui de sa mère, de ses enfants !
Tu ne menaceras plus de ta puissance,
Tu ne boiras plus notre sang, ne te vanteras plus de nos
richesses,
tu ne nous caches plus, de ton aile nocturne, le soleil de la
liberté,
tu ne nous déchireras plus — tu es mort, tu es bien mort !

Tu as engagé une lutte furieuse avec un faucon,
le monde entier regardait votre duel.
Tu as succombé, oui, malgré tes deux têtes,
tandis que le faucon, libre, s'élève vers les cieux !

JAROSLAV KVAPIL

(Né en 1868)

Chantre subtil et fin du rêve et de la mélancolie, M. Kvapil est un des meilleurs disciples de Jaroslav Vrchlický, mais ses vers annoncent déjà un frisson nouveau et forment, avec ceux de MM. Borecký et Auředníček, le passage au symbolisme. M. Kvapil a publié, en 1907, en un seul volume intitulé : *Les Vers de J. Kvapil*, un choix de ses onze recueils de poésie. De 1900 à 1918, M. Kvapil était directeur artistique de la comédie au Théâtre National et il joua un rôle capital dans l'évolution du théâtre tchèque. C'est lui qui inaugura, en Bohême, le mouvement de la mise en scène moderne qui prit, depuis, une si grande importance. Il s'est révélé plusieurs fois un dramaturge de goût et de talent, notamment dans le livret de *Roussalka* qu'il écrivit pour le grand compositeur Ant. Dvořák. M. Kvapil prit une part très active au mouvement politique qui prépara le coup d'Etat de 1918. Il a été membre de la Constituante, puis sous-secrétaire aux Beaux-Arts, mais il revint bientôt au théâtre ; cette fois, ce fut le Théâtre Municipal qui bénéficia de la longue expérience scénique de M. Kvapil. Il est membre de l'Académie tchèque.

LA TASSE

Les tulipes y font une bizarre flore ;
Le miroir d'un lac bleu luit parmi les roseaux ;
Un vol gris de hérons se mire dans ses eaux
Et les dragons rampants, singuliers, la décorent.

Un kiosque s'érige au milieu d'arbrisseaux ;
Là, des paradisiers, brillants comme l'aurore,
Se cachent dans les fleurs, où le soleil les dore,
Avec des flamants roux et d'étranges oiseaux.

Dans la grise vapeur, forte comme un dictame,
J'aperçois un lys blanc comme ce corps de femme
Dont les yeux en amande, hier, m'ont embrasé.

Quand je porte le bord de la tasse à ma bouche,
Je crois y boire encore, en un rêve farouche,
Le poison que je bus hier dans un baiser.

SOLEIL

Soleil, le plus grand des dieux, infini,
de ton plein éclat tu as doré ma vie
du fond des nuits noires, du fond des précipices, tu m'as élevé
dans le palais des dieux.

Tu m'as élevé au-dessus des abîmes de la banalité
là, où resplendit le fantôme immense de l'Art
là où l'Amour, régna par des miracles
protège ma vie.

Je disparaîtrai, dispersé en millions d'atomes,
mon être enthousiaste sera libéré,
grâce à ta grande et sainte bénédiction,
dans l'éternelle éternité —

mais le miracle de l'Art que j'ai connu,
mon amour suprême et infini,
ma vie païenne, sous d'autres formes
vivent toujours.

Au pied de ces trois autels je t'adore
car c'est toi qui habites ces palais d'or,
et de ces trois tombes des héros de la Terre-mère
tu m'élèveras vers toi.

D'une planète à l'autre nous irons ensemble
en d'autres formes nous vivrons transformés
jusqu'au jour où, purifié, rendu aux dieux,
je brûlerai dans ton sein.

EMANUEL ČENKOV

(Né en 1868)

M. E. Stehlik, qui écrit sous le pseudonyme d'Emanuel Čenkov, est l'auteur de plusieurs volumes de poésie lyrique. Francophile très dévoué, traducteur des romans de V. Hugo et de Paul Bourget, M. Čenkov fut, en sa qualité de fonctionnaire de la Ville de Prague, l'âme des visites mutuelles que se rendaient les municipalités de Paris et de Prague et qui, surtout avant la guerre, n'étaient pas sans portée politique et morale.

LA PARISIENNE

Je n'essaierai pas d'évoquer tes appas
dans ton alcôve coquette et parfumée
où ta chair n'est voilée que par la soie douce,
où les pas étouffent dans des tapis,
où tu te réveilles au milieu des fleurs neigeuses de dentelle
après avoir rêvé d'une toilette nouvelle —
tout cela est connu, chacun connaît ton rêve,
car aujourd'hui le monde entier en toi vénère la Grâce,
ma petite Parisienne !

Je ne veux pas chanter tes petites mains
si travailleuses le matin dans le salon,
quand le soleil y dore les petites tables élégantes
et réveille les parfums dans des flacons qui brillent,
quand, tel un peintre de pastels, tu regardes dans ta psyché
ta propre image, où le pollen

de tous les fards forme une légère teinte,
 car aujourd'hui, le monde entier te regarde comme Vénus,
 ma petite Parisienne.

Ou faut-il te dessiner en ta robe de printemps
 quand tu entres sur la plaine de Longchamps,
 quand s'enflamme de passion
 ton œil, cette pierre fine dans l'ombre de tes cils,
 quand ton haleine accélérée fait trembler la cerise de tes lèvres,
 quand tu suis le vol de jockeys courbés,
 comme si tu ne vivais que pour l'élevage de chevaux?
 Le monde ne fait qu'imiter tes lubies,
 ma petite Parisienne !

Ou bien, dois-je fixer, dans une strophe badine
 ton léger flirt, l'escrime des mots pour un rien charmant?
 Dois-je dire, comment tous les ans
 ton ombre passe dans des Salons, dans les Expositions?
 Comment tu es à l'affût de toutes les nouveautés
 pour mieux parer ton charme, comme tu fouilles dans le laby-
 rinthe
 des grands magasins, cherchant des tissus aux noms et
 couleurs étranges?
 Le monde entier trotte selon le rythme de tes pas,
 ma petite Parisienne !

A présent le peintre t'adore par l'éclat des couleurs
 et le crayon de l'artiste chante ton chic,
 à tout moment des couplets résonnent à ta gloire,
 le dramaturge s'agenouille à tes pieds,
 de tes baisers, le millionnaire se grise,
 le monde entier se pâme dans tes bras,
 et moi-même, je finis par croire au rêve de la beauté,
 ô créature à chevelure teinte,
 ma petite Parisienne !

(Paris.)

JAROMÍR BORECKÝ

(Né en 1869)

Directeur de la Bibliothèque de l'Université de Prague, critique musica de la *Národní Politika*, membre de l'Académie tchèque.

Excellent connaisseur de la poésie orientale et traducteur de Firdusi, M. Borecký est un des plus parfaits ouvriers du vers tchèque. Son début, *Rosa mystica* (1892), révélait une rare maîtrise de forme unie à une sensualité orientale. Les recueils suivants élargissent la gamme du poète, sans en diminuer l'art (*Chants de la vie, Il a plu des roses*).

M. Borecký, qui fut un disciple et un ami dévoué de Jaroslav Vrchlický, a consacré au maître une instructive monographie.

CONFESSION

Je ne suis pas de ceux qui adorent Dieu par des fanfares,
par le grondement des timbales, par des coups de mortier
baiser bigotement des scapulaires, murmurer
des paroles vaines me paraît un sacrilège.

Que d'autres s'en aillent aux temples où j'étouffe,
qu'ils se découvrent, hypocrites, devant les niches des saints ;
pour moi, l'univers infini tout entier
est une église aux piliers qui touchent au ciel.

C'est là que mon cœur se prosterne devant le Créateur ;
dans la paix des champs, dans la rêverie des forêts
aux sommets des montagnes il devine sa présence.

Là où le silence le plus profond se penche vers la terre,
Sa Gloire grandit, sublime,
et mon âme est pleine de Sa bonté divine.

(Il a plu des roses.)

SONNET POUR MA DAME

Un narcisse respire
dans la nuit de vos cheveux
ô fille aérienne de la reine Mab,
venue des régions du rêve.

Votre pas altier
mesure le jardin des roses.
Peut-être le rossignol doucement
vous dira-t-il ma peine.

Tel est le sort humain :
plein de nostalgie
tout seul m'en irai,

tourmenté du désir,
et jamais vos lèvres
ne baiserai.

(Il a plu des roses...)

OTOKAR AUŘEDNÍČEK

(Né en 1868)

Parmi la génération qui suivit celle de Vrchlický, M. Auředníček s'est révélé un poète d'une sensibilité toute moderne. On trouve, dans ses *Vers* et ses *Cygnés chantant*, des poèmes d'un goût nouveau, malgré la forme classique et impeccable, et qui annoncent déjà la poésie «*décadente*».

Directeur des chemins de fer, M. Auředníček a délaissé la littérature pour y revenir plus tard comme romancier et conteur.

MUSIQUE DE L'AMOUR

Ton corps fleure l'odeur des tubéreuses,
un parfum langoureux et lourd et enivrant,
une lueur lunaire brille au fond de tes yeux
lorsqu'un chœur de rossignols chante dans mon cœur.

C'est un parfum langoureux et lourd et enivrant,
c'est une longue caresse paresseuse,
lorsqu'un chœur de rossignols dans mon cœur chante,
et que je baise de tes cils la soie ombreuse.

C'est une longue caresse paresseuse
quand sur ta gorge blanche mon âme s'évanouit,
quand je baise de tes cils la soie ombreuse,
tout disparaît sous le voile d'un rêve aérien.

Quand sur ta gorge blanche mon âme s'évanouit,
nous deux n'existons plus, il n'existe plus rien
tout disparaît sous le voile d'un rêve aérien,
il n'est plus rien qu'un grand frisson de volupté.

J.-S. MACHAR

(Né en 1864)

(Pron. Mac'har). De 1901 à 1918, M. Machar vécut à Vienne où il était employé de banque. Appelé à la Constituante dès le coup d'Etat, il a rempli, pendant quelques années, les fonctions d'inspecteur général de l'armée tchécoslovaque. Un romantisme sceptique, où les influences de Musset se mêlent à un rationalisme ironique, caractérise ses trois premiers volumes de vers, réunis sous le titre de *Confiteor...* Quatre cycles de sonnets, qui portent les noms des saisons, terminent cette période de jeunesse. Le séjour dans le milieu étranger et hostile de Vienne a amené le poète à passer de l'individualisme subjectif aux problèmes nationaux et sociaux. En 1893, il donne ce beau livre d'amère et ardente poésie politique intitulé d'après Virgile : *Tristium Vindobona*, suivi bientôt d'un livre de petits drames lyriques de la vie des femmes : *Des roses devraient fleurir ici...* Un roman en vers qui traite la question de la réhabilitation d'une courtisane, *Magdeleine*, est en même temps une critique très mordante de l'hypocrisie sociale. *Les guerriers de Dieu* sont un virulent pamphlet lancé contre la politique tchèque. Se détachant peu à peu du présent, le poète évoque le passé ; il veut écrire sa *Légende des Siècles* à lui qu'il appelle *La Conscience des Siècles*. Il réalise ce projet dans une série de volumes : *Golgotha*, *Aux rayons du Soleil hellénique*, *Le Poison de Judée*, *Les Barbares*, *Les flammes païennes* et *Les Apôtres*. Le livre intitulé *Eux* est consacré à la Révolution française, tandis que le recueil *Lui* chante Napoléon I^{er}. Le poète y donne la synthèse philosophique des civilisations mortes. Il professe le culte de la force, de la vie, dont il trouve l'apogée dans l'empire romain, ruiné par la morale chrétienne. Il atteint souvent à une grandeur sublime, sans éviter quelquefois le danger d'un didactisme prosaïque. Le vers ne pouvait pas suffire à la personnalité mâle et combative de Machar. Chroniqueur fécond et polémiste redouté, il publia une longue série de livres où il réunit ses esquisses tracées en marge des événements au journal *Čas* ; très personnel, très méchant souvent, spirituel toujours, il y montre un criticisme impitoyable, un anticléricalisme fanatique (surtout dans *Rome*, 1907) et souvent, une philosophie aux vues très larges. Dans l'évolution intellectuelle de la Bohême, depuis trente ans, le rôle de Machar a été des plus importants et son influence des plus fécondes.

AU SOMMET DU KAHLENBERG (1)

Au sein des Alpes bleues est étendu
 Un tapis de gazon frais.
 Voluptueuse, telle une femme aux appas gracieux
 la ville énorme y repose.

Sa chevelure dénouée aux reflets verdâtres
 Tombe en flot vers ses flancs,
 Les seins nus sortant du corsage bariolé
 Se soulèvent au rythme de sa lente respiration ;

Elle est couverte de bijoux, dont les reflets scintillent
 Au loin, à perte de vue,
 Sa tête repose sur un de ses bras,
 L'autre est baigné par le Danube.

Ses yeux séduisants sont mi-clos dans la clarté de l'azur,
 Leur ardeur se cache dans l'ombre paresseuse des cils,
 Et tout entière elle est enveloppée de brume
 Bleue et légère comme de la mousseline...

.....
 Et moi qui suis là tout seul et isolé,
 Vers le nord je tourne mes regards.
 Là-bas, dans le lointain grisâtre, tiennent mes racines
 Au delà des forêts, des montagnes, des nuages.

O ma chère patrie, quel est ce sentiment bizarre
 Dont mon cœur frissonne

(1) Kahlenberg, montagne qui domine Vienne. Le poète exilé involontairement, que le hasard de la vie a condamné à vivre dans la capitale danubienne, a exprimé dans le livre *Tristium Vindobona* I-XX, sa nostalgie du pays natal et les sentiments de la nation à l'égard de Vienne.

Quand mes regards te cherchent par-dessus la crête bleue
des montagnes

Et mes lèvres soupirent : « Où est-elle? »

O ma chère patrie, ce n'est pas dans le vacarme du jour
Où les phrases boursouflées des journaux
Te bousculent dans leurs luttes égoïstes
En inscrivant ton nom sur leur enseigne,

Ce n'est pas chez nous, où tout me répugne,
Où l'on devient cynique,
Ce n'est pas là-bas que j'ai compris ta voix mélancolique,
Tes simples soupirs, ton gémissement.

C'est ici que je comprends...

O mon pays, qu'as-tu donc de commun

A présent et dans le passé

Avec le sort de cette femme tranquille et indolente

Dans sa beauté voluptueuse ?

Ni langue, ni aspirations, ni gloire, ni douleur

Ni respect, ni sympathie.

Rien que ce chemin de Dürrenkrut (1) à la Montagne
Blanche (2)

Ce large chemin ensanglanté...

Et peut-être encore le chanvre, qui dans les belles journées
Y poussait et pousse et fleurit

Et dont les trois Parques, sur leurs fuseaux,

Te filent un sort enviable...

(1) Dürrenkrut, près de Vienne ; champs de bataille où le roi de Bohême, Přemysl Otakar II périt, vaincu par Rodolphe de Habsbourg, en 1278.

(2) Montagne Blanche, près de Prague, où fut écrasée l'insurrection des protestants tchèques, par Ferdinand II de Habsbourg ; la bataille eut des suites longues et funestes pour toute la nation.

O ma patrie, chacun de tes gémissements
 parvient dans toute sa force jusqu'ici
 Et chacun de mes nerfs, telle une corde frappée
 Doit vibrer par son écho !

.....
 Jadis — c'est très loin, au pays des Philistins,
 Au temps du Vieux Testament —
 Dalila berçait, sur son sein plantureux
 La tête léonine de Samson.

Ce géant qui faisait trembler toute sa race
 Était doux comme un enfant.
 La caressant et l'embrassant,
 Il bavardait à son gré.

Et puis, il s'endormit tranquille, bercé par son amour...
 Le lion, si terrible jadis, si fougueux
 Ne sentait même pas qu'on lui mettait des chaînes
 Et que des ciseaux ravageaient sa crinière...

Ah ! Comme il serra en fureur les lèvres, comme le sang
 en jaillit,
 Comme son âme bouillonnait
 Lorsqu'il se réveilla au milieu de ses ennemis
 Et vit sa chevelure répandue sur le sol !

Et lorsque, cible de moqueries, de jurons, il traversait la ville
 Oh ! quelle amertume devait le dévorer !
 Cette Dalila, — il aurait donné sa vie pour elle —
 Le suivait, pour se moquer de lui...

On lui arrache les yeux et tel un esclave
 La canaille le chassa dans un moulin,
 Et la ville retentissait des cris de joie, et comme une folle
 Sa maîtresse riait...

Ainsi, ma patrie, cette légende biblique
 A traversé mon âme ardente...
 Et je regarde vers le Nord, le mur des montagnes embrumées,
 Du côté où mon cœur te devine...

Oh ! la terrible vision : de sombres nuages y sont suspendus :
 Une tête de lion s'y lève, aux yeux arrachés —
 Sans crinière, comme un esclave, lui, jadis libre et fier,
 Là-bas, dans le moulin, il peine, asservi.

Et je regarde vers le sud, au sein des Alpes : Une gracieuse
 femme
 Est couchée là, couverte de mousseline bleue —
 Par moment, un soupir, une malédiction arrive de loin,
 Mais elle en rit, elle en rit...

.....
 Oh, le jour de vengeance vint, après des années d'humiliation,
 Après les prières mélancoliques !
 La crinière repoussa et le lion attristé comprit
 Toutes ses fautes désespérées.

Ce fut une grande journée : on mena l'aveugle au temple,
 On le plaça contre une colonne
 Et de nouveau, il servait de cible aux jeux et aux plaisanteries,
 Aux moqueries idiotes des faquins —

Alors, au milieu de la fête, soudain, il hocha le chef,
 Il embrassa la puissante colonne du temple —
 Et un cri d'épouvante retentit sous la voûte :
 Des bras s'agitent, des jambes fuient en vain,

puis, un coup de tonnerre — le puissant édifice
 N'est qu'une montagne de ruines... Dalila, les prêtres,
 Samson et ses ennemis enterrés, détruits,
 Ne sont qu'une masse ensanglantée...

Ah ! Combien cette mort devait lui être douce,
 La plus belle entre toutes dans cette vallée de larmes :
 Puisqu'il ne reste plus qu'à mourir —
 Que les vampires meurent avec nous !...

AU GOLGOTHA

Il était trois heures, lorsqu'on érigea la croix
 entre les deux autres. Rouges de fatigue,
 les mercenaires étaient assis sur la terre foulée
 et ensanglantée. Ils se partageaient les vêtements.
 Pour la tunique, tissée d'une seule pièce,
 ils jetèrent les dés. De la foule, nombre de gens
 venaient, regardaient en haut,
 et secouaient la tête : Ha ! Ha ! Ha ! Ha !
 Mais descends donc de la croix ! Tu t'es donc dit roi !
 Tu voulais détruire le temple et le rebâtir en trois jours ;
 Eh bien ! Aide-toi toi-même ! —

Il y avait là aussi des prêtres
 et des docteurs de la loi à longue barbe blanche.
 Ils disaient entre eux : Mais oui, c'est vrai !
 Il a aidé les autres, qu'il s'aide donc lui-même. —
 De loin, quelques femmes le regardaient,
 celles qui jadis l'avaient servi en Galilée,
 Salomé, Marie, et Marie-Magdeleine,
 et qui étaient entrées avec lui à Jérusalem.

Et Jésus était attaché à la croix, tel un criminel,
 nu, rasé. Sur le corps flagellé
 le sang s'était caillé. Des filets rouges,
 des mains et des pieds, s'égouttaient sur la terre.
 Les yeux éteints regardaient au loin,
 par delà la ville blanche, les collines, les bois,
 vers la crête des montagnes paisibles

au sein desquelles reposent
les eaux bleues des lacs de Galilée.

Jésus pencha la tête.

Alors, un bruissement d'ailes
effleura ses oreilles. Mais ce n'était pas un ange du Père
apportant le calice de rafraîchissement à son âme fatiguée.
Le Démon impur, étendant ses ailes de chauve-souris
volait à lui. Il dut souffrir que le Démon se posât
sur sa croix, qu'il s'inclinât vers sa tête,
car son âme fatiguée ne pouvait plus lutter.
Et le Démon lui dit : « Misérable souffrant,
c'est là, sur le bois de la croix que nous nous retrouvons.
C'est pour la dernière fois. Car aujourd'hui, c'en est fait.
La lutte est terminée. Te rappelles-tu, il y a trois ans,
là-bas, dans le désert, je t'avais emporté
sur une haute montagne et je t'avais montré
de puissants empires, toute la gloire du monde,
je t'avais tout promis si, tombant à genoux
tu t'inclinais. Mais tu as refusé.
Tu es allé prêcher le royaume divin
aux pauvres, aux faibles, tu as voulu donner
aux cœurs innocents des trésors impérissables.
Aux âmes simples tu voulais montrer le chemin
de la gloire du Père. Et sur le front des générations,
tu as voulu effacer la trace de la malédiction
qui, jadis, avait frappé Adam.
Tu es allé mourir avec une douce résignation
comme un agneau qui n'ouvre pas sa bouche,
tu as versé ton sang comme de la rosée
pour abreuver ton jeune blé.
Jésus de Nazareth, regarde cette foule
massée autour de ta croix !
Il n'y a pas longtemps, quand tu entrais glorieux
dans la ville, elle jetait des rameaux
sous les sabots de ton ânon, elle t'acclamait !

et t'appelait le fils de David,
 car elle croyait que c'était le royaume de Dieu
 qui déjà commençait, et les jours désirés
 de lait et de miel. De nouveau, tu as refusé.
 Alors, par dépit, par colère et par vengeance,
 cette foule rugissait à l'oreille de Pilate :
 Crucifie-le ! Et maintenant, elle grouille, secoue la tête,
 et se moque de toi. Voilà pendu le roi des Juifs !
 Qu'il s'aide lui-même ! Il voulait être Fils de Dieu !
 Mais le Père, semble-t-il, a oublié son fils !
 Le Père a oublié.

Regarde donc le ciel,
 Où tu l'imaginais assis en pleine gloire.
 Clair, sans nuage, il sourit doucement
 de son bleu sourire impassible,
 avant, comme après. Et les oiseaux
 qui volent dans les airs, les animaux qui courent
 sur la terre, d'après une seule et unique loi
 ont vécu et vivent : d'après la mienne.
 Toujours le fort dévorera le faible.
 De même les hommes. L'Univers entier
 est mon empire. Car moi, je suis la Vie.
 Je règne moi-même. Je me tiens dans les cœurs,
 je me tiens dans les âmes, et nul ne saura m'en expulser,
 ni toi ni ton Père. Ton royaume de Dieu
 est un rêve que, toujours, je laisserai aux hommes.
 Regarde ce centurion romain
 causant tranquillement avec le prêtre juif vêtu de blanc !
 Il en sera toujours ainsi. Ces deux-là, maintenant
 sont héritiers de ta parole, de ton rêve. Par ton nom,
 l'un remplacera ses idoles et l'autre son Jéhovah
 et le monde continuera à vivre d'après mes lois.
 Que n'as-tu accepté, jadis, tous ces royaumes
 et la gloire du monde de ma main généreuse !
 Ta jeune vie ne se terminerait pas ici,
 dans ce supplice humiliant ; tu pouvais la vivre pleinement

pour ton bonheur, pour celui des humains.
Et qu'as-tu apporté? Tu as semé la mort et la discorde.
Tu tombes le premier. Pour ton nom, pour ton rêve
des milliers d'hommes verseront leur sang
sur les croix, dans les arènes, aux échafauds.
Et lorsqu'il semblera que ton rêve triomphe,
c'est en ton nom et seulement en ton nom
qu'on tuera toujours. Aussi loin que mon regard atteint
une file de bûchers flambe
sur lesquels, en ton nom, on brûle les victimes.
C'est en ton nom que des guerres feront rage,
en ton nom que des villes brûleront,
en ton nom que des pays seront dévastés,
en ton nom que l'on jettera l'anathème,
en ton nom que l'on réduira
en esclavage les corps et les esprits.
Regarde donc le centurion et le prêtre juif.
Le premier tuera en ton nom et le second (en ton nom toujours)
le bénira. Des millions de misérables
paieront ton rêve de leur unique bien,
de leur vie.

Et au-dessus du sang versé
ton rêve de l'éternel royaume de Dieu,
de la gloire des cieux, planera
comme un fantôme qui doit récompenser les morts
et leurrer les vivants jusqu'à la fin du monde.
Pourquoi n'as-tu pas accepté, jadis, tous ces royaumes
et toute la gloire d'ici-bas? Car la vie m'appartient,
je suis la vie, je suis le maître de tout ici-bas
et, pendant des siècles et encore des siècles
je trônerai dans les cœurs, dans les âmes ! »
Et le Démon se leva. Il déploya
ses grandes et sombres ailes de chauve-souris
qui, pareilles à l'ouragan, s'étendirent dans l'espace,
immenses, horribles, au-dessus du Golgotha.
Au-dessus de la ville, de la vallée et des collines,

au-dessus des plaines, des montagnes au loin,
 au-dessus des eaux bleues des lacs de Galilée,
 au-dessus des mers, des empires lointains,
 la triste aile noire plana immobile.

Et les ténèbres se firent sur toute la terre
 qui tremblait.

Pour la dernière fois
 Jésus ouvrit les yeux, il jeta un grand cri :
 Eloï ! Eloï ! lamma sabachthani !
 et rendit l'esprit...

(Golgotha.)

A. DURER PEIGNANT LA TÊTE DU CHRIST

C'est vous que je cherche, ô mon Seigneur martyrisé,
 de par le monde — je cherche sans trouver ;
 les hommes ici-bas, autant des tigres ou des serpents,
 rien que le troupeau que le démon fait paître.
 Et cependant, — si vous daignez habiter le monde —
 seule, l'âme humaine peut être Votre demeure,
 une âme comme celle de Luther, homme et serviteur de Dieu,
 ou Melanchthon, cette abeille de Votre sagesse.

O Seigneur martyrisé, je ne suis pas digne
 que tu entres sous mon toit. Mais toi, Amour,
 tu entres quand même. Dans les plus beaux moments
 je sens que dans la chambre de mon âme tu daignes te reposer,
 de regarder par mon œil,
 de respirer, doucement, dans ma respiration.
 C'est pour cela que je me permets, ô Seigneur plein de grâce,
 de prêter mes traits à ta très Sainte tête.

(Apôtres.)

OTOKAR BŘEZINA

(Né le 13 septembre 1868, mort le 25 mars 1929)

Le plus grand poète spiritualiste contemporain n'a presque pas de biographie. Né à Počátky, en Bohême, d'une humble famille d'artisans, M. Václav Jebavý — tel était le nom du poète — a passé sa vie de philosophe solitaire dans de petites villes de Moravie, notamment à Jaroměřice, où il est mort et enterré, simple instituteur d'école primaire. Bien que membre de l'Académie tchèque, il ne venait presque jamais à Prague et lorsque l'Université Masaryk de Brno lui offrit une chaire, le poète refusa de quitter sa solitude.

Par contre, l'évolution de la pensée créatrice et du génie poétique de Březina a décrit une magnifique courbe pour atteindre à un mysticisme métaphysique d'une sublime beauté.

Ayant débuté en 1895 par des poésies où une savante esthétique parnassienne se combinait avec le pessimisme amer d'un être maladif et avec la rêverie mélancolique d'un être trahi par la vie, il évolue vers un spiritualisme mystique de la plus haute envolée, nourri de la pensée des Hindous autant que par le mysticisme chrétien et par les sciences exactes. S'étant libéré de tout égotisme et pessimisme, ayant vaincu l'obsession de la mort et de la douleur, c'est par l'amour, par le travail qu'il arrive à l'apaisement. Une lumière surnaturelle inonde l'âme du poète qui a compris la loi mystérieuse de l'harmonie cosmique, la loi de l'unité intérieure de toute la création. Cette conception moniste conduit le poète à une religion de l'amour, car, dit-il, « il n'y a qu'un homme d'un pôle à l'autre, au même sort cosmique et au même secret, il n'y a qu'une seule unité mystique dans les millions d'êtres qui ont existé, qui existent et qui existeront ». La souffrance et la douleur de l'existence sont vaincues et s'effacent devant la foi métaphysique du poète qui chante la gloire de Dieu, la beauté et la grandeur du sacrifice, la grandeur de la fraternité humaine. Des millions de mains forment une chaîne magique qui embrasse toute la terre et les cœurs, les mondes, les étoiles chantent un dithyrambe en l'honneur de la Vie et du Créateur.

Jamais, avant O. Březina, la poésie tchèque n'avait atteint à cette élévation de pensée ; jamais elle n'était arrivée à une telle splendeur d'images, à une telle hardiesse d'architecture, à une telle puissance d'instrumentation, jamais la langue tchèque n'avait été maniée avec plus d'éclat et avec plus de

pieuse maîtrise. Avec K.-H. Mácha et Jaroslav Vrchlický, Březina marque le sommet du lyrisme tchèque.

Toute la pensée du poète est contenue en cinq recueils de poésies publiées coup sur coup : *Lointains mystérieux* (1895), *Aube à l'Occident* (1896), *Vents venant des pôles* (1897), *Constructeurs du Temple* (1899), *Les Mains* (1901). Un volume d'essais, *La Musique des sources*, écrit en une prose somptueuse, constitue une sorte de commentaire des vers de Březina et ouvre des perspectives sur le travail du poète.

MA MÈRE

Telle une triste pénitente, ma mère a traversé la vie,
Sa journée fut sans fleurs, sans couleur, sans éclat, sans odeur ;
Sans un rayon de joie, elle cueillait de l'arbre du temps
le fruit sec de la vie, qui a le goût de cendre.

L'âpre poussière de la pauvreté cinglait la beauté de son visage,
Lui mettait aux yeux une flamme que ses larmes éteignaient.
Chassée par le simoun, elle se couchait en monceaux sur
sa route,
Et sous leur voûte, ses vagues lui formaient un asile.

Sous le poids des sombres années, elle penchait sa tête,
la brûlure du labeur rongait la vigueur de ses nerfs.
Elle embrassait sa mort et dans sa lourde agonie
Sa lèvre souriante murmurait des paroles de gratitude.

Sur le marbre humide des églises elle s'agenouillait rêvant
Dans l'odeur sépulcrale des cierges, devant les autels,
Et comme une lueur de rosée le calice de son âme
Captait la pluie odorante des consolations et la vision de la
rédemption.

O mère, aujourd'hui transformée en lumière,
O flèche d'or projetée au foyer ardent
Des mystères éternels, incandescents. L'écho de ton nom
A fini de trembler sur les ondes d'ici-bas, mais tu es près
de moi, je le sais.

De ton sang mort et glacé je suis la pâle fleur
 Qui arrosée de tes larmes s'est épanouie et grandit :
 Les baisers de tes lèvres m'ont laissé le goût amer de la vie,
 La tristesse est restée dans mon âme en guise d'héritage.

Lorsque minuit répand sa lueur verte dans le silence nocturne,
 Tu te lèves de la tombe pour venir à ma couche :
 Dans ma respiration j'entends le rythme familial de ton souffle
 Et, ressuscitée par l'onde de ma voix, tu pleures.

La chaleur de ton corps se réchauffe dans mes veines,
 L'éclat sombre de tes yeux a passé dans mes yeux,
 L'ardeur mystique de la foi dont ton âme vibrait
 S'est transformée en moi en dévorante flamme.

Et comme jadis la tienne ma route est aussi triste,
 Mes journées sont sans fleurs, sans odeur, sans éclat, sans
 couleur.

Par ton ombre hanté, je cueille de l'arbre du temps
 Le fruit sec de la vie qui a le goût de cendre.

(Lointains mystérieux.)

LA LÉGENDE DE LA MYSTÉRIEUSE FAUTE

La splendeur de mes heures futures a illuminé cette heure
 dans les rêves,
 elle s'est épanouie par toutes les bougies des lustres dans les
 salles de fêtes de mes jours :
 la musique de mes printemps futurs et de mes tendresses
 cachées y jaillissait,
 le rire des lèvres qui, un jour, m'enivreront, y fusait, leur
 respiration y ensorcelait
 et les regards où m'attend le silence de la volupté, y flam-
 boyaient de désir.

Mais ce fut en vain que je me dirigeai là, où le chant de la Vie
 tremblait
 en rythmes vertigineux. L'Ombre de Quelqu'un qui me sui-
 vait, me précédait :
 il allait d'une salle à l'autre, partout où il entrait, la flamme
 de la lumière s'éteignait,
 les miroirs se ternissaient, le désir frémissait et la voix triom-
 phale de la musique,
 comme abattue dans les flammes les plus basses, se fondait
 en une angoisse muette.

O mon âme, d'où est-elle venue? Et depuis combien de siècles
 traversait-elle les âmes de mes ancêtres avant d'arriver à moi?
 Sur combien de tables nuptiales a-t-elle mis, en guise de
 nappe, son tapis d'obsèques?

Combien de sourires roses a-t-elle glacé de son souffle souter-
 rain?

Et dans combien de lampes est-elle devenue sombre et livide,
 comme une flamme de sel et d'essence?

(Aubes à l'Occident.)

ROIS DES RÊVES

Frères, dont les âmes se mettent à genoux à côté de mon âme
 dans les sanctuaires de l'Inconnu,

Frères, dont les mains touchent les miennes, lorsque nous
 jetons des grains sur la braise de l'encensoir commun,
 Unis par l'ivresse de la prière commune, reçue en héritage
 des siècles,

Affaiblis par l'ondoiement mélancolique du rythme de la
 musique dont vibre l'Univers!

Vous qui rentrez fatigués par les effluves grossiers des couleurs
 d'ici-bas,

O Rois vaincus des rêves, inspirés par les étoiles des constel-
lations inconnues,
Vous dont le sang a jailli des pores dans les hauteurs glacées
par un gel éternel,
Et dont le souffle se brisait en convulsions dans l'atmosphère
traversée par des mondes !

Vous qui êtes devenus livides, assoupis par le mystère des
profondeurs où s'éteint la lumière terrestre.
Dans les fumées montant des flammes secrètes de l'éternelle
décomposition,
Vous qui avez suspendu votre vie au fil d'araignée de la pensée,
fièrement ourdi en câble !
O Pèlerins qui avez visité les lieux saints, saccagés par la
foule en délire !

Amants du crépuscule dont les regards sont habitués à
distinguer les formes dans l'obscurité de la nuit,
Vous, pour qui l'exhalaison du sang, doux dans l'explosion de
la passion, est devenue amère,
Vous qui êtes malades de désirer une caresse des âmes, légère
comme les rayons des couleurs fraternelles qui se fondent,
Vous avez chanté l'hymne au pur Baiser !

Un hymne baigné dans le souvenir des cantates en l'honneur
de l'Assomption,
Un nuage radieux de sons qui pleuvent et qui fondent comme
une chose douce sur les livres des amants,
Une neige de cristaux sidéraux d'odeurs, tombant dans l'irra-
diation ardente des blanches lignes du corps,
Où, depuis des siècles, brûle victorieusement, par des rêveries
héréditaires, votre désir assombri.

Vos âmes affligées absorbaient les chocs des invisibles cou-
leurs du spectre prolongé,

Elles ont souffert, éventées par les vibrations inconnues et par
 la tristesse des pleurs que personne n'entend ;
 (L'illusion des choses — a-t-on dit de vous — consumait,
 tromperie malade, votre âme,
 Lorsque, dans vos rythmes refusés et reniés, respirait la tris-
 tesse de l'infini.)

Vous avez traversé la vie depuis les flammes d'extase qui
 battaient comme des ailes impatientées,
 Jusqu'au défillement de l'âme, lorsque la douleur, tel un
 lingot embrasé, traverse l'épine dorsale ;
 Le mystère angoissant, le pressentiment de l'Entendement
 ont travaillé les traits de votre visage
 Comme l'idée du maître pétrit la forme. Mais les larmes
 les plus brûlantes de vos yeux

Ont séché dans votre âme pour que personne ne les vît briller
 dans vos cils, ô Orgueilleux !
 Vous avez souffert de la folie des visions grotesques, le cerveau
 blessé par l'insolation de la beauté,
 Vous avez souffert de la douleur du verbe affaibli et affadi par
 l'envasement des années,
 Aveuglé comme des miroirs d'acier dans l'air qu'avait res-
 piré la foule.

O Vainqueurs dont le butin provoque la dérision des ennemis
 et la compassion des amis !
 Vous périssez par la solitude aux îles dont les étoiles et l'Océan
 vous ont chanté la beauté !
 Humiliés, vous rentrez au pays, vers les falaises calcaires qui
 s'effritent, spongieuses,
 Sous le choc des siècles et où personne ne croit vos messages
 nourris aux parfums du midi.

La pâleur de votre réveil, tel le signe d'un vice secret, vous
 trahira.

Les sourires de vos compagnons s'éteindront devant vos regards
où vibre le rayonnement des lointains !

(Car aimé est le visage où le sang transparait dans les roses
du sourire,

Mais terrible celui qui apparait, de l'autre vie, dans les nuits
à l'amante hallucinée.)

En deuil, vous traverserez les jardins badinant avec le prin-
temps, avec les fleurs, dont l'odeur vous est étrangère,
Votre semence de beauté tropicale pousse, blanche et
mourante, sous l'aurore boréale,

Froide est la caresse de la femme, la rencontre des âmes
indifférente, la fatigue tombe comme de la brume,

Et votre orgueil qui avait dédaigné la nourriture terrestre,
ricanant, tournera en désir

De sucer le jus desséché des raisins

Que vous avez, sans le savoir, écrasés dans votre rêverie
royale.

(Aubes à l'Occident.)

VENTS VENANT DES POLES

(Prologue)

O Roi

qui as envoyé par ordre de la lumière
des jours et des nuits innombrables,
rêveurs des mystères

comme des serviteurs fidèles

pour recueillir tes âmes dans des milliers de mondes
et pour les amener vers toi !

O Voix qui résonnes sous les voûtes des siècles
dans les orages dangereux de lumière,

dans les cataractes de ténèbres,

dans le silence omniprésent de la mort couvrant la terre,
comme l'accalmie de la zone brûlante de ton Equateur,

et réveillant, à chaque pas,
un écho dans l'infini !

Que je lave mes yeux, malades du crépuscule,
sur les sommets de tes montagnes, d'où se jettent
des torrents murmurant de chansons éternelles !
Dans les vents du désir qui soufflent depuis des siècles
du fond des âmes innombrables, du fond des nuits sanglantes
de notre pôle
vers ton Equateur,
jettes-y mes ailes !

Qu'elles y grandissent, dans l'espace de tes ténèbres magiques,
éventail de rayons, larges d'un monde à l'autre,
assez fines et assez fortes pour s'appuyer
contre tes lumières les plus pures,
et pour repousser.
par le battement de leurs ascensions,
les ondes de ma chanson,
et pour les chasser vers la terre
par les vents alizés des hauteurs !
Dans l'extase d'amour je veux chanter pour les âmes fra-
ternelles :
il n'y a pas de douleurs plus grandes
que leurs victoires perdues,
il n'y a pas de joie plus grande
que l'ivresse
des regards fortifiés par l'éternité !

AU-DESSUS DE TOUS LES FEUX ET DE TOUTES LES EAUX...

Au-dessus de tous les feux et de toutes les eaux
Et des végétations,
Entre le mystère de la terre et des mondes
Qui les maintient, tremblants,

Au-dessus des abîmes,
Nos espérances planent
Dans le printemps éternel.
Parmi des milliers de sœurs
Elles déploient
La splendeur nuptiale de leurs ailes
Dans la lutte d'amour
Comme des oiseaux.

Au milieu des flammes
Elles nichent comme parmi les fleurs,
Avec des cris irritants elles tournoient, à travers les nuages
noirs,

Autour de leur ennemi :
Dans l'angle des mains jointes pour la prière,
Dans les lys de la gorge des femmes
Elles se cachent
Devant la foudre.

Fatiguées de leur vol, elles se reposent sur les étoiles
Comme les hirondelles se posent sur le mât
Et celles dont les ailes sont les plus brillantes
Construisent leur nid

Sous les corniches de Ton palais doré.
La chanson des saints vainqueurs
Leur arrive, sonore, par les fenêtres cristallines
Et lorsque, avec regret, elles retournent sur la terre,
Leur chant garde son écho.
En construisant le temple,
En sculptant le marbre, lorsque les marteaux causent,
Nous entendons leurs chansons
Qui viennent de l'azur :

La douceur du rythme éternel
Dont respirent également
Les soleils et les roses,

Les cœurs et les mers,
 Les systèmes des mondes,
 Le flux et le reflux
 De la lumière :
 Les ondes de l'éther
 Battant contre les flancs
 Du navire mystérieux
 Qui emportera notre âme
 Le jour où notre soupir suprême
 Gonflera ses voiles.

(Constructeurs du Temple.)

RENCONTRE MUETTE

Une seule fois, la respiration d'une autre vie m'a fait rougir
 par l'affinité du désir,
 une voix parfumée par l'attente, telle la prière des cloches,
 le soir, la veille des Fêtes.

Une pluie fine et rafraîchissante de tons qui font revivre la
 chanson évanouie par le silence
 et l'espoir affaibli par une marche sans fin à travers les pays
 de rayonnante brume.

Le bruissement des pas timides, quand l'amour traverse
 les âmes en rêve
 et réveille, par l'illusion d'un sourire avide, la bienvenue
 du sang.

Une seule fois, la respiration d'une autre vie m'a fait rougir
 par l'affinité du désir :
 le rideau du lit trembla, soulevé par une main discrète,
 et retomba.

Tristesse. Les soleils d'antan se sont couchés, les étoiles
 grandissent vues à travers les larmes,
 des cyprès attendent le long des routes. Sans se connaître,
 les âmes se rencontrent et passent,
 chacune, méfiante, cache en passant sa lanterne allumée,

seules les ombres longues des souvenirs les suivent, projetées
jusqu'à l'horizon.

Partout où elles se posent, poussent des fleurs mystiques
dont émanent des lumières éteintes
et de leurs feuilles, froissées entre les doigts, je sens le triste
parfum de la muette rencontre dans la mort.

(Aubes à l'Occident.)

LA PRIÈRE DU MATIN

J'ai roulé, suivant ton précepte, la tente noire de la Mort que
l'âme dresse en voyage
pour se reposer, et, tourné vers le soleil levant,
j'ai dit à mes pensées, agenouillées sur les tapis roses du
matin : Priez !

O Très Haut !

Ton sourire mystique a fait trembler la terre comme cinglée
par un évanouissement fertile,
les voix impatientes de tous les parfums sortirent en désordre
des plaines,
les épis assoiffés fléchirent, avec une volupté douloureuse,
sous la tombée de la lumière,
et une saine et longue respiration a fait rire de joie les formes
vivantes.

Mais les yeux des amants du rêve s'assombrirent de peur,
incertains et abattus
sous le regard scintillant du jour, où s'alarme la concupis-
cence sauvage de celui qui n'est pas né.

Tels les regards courroucés d'un surveillant des foules et des
forces il parcourut les régions de la terre,
le vie trembla devant lui, dans les ateliers le sang de tous
s'émut.

Il a fait sortir, du fond des eaux, des nuages aux griffes de
flamme (tapis dans les nids radieux des mers),
il tomba au milieu des troupes d'odeurs ivres et fit taire
leur voix par sa colère incandescente,

il fit bouillonner les couleurs et, brûlantes, il les injecta
 dans les âmes,
 et mit la cendre cuisante des moments sur les têtes de ceux
 qui regrettaient.

Le début de la récolte a sonné comme une horloge à toutes
 les âmes. O Possesseur des champs et des troupeaux !
 Tous tes serviteurs visibles et invisibles sont sortis sur tes
 sillons,

mais seule, la rêverie des poètes entendra le grondement
 de tes chars chargés de récolte.

C'est à toi qu'appartiendra la récolte sur les champs de l'amour
 et dans les jardins où le printemps s'est évanoui sur les
 parfums,

la récolte des pauvres, accablée de sécheresse le jour des
 semailles et de pluie le jour de l'épiage,

la récolte de ceux qui, par la force des regards, délimitent
 leurs biens,

la récolte de la douleur, avec des fleurs qui s'enflamment de
 toutes les couleurs des âmes,

et qui fument des odeurs étouffantes de la mort, comme des
 lampes aux mèches trop haussées.

La récolte d'une semence qui, sous la neige du temps, attend
 l'heure des dégels séculaires,

la récolte royale des graines qu'on n'a pas ensemencées.

Moi aussi, un des plus pauvres, je sors, obéissant à la voix
 de ta cloche,

sur le sillon hérité de mes morts, où j'entends, dans le bruit
 des vents, le son des angélus qui se sont tus,

et où, dans le murmure des tiges, des voix devenues muettes
 me fortifient par le soupir du lointain passé.

Eternel ! Quand la terre sera crevassée sous le feu du soleil,
 laisse-moi m'asseoir dans ton ombre !

Quand je serai las, laisse mes espérances boire le vin mous-
 seux des clartés futures !

Quand mes joues seront empourprées de labeur, laisse-les
caresser par les regards des morts
et laisse éventer la sueur de mon front par les mains éthé-
rées de ceux qui m'ont aimé !
Prête ta bénédiction à mes yeux, lorsqu'ils s'arrêteront sur
les blés luxuriants des heureux,
et de la fermeté à mes regards, lorsqu'ils apercevront le signe
mystique de la mort sur les fleurs des jardins et des âmes !
Prête à ma voix l'harmonie agréable aux moissonneurs
comme le son de la cloche du midi
et à ma chanson, la cadence argentée des ruisseaux traversant
les champs au moment de la soif !
Fais que mes pas réveillent, de la fatigue, l'attente joyeuse
des frères,
et que ceux qui se hâtent répondent affablement à mon
salut.
Fais que dans les regards courroucés des ennemis, je sache
honorer la lueur de ton mystère
et aux moments qu'ils les enverront pour me combattre,
que je dise en souriant : ô mes ouvriers !
Et si je ne suis pas digne, que mes ailes s'élèvent par la force
de mes regards,
que ma tristesse s'élève par la force dont rêve ma faiblesse !
Donne à mon âme le courage du silence lorsque tu auras parlé
par des signes,
donne assez de roses à mes jardins, lorsque le temps viendra
de tresser des couronnes !
Fais que ma vérité ressemble à un livre d'heures
où chacun puisse trouver sa prière, même ceux qui sont
repoussés et ceux qui sont mourants !
Et si le soleil éternel se reflète dans mon verbe,
qu'il fasse rougir mes frères dans une extase de joie,
et qu'il fasse tourner les fleurs de leur désir vers le foyer
éternel de la maturation !
Fais que le pollen de mes champs tombe, avec les rayons de
mon sourire, sur les sillons voisins,

et que le souffle de ma souffrance forme des cristaux de remèdes
pour ceux qui sont tombés malades d'avoir trop cherché !
Remplis le silence de ma solitude par le bruissement d'ailes
des âmes fraternelles,

fais que les moments de ma joie tressaillent au-dessus des lits
d'insomnie, comme une pluie parfumée,
comme le chant de la harpe qui console un cœur affligé.

Fais que mes pensées soient des vents de printemps apportant
le rythme aux chansons futures

et comme des ouragans qui forcent le pèlerin à rebrousser
le chemin devant les routes de la mort !

Et fais qu'elles soient, mourantes, semblables à ces fleurs
(symbole de la semence d'un autre monde)

qui, toutes fanées qu'elles sont par l'ardeur du jour, sentent
encore la fraise.

Fais que, fatigué d'amour et de travail et brisé par la souffrance,
je m'asseye dans l'herbe en fleur

et que je passe le reste de la journée muet, plongé dans la
musique éternelle de tes lumières.

Quand le soir se penchera vers la terre, quand les parfums
effarouchés reviendront,

travailleur solitaire, je me dirigerai, moi aussi, vers les
demeures d'où monte la fumée.

Je m'assiérai au pied de ton arbre, qui lève sa tête par tous
les espaces :

dans le silence, les étoiles sonnent parmi le feuillage noir et
glacé, comme les abeilles de toutes les ruches,

ma fierté, silencieuse pendant le jour, reviendra à ma chanson,
d'un baiser, qui rend infinis les rayons des regards, baisera
mes yeux,

et la tête orgueilleusement penchée en arrière, je chanterai
pour ceux qui écouteront.

Je chanterai tes gestes qui, dans les âmes des peuples morts,
clamaient joyeusement de l'irradiation d'aujourd'hui

et qui parlent dans les âmes des vivants la langue inconnue
de l'avenir.

Dans le flot épique de toutes les couleurs, dans des milliers
de sons, dans l'épanouissement bizarre de la matière,
dans les silences mortels de l'espace où frappent les marteaux
de tes ateliers cachés,
où tu façannes des soleils futurs sous des voûtes noirâtres,
faisant jaillir de tes enclumes dans de vertigineuses hauteurs,
comme des étincelles, des éclats des mondes !
Dans les élans lyriques des pressentiments, dans les folies
de l'horreur, dans le tremblement livide des lueurs,
Dans les gammes des passions, dans la musique composée
d'après la clef et l'armature de la mort.
Mes paroles se dissoudront comme du sel dans l'humidité
corrosive de Ta pluie,
elles cristalliseront dans le pétilllement des étincelles et dans
la crépitation de la force inconnue.
Mes images rutilantes de gloire s'incendieront par les couleurs
d'un spectre invisible,
leurs ombres seront colorées de l'irradiation aveuglante des
lumières terrestres,
mais leurs lueurs seront colorées de Ton ombre ; les rayons
de leurs perspectives
convergeront vers Tes points à l'infini, comme vers les foyers
ardents.
Alors, mon rêve se lèvera, déployant ses ailes qui retiennent
des reflets de l'aurore éternelle
et, tel le fantôme gigantesque d'un aigle, il portera la terre dans
ses griffes ardentes,
des deux côtés, il écartera les nuages noirs des nuits et se
couchera à tes pieds,
et il présentera humblement le regard de son orgueil pour
que tu le perces de ton coup d'œil,
aveuglé par la lueur dans le jaillissement sifflant du sang.

(Aubes à l'Occident.)

CANTIQUE

AU SOLEIL, A LA TERRE, AUX EAUX
ET AU MYSTÈRE DU FEU

Les fenêtres du solitaire donnant vers l'orient
Craquaient, incandescentes, dans l'approche de l'incendie
du jour ;

La splendeur du sang s'embrasa sur les joues pâles ;
Et le cœur enivré de l'ascension vers les hauteurs chanta
son cantique

Au soleil, à la terre, aux eaux et au mystère du feu.

O soleil, mortel aux regards fixés sur toi ! Source enflammée
de la soif !

Immobile et qui sembles venir ! Immobile et qui sembles
partir !

Jetant et absorbant les ombres ! Jouant avec la nuit !
Silencieux !

Te rappelles-tu ce cri, porté par des siècles
Lorsque la vie, éblouie par Ta splendeur, fit le premier mou-
vement,

Et, raidie dans l'extase de l'étonnement, à genoux, chancela,
sortant de la nuit ?

Lorsque, sous les poids de Ton sourire, s'éveillèrent les vents
de la terre et des âmes

Et lorsque mille ailes éthérées, captives de la clarté de ta
lumière

Frappèrent contre ton grillage sonnante comme les cordes
d'une harpe invisible ?

Et lorsque, dans le silence des forêts déracinées, après des
siècles d'attente

S'envola, pour la première fois, le douloureux chant, plein
d'un désir de liberté,

Qui, assoiffé d'amour, chantait ton histoire,

O Géolier radieux,

Prisonnier !

Terre ! Errante depuis des siècles !
Enchaînée par la suggestion du regard éternel qui, enfermé
par la force de la lumière pendant le jour,
S'ouvre la nuit, phosphorescent dans des profondeurs vertes,
Et, fixé dans l'émotion inconnue, éclate soudain en mille
étincelles

Et suit tous les mouvements de ta danse à travers l'espace
des mondes.

Navire maudit, tu navigues dans le même cercle depuis les
siècles,

Et les heures, équipage silencieux et énigmatique,

Gardent tes passagers innombrables

Qui, debout sur le pont, regardent au loin avec langueur,

Méditant traîtreusement la libération,

Des siècles et des siècles, tu navigues dans le même cercle
depuis des siècles,

Mais les vagues que tu rejettes roulent en mille ondulations
jusqu'aux bords

Du temps nouveau.

Eaux ! Miroirs des hauteurs où, pendant des siècles, s'étei-
gnaient les reflets des étoiles !

Vous qui baisiez la vie de mille baisers traîtres,

Vous qui couvriez de beauté la terre captive ! Aux midis
radieux

Vous étiez le bain et le vin, et, mille fois soulevées par la
chaleur,

Vous reveniez toujours et toujours pour consoler la terre !

De roses, de violettes et de rosée vous avez tissé la robe em-
baumée des matins

Et vous attiriez vers vous les regards — et les éclairs !

Le poète errant le long de vos bords,

Pris par le vertige de vos gouffres assoiffés,

S'enivre, dans votre silence, du souvenir douloureux des âges

Où le souffle du Très-Haut planait au-dessus de vous,

Et votre tempête lui semble un reflet du geste créateur

S'envolant du pôle au pôle,
 Mouvement fatal au bras du Semeur.
 Car l'image des palmes futures avait dormi pendant des
 siècles dans vos gouffres,
 Telles les végétations glaciales des aquilons sur les fenêtres
 d'un prisonnier,
 Et, plus tôt que sur la terre, le bruit des forêts et les sonneries
 des printemps avaient retenti dans vos vagues,
 Les fraises y avaient chanté leur brève douceur et leur parfum,
 par le murmure des fleurs,
 Les vains baisers des êtres y avaient bouillonné, les larmes
 s'y étaient embrasées de lumière,
 Et les convulsions suprêmes de ceux qui ne sont pas nés y
 avaient sangloté.

Mystère du feu ! Libérateur !
 Symbole radieux de l'Omniprésent !
 Souffle orgueilleux de force ! Embrassement transformé en
 lumière !
 Aspirant vers les hauteurs !
 Illusion de couleurs concentrée en incendie !
 Langue brillant sur les têtes des saints !
 Jardins de flammes, cachés au plus profond des choses,
 Fleurissant de la gloire des transitions du visible à l'invisible !
 Les âmes des forts errent dans vos allées avec leur amour
 Et le murmure de vos sourires leur sonne comme un chant
 d'amour,
 O flammes, amies du vent nouveau !
 Les vainqueurs y allument leurs torches pour les crépuscules
 des temps futurs,
 Et la douleur de milliers d'hommes y erre brisant vos san-
 glantes fleurs tremblantes,
 Et, de ses mains nues, elle arrache de leurs calices incandes-
 cents les pétales comme des roses,
 Et les jette, changées en lumière et en parfum,
 Sur le chemin des âmes. (Vents venant des pôles.)

LES MAINS

(Prologue)

J'eus des moments glorieux où l'âme libre, en sa majesté
Plane tourbillonnant au-dessus des siècles, tel un cyclone
de lumière,

Balayé des végétations éternelles où l'agriculteur, sous l'ardeur
de ses regards

Fait mûrir de nouvelles richesses d'épis sur les sillons du
temps.

Et lorsque, gonflée de récolte, ma métairie flambait,
incendiée, j'ai chanté la beauté du feu,

Le palais de rêves qui noyait, parmi les étoiles, ses mille
clochers ;

Et lorsque, lui aussi, a pris feu, au bruit ironique du vent,
Sans un cri de douleur, j'ai su chanter et j'ai su me taire.

Mon rêve fleuri m'a montré la terre, plus belle qu'elle n'a
jamais été

Depuis que son vol tourbillonne dans les ténèbres des espaces ;
J'ai vu des théories de printemps gigantesques : des soleils
pâlissaient devant la lueur de leurs torches,

Mille printemps terrestres étaient attelés à leur char triomphal.

J'ai vu des étés royaux se coucher sur des lits d'une beauté
pourprée,

Bercés par des soirs chantants, par des sons délicats de harpes ;
J'ai vu des clairs de lune dans des parcs enchantés, d'enivrantes
vendanges d'amour,

Et, sous les astres irrités, j'ai connu la volupté très douce
de mourir.

J'ai vu des jardins d'hiver, aux branches épanouies de cristaux
Qui se balançaient, irisées, comme des lustres qu'on vient
d'allumer,

Comme les palmes de glace, écloses sur les fenêtres du mystère, éclairées de rayons hivernaux,
Et comme des parterres rapprochés du cosmos, ouverts et étincelants.

Mais j'ai vu aussi la terre douloureuse telle qu'elle est depuis des siècles

Parlant à l'homme avec un sourire amer, ses tristes regards perdus au loin ;

La terre, la plus pauvre parmi ses sœurs de l'univers,
Ile dans la mer de silence qui hors la mort n'a jamais connu de paix.

Dans les nuages du temps j'ai vu des éclairs, lettres flamboyantes d'Apocalypse,

Le geste de César aux esclaves, les arènes empourprées de sang comme de roses,

Les regards de l'homme, orgueil et volonté de la terre, durcis par le combat, brisés par les victoires,

Et les yeux de la femme, aux regards pleins de reproche et de désir.

Mais j'ai oublié toute la gloire de mon rêve, la beauté de la nuit enflammée,

J'ai oublié en voyant les mains de mes frères fatiguées,

Ensanglantées, serrées de colère, et cassées par des coups d'aviron

Lorsqu'elles se cramponnaient à la barque trop pleine, dans le ricanement de la mer houleuse.

Un cliquetis de fers mystiques gronda dans ma rêverie,

Et j'entendis, dans son rythme séculaire, la musique de millions de cœurs,

De millions de cœurs, éloignés comme des planètes les uns des autres, des cœurs devenus étrangers,

Se désirant mystérieusement et noyés sous des crépuscules glaciaux.

Etranger énigmatique, je m'asseyais, vers le soir, au seuil
de mes frères ;
Accompagné du bruit lointain des eaux, de la chanson des
vents et des sphères rayonnantes,
J'ai chanté le travail de la terre et le monde qui pointait à mes
pieds, dans les profondeurs de l'amour,
J'ai chanté pour consoler mes frères, et, heureux de leur sou-
rire, j'ai cru.

LA NUIT DE PRINTEMPS

La Nuit chantait doucement ; le bruit de la première verdure
et les eaux de printemps
accompagnaient sa chanson mélancolique ;
Là-haut les étoiles, immenses calices de lumière,
Respiraient le lourd parfum des végétations supraterrrestres.
Et les mains de mes frères, croisées sur leur poitrine comme
les mains des morts,
Gisaient inertes, déçues, lourdes comme des pierres,
Brisées par le travail.

Mais leurs mains spirituelles étaient tendues vers les étoiles,
Etreignant des millions d'âmes sur la terre et dans tous les
mondes,
Et un long soupir des réveils joyeux,
Un bouillonnement solennel de la ville éternelle,
Un bruit d'ailes spirituelles, un jeu de vents dans les blés
mystiques,
Des airs d'orchestres invisibles
S'élevèrent à la mesure de leur geste mystérieux.

(Les Mains.)

F. X. ŠALDA

(Né en 1867)

(Pron. : Chalda.) Professeur de littératures occidentales à l'Université de Prague. Esprit très cultivé, élevé à l'école de la critique française et anglaise, il exerce, depuis trente ans, une influence très profonde sur la littérature tchèque. Il est l'un des créateurs de la critique moderne en Bohême. Il contribua beaucoup à faire connaître et aimer en Bohême l'œuvre de Flaubert, ainsi que celle de Rodin et de peintres impressionnistes. Pendant quelques années il dirigea la belle revue d'art *Tendances libres*, publiée par la Société d'artistes *Manes*; ensuite il fonda plusieurs revues littéraires qui n'ont pas vécu. Il a écrit un grand nombre d'articles littéraires remarquables pour l'Encyclopédie tchèque d'Otto. A côté de son œuvre critique, M. Šalda a écrit des nouvelles, des poésies, des romans et des pièces de théâtre, témoignant de sa haute culture et de son universelle curiosité.

Œuvres : *Luttes pour Demain* (essais), *L'âme et l'œuvre* (essais), *Vie ironique et d'autres nouvelles*, *Marionnettes et ouvriers de Dieu* (roman), *L'arbre de la Douleur* (poèmes), *In memoriam de R. Svobodová* (essai), *La Littérature tchèque moderne* (essai), *Les Foules* (théâtre), *La Campagne contre la Mort* (théâtre), etc...

TROIS PONTS

J'ai passé trois ponts. Sous le premier, un ruisseau coulait,
un ruisseau qui courait au fleuve et, avec lui, à la mer le long
des trois rochers.
De l'autre côté, c'était le pays miraculeux de la jeunesse.
Des fées
y dansaient nu-pieds leur ronde ivre dans la rosée lunaire ;
des lézards s'y chauffaient au soleil, la tourterelle pleurait
au fond du bois
et une fée riait, d'un rire mouillé, au milieu d'un sombre lac.
Des fruits couverts de fleurs, odorantes, tentaient et enivraient,
est-ce un péché ?

et quelqu'un demandait, avec un rire passionné :
Qui est-ce qui les cueille, qui est-ce qui les cueille, dans la
solitude de la forêt?
Mais, finalement, je partis de ce pays. La mélancolie du bon-
heur envahit mon cœur,
mélancolie d'un bonheur trop long. De toutes les roses, l'épine
de l'ennui a percé mon cœur
mon cœur sombre et triste et qui aime la peine.

J'ai passé trois ponts. Sous le premier un jeune ruisseau riait.
La voûte du second était plus hardie que celle de l'arc-en-ciel
que les dieux ont construit pendant des siècles ;
et ce fut une montée dure et pénible.
Au delà, un désert pierreux étendait ses gradins desséchés.
Point d'eau, point de rosée, point de gazon ; seul, çà et là, un
arbuste brûlé et nu
implorait la pitié de tes yeux. D'un incessant torrent de feu,
le soleil arrosait le sable et les rochers.
Des blocs de granit étaient tragiquement disséminés
comme si des corps écrasés dormaient sous eux, comme si
une paume de cyclope
avait changé toute cette plaine en un seul tombeau,
comme si elle y avait tracé des mots de menace et de mystère.
Les lits des ruisseaux desséchés faisaient mal comme des
cicatrices et comme des plaies
et lorsque le vent se leva, un relent de mort sortait de sa bouche ;
on sentait partout la mort respirer, se répandre, croître
comme un incendie.
Alors une voix intérieure me dit : Prends ton ciseau, et dans
ce bloc de granit
taille la figure de ton âme, sa souffrance, sa soif, son ardeur,
et donne-lui une forme éternelle.
Supprime tout ce qui est mesquin et rachète ainsi
tout le conflit tragique de ton âme. J'ai obéi, j'ai travaillé.
Mais mon ciseau était maudit.

Un jour un débris de la statue s'envola
et fit une blessure sanglante à un front,
au front blanc et délicieux d'un être qui était auprès de moi
dans toutes les misères,
d'un être que chacun pouvait m'envier, même le roi.
Tout s'assombrit devant mes yeux. Le vieux conflit s'envenima,
plus fort encore,
au fond de mon âme. Et je suis parti de ce pays, le cœur à
jamais blessé de la griffe de ce tourment.

J'ai passé trois ponts. Sur le second, le feu du soleil m'a brûlé !
Le troisième était tissé dans les brumes comme la voie lactée
est tissée au ciel.
Une beauté étrange en émanait, non terrestre, non solaire.
Tandis que je le traversais, lentement mon regard se ferma,
somnolent,
comme si un esprit bienfaisant m'eût versé sur les yeux du
pavot enivrant.
Et l'ayant traversé, tout tremblant, je tombai par terre
et, pris d'horreur, je pensai : voici la terre sacrée, la terre
promise depuis des siècles.
Les fantômes de l'enfance passent, les contours tombent,
comme une des étoiles
et leur voix se mêle à celle de ton âme comme celle de l'eau
qui coule
mais sans s'éloigner. Vue d'ici, la vie possède un sens, elle a
de l'harmonie
comme un conte dont jadis tu écoutais la cadence, tombant
des lèvres chères.
Et tu le sens à présent : les espérances ne sont que des sou-
venirs déguisés
et toute la vie n'est qu'une bulle égarée, chassée de sa source.
J'ai passé trois ponts. Ce n'est qu'au delà du troisième
que l'après-midi érigera la large voûte de son firmament.

(1910.)

ANTONÍN SOVA

(1864-1928)

Né à Pacov, près de Tábor (Bohême), il a fait ses études à Pisek ; il se fit inscrire à la Faculté de Droit à Prague, mais la quitta pour devenir fonctionnaire de la Ville de Prague. Il finit par être nommé bibliothécaire en chef de la capitale. Une grave maladie le força, en 1920, à prendre sa retraite. Bien que cloué dans son fauteuil, le poète ne cessa pas de créer jusqu'à sa mort.

Ce grand poète symboliste a débuté vers 1890 par de fines poésies réalistes et par des paysages impressionnistes (*Strophes réalistes, Mon Pays*). Il passe, avec *Pitié et Révolte* (1896), à un impressionnisme nerveux qui s'accroît et s'approfondit dans le lyrisme déchirant et irrité de *l'Ame brisée*. Son pessimisme aigri et douloureux devient plus passionné encore dans les *Tristesses apaisées* (1897).

Peu à peu, le poète surmonte les crises pessimistes de sa jeunesse. Quittant les hauteurs glacées des solitudes où il s'était réfugié, il revient vers l'homme. Avec une force de visionnaire, il salue, en une éloquence quelquefois un peu diffuse, un avenir plus heureux pour l'humanité, l'utopie d'une société nouvelle, fondée sur la solidarité et la fraternité. Dans ses livres où une éloquence pathétique à tendances sociales alterne avec un lyrisme profondément humain et d'une prodigieuse douceur musicale, Sova chante sa souffrance personnelle, son amour et ses haines ; écoutant attentivement la pulsation de son époque, il en dit les crises morales. Sa sensibilité toujours révoltée, toujours fiévreusement émue, son vers large, vibrant, martelé par la passion et par les idées, évoluent et se renouvellent sans cesse dans les recueils, *Aventures du Courage, Vers lyriques de l'amour et de la vie*, pour atteindre, dans les *Luttes et Destinées* (1910), à des accents d'un optimisme hymnique et spiritualiste, analogue à celui de Březina.

Ayant vaincu sa souffrance humaine, le poète retrouve la joie simple de ses souvenirs d'enfance. Il se mêle aux foules, à la vie fiévreuse de l'époque moderne, il exalte l'énergie créatrice et le travail qui est la « prière des bras ». Il s'incline humblement devant Dieu, il se penche vers la terre natale. Une sécurité ardente, une vague d'amour pour tous les vivants, si humbles qu'ils soient, une foi généreuse dans l'avènement final de la fraternité humaine baignent les derniers recueils du poète (*Fraternité saignante, Le Printemps du poète, Poème d'un cœur non égoïste, Espérances et douleurs*).

A côté de sa production lyrique, A. Sova a donné plusieurs volumes de romans et de nouvelles d'une sensibilité très fine et d'une analyse psychologique très profonde. Néanmoins c'est dans le lyrisme intuitif et personnel de ses poèmes qu'il atteint à une véritable grandeur.

LE VIEUX VIOLON

Je porte ta musique au tréfonds de mon cœur,
O mon vieux violon, ami que je préfère.
J'aime et le calme doux et le bruit de tonnerre
Qui montent de ton sein plein de rêve et de peur.

Ton corps vient de vieux bois pleins d'ombre et de mystère
Où vivait sous l'écorce un monde envahisseur,
Où des grillons chantaient dans la bruyère en fleur,
Où des arbres sortait une vapeur lunaire.

Ton bois a crû parmi l'or rouge des couchants,
Le parfum des vapeurs, les orchis écarlates,
Les sylphes qui dansaient en troupes disparates.

Et lorsque, maintenant, l'archet en te touchant
Appelle un souvenir en ton cœur qui frissonne,
C'est ton âme d'antan qui s'éveille et résonne.

LES ÉTANGS DE BOHÈME

Les étangs de Bohême ont l'air d'argent fondu
Légèrement strié par l'ombre des nuages ;
Avec leur flot moiré par les prés épandus,
Ils sont comme les yeux des calmes paysages.
La bécasse s'y plaint dans les roseaux du bord
Et le canard sauvage au plumage de soie,
Dont s'irise parfois le vert en reflets d'or,
S'envole dans l'ardeur du soleil qui poudroie.

A l'odeur des foins verts étendus dans les prés
 Se mêle la fraîcheur d'un doux parfum d'acore :
 L'air passe, souffle, chaud d'avoir touché les flots moirés,
 Et là-dessus le vol d'un morne ennui s'essore.

(Mon pays.)

COLLOQUE NOCTURNE

J'ai toujours aimé à causer avec la Nuit. Avec la sombre
 Nuit d'été...

Les étoiles s'enflammaient comme des yeux figés par l'éton-
 nement.

Les prairies chantaient : bruit mince des herbes endormies...
 Les grenouilles vertes fuyaient parmi les oseilles ; d'une
 timide voix

les ombres de la nuit parlaient silencieuses et crues...

Je lui ai dit : Sois légère et cache les vestiges
 des pèlerins partis, allume au-dessus de la terre des lumières
 d'argent,

Fais taire le bruit de la ville, d'un lourd sommeil mesmérien.
 Touche à tout, submerge sous le silence le monde purifié.
 Fais éclore des fleurs de rêves, tes sombres orchidées...

O Nuit, silencieuse Nuit, tes sapins assombris
 Pointent au loin vers le ciel clair, comme les mâts
 des navires en partance, sublimes dans leur hauteur,
 sans fanaux, sans signaux, et sans mouvement
 S'élevant majestueusement dans ton port...

O Nuit, salue tous ceux qui, comme moi, regardent
 S'élever les mâts de tes hauts pins, qui écoutent chanter
 la voix mince de la brise, qui voient les eaux
 briller au milieu des plaines infinies, que les ténèbres bordent
 tout autour

du tendre voile des froides, tardives heures...
 Salue de par le monde les âmes qui désirent,

amoureuses de tout ce qui émeut plus que l'amour
 d'une seule créature, ce qui parle par le cœur
 de lumières et d'yeux, de voix et de chants, de ténèbres et
 d'ombres
 de plaines et de montagnes, de pays lointains et de mondes
 inconnus...

(Luttes et Destinées.)

RÊVE BIZARRE

Je lui ai dit : « Nous n'avons plus rien à attendre de cette Vie,
 De cette Terre, de ce Ciel et de ces Saints.
 J'abhorre le Présent où le Passé jette ses échos moqueurs ;
 Viens avec moi, amie, un Monde Nouveau est apparu à mon âme.

Je lui ai dit : Fais tes adieux à tout, nous partirons le cœur léger
 Pendant que ta mère dort, que ton père est au cabaret et que
 la ville est empestée de boue.

Sur la pointe des pieds... Je jetterai l'arme que j'avais préparée,
 pris de fièvre,

Pour ma tête et la tienne... voilà... je l'ai jetée à jamais.

Ainsi, à côté de moi, unie à moi par la douleur, la passion et
 l'horreur et l'extase,

Tu marcheras. Et garde-toi de te souvenir des hommes
 courbés,

De ces reptiles aux idées surannées !

Il faut que tu quittes la vieille Terre et brises tous les liens ! »

Quoiqu'elle pleurât et que ses lèvres tremblassent (la pauvre
 folle !) elle fut prête pour la nuit.

Elle sortit, hésitant à chaque pas, écouta un instant, sanglotant,

Le souffle de sa mère ; lorsque la porte claqua — elle se rappela
 ses anciennes compagnes

Et les salles de danse et les soirs de printemps, au bord du
 fleuve, près de forêts natales...

« Eh, lui dis-je, impossible de partir ainsi, avec le lest de ces maudits souvenirs,

Ce sont encore les miasmes de vos marais où nos âmes ont grandi.

N'oublie pas tout le mal que le monde te voulait, les larmes que tu as versées,

N'oublie pas les bourrades hostiles et le rire de ceux qui te profanaient !

N'oublie pas que depuis ta jeunesse, on te parait comme une poupée pour le jeu des mâles,

Pour le plaisir domestique des gourmets, pour la luxure des bourgeois !

N'oublie pas qu'ils voulaient que ton âme restât faible, débile, Qu'elle cherchât, sous le souffle du péché, le Christ et la Vierge !

Ne veux-tu pas oublier ?... » Longtemps, nous marchons côte à côte. Des jours et des nuits passent.

Nous gravissons des montagnes, évitant les demeures des hommes.

Là, où le gui pend aux sapins, où la lune est suspendue dans les ténèbres

On marche le mieux, les rêves les plus nobles y fleurissent.

« Pourquoi pleures-tu encore ? Ne crois-tu pas en la Vie Nouvelle dans les Mondes Nouveaux ? »

Lorsque je l'ai conduite à travers des champs en friche, des bois et des eaux, pour qu'elle ne pleurât pas,

dans la lueur argentine du soir, je me suis plu à lui mentir : Des contes de fées, de futures beautés inconnues, des pays inconnus, entrevus à peine...

Ainsi nous marchions. Et nous arrivâmes aux navires... Ce fut une Mer triste,

Un Pays bizarre ! une ville aux lumières grises et pâles,

Aux fenêtres aveugles, et des clochers dont les pointes se perdaient dans les nuages...

Je l'ai conduite au navire et donné l'ordre de lever l'ancre pour des Mondes Inconnus.

Pour tout l'équipage, il y avait le capitaine. Par mille instincts ardents

Il semblait diriger le vaisseau et j'ignore son nom.

Était-ce le Destin-vengeur ou le Destin-libérateur ?

Il n'a pas soufflé mot, se courbant jusqu'à terre...

Il n'y avait que le vieux capitaine que j'ai dû voir dans mes visions mystiques ;

On traversait des beautés inconnues, on approchait de l'horizon flamboyant.

Ha, ha ! J'ai éclaté de rire, voyant s'éclaircir le visage de l'amie,

Et j'ordonnai d'aller plus vite, comme un éclair, me sentant en sécurité, loin des hommes.

Et l'on navigue et l'on navigue... l'air, plein de vapeur vermillonnées,

Soudain devint glacial et gris (j'ai vu que le vieux nous trompait).

Dans ses yeux sages et obéissants, des lueurs malicieuses passaient.

Il fit une révérence profonde et dit : « Nous allons atterrir ! »

« Voici ce pays ! » dit-il avec un sourire malin et sournois, Montrant une bande pâle qui se dégageait des nuages.

« Tu mens, canaille ! Là-bas, c'est encore le même homme, m'écriai-je, furieux,

Je vois des grues sur le quai, des vitres aux fenêtres, qui brillent au soleil.

Toi aussi, tu appartiens à cette canaille humaine ! Avoue-le donc, traître,

Je te tuerais, chien, fourbe, misérable imposteur ! »
Il s'inclina, grelottant. La bande pâle de la terre disparut
Et de nouveau, nous repartîmes pour notre long voyage, loin
du monde des hommes...

Des jours passèrent. L'horreur d'une vaine attente passait
sur nos cœurs.

Blottie entre mes bras, elle pleurait, se souvenant des jours
anciens.

« Te rappelles-tu, me dit-elle tout bas, le crépuscule léger
dormant sur les prés tièdes,
La lueur argentine tremblant sur le silence des sentiers mys-
térieux ? »

« Tu vois, canaille, elle recommence à se souvenir ! » m'écriai-je.
Le petit vieux, sournois,
Se taisait, penché sur sa boussole. (Cet insolent me poussait
au meurtre !)

« Elle pleure encore, chien, va plus vite, plus vite vers le pays
d'aurore,
De la joie et de la musique, le pays embaumé par des fleurs
sanglantes ! »

Des jours passaient, de sombres nuits passaient. J'ai vu ses
cheveux devenir blancs

D'horreur peut-être, au clapotis lugubre des vagues contre
les flancs du vaisseau pourri.

« Vois-tu, ses cheveux sont blancs ? dis-je désespéré. Vois-tu,
vieillard maudit ?

Toi aussi, tu m'as trompé, je ne te crois plus, non ! non ! non !
je ne te crois plus ! »

D'un coup terrible, j'écrasai ce démon cafard.

Le pont retentit de sa chute. Un rire grinça dans le cordage.
Il ne nous trompera plus, nous ramenant vers la maudite
terre !

Il ne connaissait pas la Révélation des Mondes... Nous mourrons, dis-tu? Oh! Vivre ainsi!...

Oh, tu as beau prier, jamais ne reviendrai vers la Terre, non, non, jamais!

Ayant détruit la jeunesse : ton bonheur, les espérances liées à la Terre!

Ayant détruit ton âme par l'attente d'une lumière qui ne vient pas,

Je ne te rendrai plus à la Terre, berceau du Mal, que je maudis!

Il ne reste plus que d'attendre encore ou mourir dans un enlacement frénétique

Sur le vaisseau désert, au milieu de la mer d'un vert cadavéreux...

Et ne pleure donc plus, je ne céderai pas, ma volonté est ferme : C'est encore un bonheur de mourir loin de la misérable Terre!

(Tristesses apaisées.)

LE FLEUVE

Il était comme un enfant, un mince filet d'eau
Brillant parmi les gros grains de sable.

Dans le silence gigantesque et désert
La vieille Terre l'avait enfanté
Sous des arbres verts de gui,
Dans la pénombre des sapins hirsutes.
Sorti des rochers calcaires crevassés
il chanta dans l'herbe, dans le silence gigantesque...

De noirs sapins grotesques étaient couchés,
Projetés sur sa surface frissonnante
Par le soleil jaunâtre, comme des ombres chinoises.

Seules de grosses racines, semblables à des sangsues noires,
Et des ombres timides venaient y boire...
Tandis qu'il chantait le rythme glorieux de la Vie...

Trop crédule, dans la nuit sombre,
Lorsque derrière lui, les forêts eurent fini leurs chansons,
Il se jeta, des ravins, dans la plaine lunaire...
Des moulins noirs, clapotant, l'ont pris
Insidieusement dans leurs roues grotesques ;
Ecrasé en fine poussière, il hurla
De douleur, retombant avec un bruit d'orage !

Consterné, sur la pointe des pieds, il marchait dans l'herbe,
Consterné, doucement, sur la pointe des pieds
il entra dans de tristes clairières, où, au clair argenté de
la lune,

Des bouleaux clairsemés ont pris racine
Et, dans d'épaisses brumes, des champs des roseaux...

Il aspirait au ciel, à la voûte infinie.
Oh, du cosmos brillant dans sa tiède harmonie
Pouvoir faire vibrer sur ses flots radieux,
Cet hymne à l'Inconnu que chantent les étoiles,
La gloire de la Nuit dont le Jour teint les voiles
Et sa trace d'or dans les cieux !

Alors, dans le rayonnement des vapeurs mouvantes
Le premier homme parut, l'homme triste.
Un chemineau, sorti de la brume, clopin-clopant, traversa
la plaine.

De ses pieds ulcérés où se cachait la Mort
Il ôta des guenilles sanglantes
Et dans l'eau il plongea ses plaies béantes...

Au loin, l'horizon devenait plus sombre et plus sombre,
Les brumes plus épaisses dans les plaines, ou pépiait un oiseau,

L'odeur nauséabonde des cimetières et des villages humains
Apportait, des rivages, un requiem lugubre.

Des contagions troubles coulaient dans les ruisseaux,
Pourrissaient dans des marais, perçant, comme des ulcères
Du fond miné; des prairies des marécages s'endormaient en lui
Et le vent pleurait des lugubres requiem...

Alors, il entra dans le cloaque de la ville... Les fenêtres
Jetaient à sa surface des débris de leurs lumières,
Et les contours des maisons s'étiraient mystérieusement
Sur ses vagues ridées

Et les arbres et les fleurs ébouriffées
Faisaient tomber leur verdure malade
Sur ce miroir troublé...

Là, des caricatures d'êtres humains gambadaient
Hurlant la chanson de l'insouciant gaité,
Des orgies tourbillonnantes de la chair humaine,
des troupes rassemblés, unis et joints
par la douleur commune des fléaux héréditaires...

Les jours, longue théorie de martyres masqués,
Sur le pavé brûlant respiraient l'odeur
Pestilente de la dégénérescence des êtres mal nourris...

A côté de la Joie, le Désespoir des cerveaux luisait à travers
les pupilles

Comme des lampes brûlées, par la vieillesse
Des âmes épuisées par le chemin trop long,
Par la renaissance cosmique des êtres...
Sorti, empoisonné, du cloaque de la ville,
il charriait les premiers cadavres,
Couverts d'un enduit vert et visqueux...
Avec un bruit de requiem funèbre
Il les portait sur les sables chauds des jours sans espérance...
Où vas-tu, mon âme? Au loin,
J'aperçois déjà des tristesses nouvelles...

(*Tristesses apaisées.*)

LE QUATUOR DE SMETANA

MA VIE

I

Comme ivre, titubant, je sortis
 de la salle de concert, au milieu de la foule bruyante.
 Les sièges claquaient, les ampoules des lampes
 adoucirent leur lueur bleue. De vibrantes odeurs,
 des parfums émanaient du flottement
 des châles dont s'enveloppaient les dames...
 Puis, à côté, dans la salle des artistes, un violon
 sanglota encore en un tendre pizzicato
 sous les doigts d'un artiste, égayé
 par la frénésie des applaudissements ; un sonore éclat de
 rire mutin
 jaillit avec verve ; la voix rauque
 d'un garçon de salle grinça ; une voix câline de jeune fille
 pépia ;
 et le large flot des assistants
 se déversa dans les corridors
 étouffé par des tapis...

La nuit était claire,
 un ciel d'azur, glacial, me souffla au visage
 avec le scintillement éclatant de la neige.
 Du haut de l'escalier se déversait
 le nuage bariolé d'une foule mondaine.
 Les portières claquaient, les voitures roulaient,
 la course galopante des chevaux se perdait au loin,
 s'évanouissant dans les rues avec un bruit effacé.

II

Oh ! L'étrange, le magique quatuor !
 Quelle rafale de génie dans l'âme,
 stimulant l'esprit à des élans virils !

Son souffle puissant m'accompagne encore,
 tempête, flamme, jeunesse, humeur, mélancolie,
 chimères grosses de souffrances,
 jeunes rêves extravagants, et toute une foule
 douce et caressante de mots d'amour,
 noblesse silencieuse et fracas d'orages
 éveillent et décomposent des accords dans mon âme :
 Et puis ce ton, ce ton qui glace d'horreur,
 ce ton figé, comme suspendu dans l'air...

III

Il mourut à la vie résigné, philosophe,
 quand il n'entendit plus que ce seul ton strident ;
 il n'entendait plus la voix de ses amis,
 ni le grondement de l'orchestre ; il n'aurait pas même entendu
 la terre s'écrouler avec fracas.
 Il n'entendait plus le jeu de ses pauvres mains,
 quand les lustres flamboyaient au-dessus de la foule émer-
 veillée,
 il n'entendait ni les applaudissements ni les railleries.
 Cependant, il suivait tout de son cerveau souffrant
 où il agitait sa baguette
 battant la mesure à un orchestre géant,
 suivant les gestes agiles et muets.
 Il était là, debout, au milieu de son silence immobile et mort...
 tandis que dans sa seule imagination s'éveillaient des sons
 multiples.

IV

O maître, maître, votre grand poème
 dont nous faisons un objet de trafic pour les grandes foires,
 et où nous exhibons notre civilisation,
 ce poème, hélas ! n'est pas, non, n'est pas complet.
 Car il y manque encore votre dernier cri,

ce cri de l'homme qui, plongé dans des ténèbres assassines,
 se bat désespéré contre son mal affreux,
 dont les bras se cramponnent au travail créateur,
 qui happe des moments au fond du vide sourd,
 qui happe des éclaircies dans le vide désolé de son cerveau,
 qui fait des gestes pour saisir des sons, mais ceux-ci,
 comme des larbins ennuyés et grimaçants
 dévalisent le palais, y mettent le feu
 et le quittent en laissant leur maître
 en fureur, défaillant, dans une déchéance terrible
 gisant sur le plancher d'une salle déserte...

O maître, dans votre immortel poème
 où il n'y a pas une ombre de sarcasme
 contre ces chiens qui vous déchiraient de leur sotte bassesse,
 scellant odieusement votre déchéance ;
 où il n'y a pas de reproche pour ceux qui vous ont reçu
 par des offenses à votre retour de Goeteborg,
 ô maître, dans votre immortel poème
 la fin affreuse de votre tête démente
 qui s'est brisée contre la grille de la maison des fous,
 cette fin de la fin, cela y manque encore,
 oh, cela y manque, cela y manque, ô maître,
 excusez, maître, mais cela y manque...

(L'âme brisée.)

STROPHES SIMPLES

Je n'ai jamais été tant aimé que par mon enfant...
 Et c'est à l'heure tardive, lorsque ma tête blanchit de soucis...
 Poète toujours inconnu, comme du temps de ma jeunesse,
 je sais bien
 Que la gloire m'a évité, polie, mais prudente...

A présent que les soirs arrivent trop tôt, je me retire dans
 mon coin

Et serrant bien contre moi mon fils qui demande que je
l'amuse

Je lui raconte les joies folles de ma jeunesse,
J'évoque le bruit des forêts et le mugissement des vaches.

Et faisant revivre les histoires des cabanes écroulées,
Je file des contes antiques de bonnes et mauvaises heures,
Je marche sur la crête des montagnes et dans la terre glaise
jaune des tuileries,

Je traverse les vallées chaudes, je marche à l'ombre fraîche
des aulnes,

Je me repose près des maisons désertes ; là, avec mon fils,
nous nous partageons le pain

Et dans des sources cristallines nous trempons notre pauvre
verre...

(Lullies et Destinées.)

PRIÈRE DU MATIN D'ADAM ET D'EVE VIEILLIS

Merci pour le réveil, pour le matin souriant...

Dans la vieillesse de plus en plus avare,

Ils sont cent fois plus doux qu'ils ne l'étaient dans la jeunesse...

Le jour viendra, bientôt peut-être,

où le Soleil ne nous réveillera plus...

Petits-enfants de nos petits-enfants !... Venez jouer à nos
pieds,

Hâlés comme des louveteaux brunis de l'ardent paradis,

Dans les fleurs et dans le sable enfoncez vos corps, vos me-
nottes,

Dans des courges captez la source fuyante,

Soufflez dans vos flûtes de roseau,

Faites sauter des feuilles rouges de métal,

Dancez, riez, enfants de ceux qui étaient nos enfants...

Eve, nous voici au terme de notre vie...

Jusqu'à ce jour, nous sommes au paradis...

Jusqu'à ce jour, nous n'avons rien perdu

De dons, ni de beauté, ni d'amour caché de Dieu,

Jusqu'à ce jour, l'arbre de la vie se couvre des fruits nouveaux,

Toujours nouveaux et mûrs, des générations futures...

Jusqu'à ce jour nous sommes au paradis...

Eve, tu avais peur du péché,

Tu craignais un Dieu courroucé, tu attendais l'Archange

Au glaive resplendissant de flammes — mais mon cerveau
froid et clairvoyant

le savait bien: Dieu est grand, Dieu est infini,

et il a créé l'arbre de la vie

non pas pour punir

mais pour chanter lui-même sa gloire éternelle.

Nous ne fûmes pas chassés

Le jour où nous avons goûté les fruits de l'arbre de la vie...

Nous ignorons ce qu'est le courroux de Dieu... Non, jamais

L'Archange épouvantable au glaive enflammé

N'est venu nous chasser au loin...

Nous voilà au pied de l'arbre :

ses racines descendent au centre de la terre,

ses rameaux touchent au ciel.

Il donne autant de vies que de morts, autant de joies que de
douleurs,

Autant d'offrandes d'Abel que de révoltes de Caïn,

De nos deux fils également aimés, de nos fils malheureux...

Mais les douleurs passeront, pareilles à de violentes tem-
pêtes à l'horizon,

D'immenses silences passeront, pareils à des nuages taci-
turnes,

Les larmes des parents sécheront en face des espoirs nouveaux-nés.

Comme des cerfs qui lèvent leurs cornes, plus épaisses par les années,

Ainsi les désirs s'élèveront...

Merci, ô merci pour le sourire plus beau de nos petits-enfants,
Lorsque, à nos pieds, s'assied leur bonheur...

Pour le regard des bêtes qui s'arrêtent, timides,

Pour leur attachement fidèle...

Pour la source froide qui jaillit à nos pieds

Du fond de la silencieuse terre...

Pour le gazon vert où les ombres se couchent

Dans l'air frais, embaumé...

Pour le bruit de noires forêts saluant les lointains

Du vaste monde...

L'infini du paradis passe à travers toute la longue vie

Devant nous, derrière nous, avant les générations, après les
générations

Et notre long voyage n'a pas d'autre sens

Que d'être un paradis...

Dans son silence infini nous errons dès notre jeunesse

Suivant le chant matinal des oiseaux,

Séduits par le sortilège des yeux fidèles,

Nous faisons le pèlerinage de notre vie

Attirant vers nous des cœurs

Comme la surface de l'eau attire le soleil...

Et notre paradis s'étend à l'infini,

Nous ne voyons pas le lieu où les arbres et les fleurs ardentes
finissent,

Le lieu où il n'y a plus de bêtes timides et câlines

Ni d'âmes aimantes ni de merveilles qui nous environnent..

Car le paradis humain n'a pas de fin et le soleil ne s'y éteint
jamais...

Il n'existe pas sans les êtres que nous avons procréés jadis,
Jeunes et forts, au printemps fougueux de nos forces —

A présent, le paradis nous semble une chose qui existait, jadis.

Courbés par la vieillesse,
Souffrant de la destinée, de l'attente, de la mort qui viendra
Clôre nos paupières,
Nous nous rendons à sa volonté...

Mais nous ignorons son courroux... Jamais il ne nous l'a révélé.
Jamais il n'est apparu en vengeur, en Dieu menaçant de son
glaive ardent...

Jamais, il ne s'est révélé qu'immanent, silencieusement, dans
toute chose...

Dans la beauté de la vie, dans son horreur farouche, dans son
dépérissement...

Jamais il ne nous a chassés du paradis...

Mais la vie porte en elle les germes de la mort.

Engendrant des fils et des filles en son honneur et le nôtre,

Nous avons seulement témoigné notre amour éternel

A la vie, à la mort...

Dieu est grand, Dieu est grand, Dieu est grand,

Glorieux, infini !

Il a créé l'arbre de la vie

Non pas pour punir, mais pour chanter lui-même

Sa gloire éternelle.

PETR BEZRUČ

(Né en 1867)

Petr Bezruč (pron. Bezroutch), pseudonyme de M. Vladimír Vašek, fonctionnaire des P. T. T. à Brno, est l'auteur d'un seul volume de vers: *Chants de Silésie*, mais ce livre est incomparable par sa grandeur tragique. Paru sous un pseudonyme impénétrable, ce fut, vers 1900, un cri d'alarme et de désespoir venant du pays noir de houille et rouge de hauts-fourneaux d'Ostrava, où 70.000 mineurs tchèques agonisaient sous le triple joug de la germanisation, de la polonisation et de l'exploitation sociale.

Tel un prophète de l'Ancien Testament, Bezruč surgit pour secouer les consciences endormies, pour réveiller la vigilance des gens de Prague et pour lancer au visage de l'opresseur la terrible accusation de milliers de parias.

Toute la souffrance de sa race condamnée à mort s'est concentrée dans le cœur du poète : il la chante en rythmes frustes, martelés, en une langue rude, colorée de patois silésien. Sur la corde unique de son violon, le rhapsode anonyme du désespoir, de la haine et de la révolte a joué quelques mélodies qui marquent un des sommets de la poésie sociale contemporaine.

LE MINEUR

Je creuse, sous terre je creuse.
Je fouille les pierres qui scintillent comme la peau d'un serpent,
Je creuse la terre sous Polska Ostrava.
Ma lampe s'éteint, mes cheveux ébouriffés,
trempés de sueur, tombent sur mon front,
mon œil s'injecte de bile,
mon crâne et mes veines fument,
de dessous mes ongles le sang rouge suinte,
je creuse, sous terre je creuse,

Dans la galerie, je frappe de mon large marteau,
à Salmovec, je creuse,
à Rychvald, je creuse, à Petřvald, je creuse.

Près de Gudula, ma femme gèle et sanglote,
sur mes genoux mes enfants affamés pleurent,
je creuse, sous terre je creuse.

Une gerbe d'étincelles s'envole de mes yeux,
à Dombrova, je creuse, à Orlova, je creuse,
à Poremba, je creuse, au-dessous de Lazy, je creuse.

Au-dessus de ma tête, des coups de sabots résonnent ;
le comte traverse le village, la comtesse de ses petites mains
conduit les chevaux et rit de son visage rose !

Je creuse, je lève la pioche,
ma femme livide va au château
pour demander du pain, puisque le lait est tari dans son sein.

.....

Pourquoi est-elle allée au château prier et mendier ?
Est-ce que le blé croît pour la femme du mineur dans les
champs du maître ?

Je creuse à Hrušov et à Michalkovice.

Que deviendront mes fils, que deviendront mes filles
quand, un jour, on me retirera mort du puits ?
Mon fils continuera à creuser, à creuser toujours,
creuser à Karvina ;
et les filles — que deviennent-elles, les filles des mineurs ?

Si, un jour, je jetais dans le puits ma lampe maudite,
si je levais ma nuque courbée,
si je crispais le poing,
si, dans un large geste de la terre jusqu'au ciel,

si je levais mon marteau,
si j'ouvrais mes yeux étincelants
sous le soleil de Dieu?

LE MAITRE D'ÉCOLE HALFAR

Le maître d'école Halfar était un bon, joli garçon
de caractère calme,
mais il avait un bien vilain défaut :
à Těšín il parlait tchèque

jusque devant l'inspecteur du district.
Et lorsqu'un maître d'école se laisse ainsi aller...
Il est, vois-tu, dans le catéchisme, des péchés
qui ne seront jamais pardonnés.

Les ans s'écoulent, les cheveux s'éclaircissent
comme les feuilles à l'approche de l'automne.
Halfar demeure toujours suppléant.
Point de place pour Halfar.

Une musique sautillante résonne dans le cabaret :
La promesse d'Halfar vient d'engager sa foi dans la chapelle :
Pourquoi attendrait-elle
des ans et des années?

Viennent ces messieurs, l'autorité :
L'école sera polonaise.
Le bourgmestre reste indolent,
mais le rebelle Halfar enseigne
comme le lui ordonne la loi de Dieu.

L'instituteur, sans un sourire, sans une pensée
erre, silencieux, par les sentiers.
Il est seul à table, la nuit, au cabaret,
il regarde à terre, il s'applique à boire.

Tandis que l'Angélus tinté au village,
 dans la tiédeur du soir,
 une jeune fille se précipite dans le crépuscule de la chambre :
 « L'instituteur est pendu au pommier ! »

On l'a enterré dans le coin du cimetière,
 sans larmes, sans prières,
 comme il est d'usage pour les âmes pécheresses.
 Et c'est ainsi qu'Halfar a obtenu une place.

LA FÊTE DE PALACKÝ

J'ai vu une grande fête nationale.
 (Mon pays est sombre, désert, silencieux.)
 J'ai vu la métropole des villes tchèques.
 J'ai vu un homme à la chaîne d'or
 devant lequel les bannières s'inclinaient.
 (Devant le juif de Polska et devant le garde forestier
 le bourgmestre de mon village s'inclinait
 demandant du pain et des fagots pour les enfants des mineurs.)
 J'ai vu des drapeaux agités par le vent,
 j'ai vu la ville pavoisée, ornée de verdure et de velours,
 j'ai entendu des cris de joie, par milliers, retentir vers le ciel.
 (Qu'est-ce que c'est? J'entends les sanglots des orphelins
 quand, soudain, l'eau noie les puits,
 quand, dans le cabaret juif, une bagarre sanglante éclate.)
 J'ai vu des vierges dans le cortège
 (il n'y a pas de vierges chez nous — dans le village
 il y a le juif et le forestier — et de quoi donc vivre?)
 Au milieu de cet enthousiasme, je me tenais, sans mot dire...
 Au milieu de cette beauté, devant mes yeux passa
 mon silencieux village des montagnes des Bezkydes
 où j'ai vécu jadis, où j'ai grandi...
 J'ai vu comme ils nous étranglent près de Těšín,
 les juifs et les comtes, descendants d'illustres familles
 et Son Altesse le duc de l'Empire.

Devant mes yeux mon village passait
 où, depuis des années, les Tchèques ont cessé de vivre,
 où l'école est germanisée et l'église polonisée.
 Voilà pourquoi je me taisais à cette fête,
 Tchèque issu du dernier village au pied des Bezkydes
 où l'on a tué, où l'on a étranglé ma nation,
 — les juifs, les comtes, descendants d'illustres familles
 et Son Altesse le duc de l'Empire.
 Chantez, soyez gais, jubilez !
 Le grand homme a vécu, il vous a réveillés !
 Et là-bas, au nord, au pied des Bezkydes
 mon village tchèque a cessé de vivre !

MARYČKA MAGDÓNOVA

Le vieux Magdón revenait d'Ostrava :
 il s'arrêta, le soir, à l'auberge de Bartov
 et, le crâne fendu, tomba dans le fossé.
 Maryčka Magdónova pleura.
 Un wagonnet chargé de charbon se renversa sur le rail ;
 la veuve de Magdón y expira, écrasée.
 Cinq orphelins sanglotaient à Staré Hamry :
 Qui prendra soin d'eux, qui leur donnera du pain ?
 Seras-tu pour eux un père, seras-tu pour eux une mère ?
 Celui qui a des mines, crois-tu qu'il ait, comme toi,
 un cœur, Maryčka Magdónova ?

Les forêts du marquis Géro s'étendent à l'infini.
 Quand les pères ont été tués dans ses mines,
 les orphelins peuvent-ils prendre une brassée de bois,
 qu'en penses-tu, Maryčka Magdónova ?
 Maryčka, il gèle et il n'y a pas de quoi manger...
 Le montagne, la montagne, c'est tout plein de bois...
 Le bourgmestre Hochfelder t'a vu en ramasser,
 doit-il se taire, Maryčka Magdónova ?
 Quel est ce fiancé que tu as choisi ?

Baïonnette au fusil, chapeau orné de plumes,
front rude, il t'emmène à Frydek...

Iras-tu avec lui, Maryčka Magdónova ?

Est-ce l'attitude d'une fiancée? La tête penchée,
le tablier pressé sur tes yeux, tes larmes coulent,
amères et brûlantes, sur tes joues...

Qu'as-tu donc, Maryčka Magdónova ?

Les gros bourgeois, les dames de Frydek
vont, méchamment, se moquer de toi,

le juif Hochfelder t'apercevra de son vestibule.

Qu'en dis-tu, Maryčka Magdónova?

Dans la chaumière glacée, là-bas, les oisillons sont restés,
qui prendra soin d'eux, qui leur donnera à manger?

Le maître ne se soucie pas des misérables.

Quelle voix a retenti dans ton cœur,

pendant que tu cheminais, Maryčka Magdónova?

Le long du chemin, Maryčka, les rochers sont à pic,
et, en bas, l'Ostravice, écumante, sauvage,
bouillonne et court vers Frydek.

L'entends-tu, comprends-tu son langage,
fillette des montagnes?

Un saut à gauche, tout est fini, fini.

Tes cheveux noirs se sont accrochés au rocher
tes mains blanches se sont teintes de sang.

Adieu, Maryčka Magdónova !

Dans le cimetière de Staré Hamry, sans croix ni fleurs,
des tombes se blottissent près du mur :

là reposent des suicidés, des gens sans foi.

Là repose Maryčka Magdónova.

HIDEUX FANTÔME

Fi donc ! Quel hideux fantôme !

Voilà ce que diront les édiles de la ville d'or.

Voilà ce que dira l'éminent chef de la nation.

Les dames patriotes secoueront leurs petites têtes
 Et Rothschild et Gutmann et le Comte Šonovský, Wilczek (1)
 Et le Sérénissime Sire, le marquis Géro (2)
 Diront la même chose, lorsqu'ils m'aurent vu me lever
 De la masse de soixante-dix mille. Que de coups de fouet !

Tels les hauts-fourneaux de Vitkovice mes yeux flam-
 boyaient,
 Un manteau sanglant pendait à mes épaules.
 Sur l'une, je portais l'école allemande ;
 Sur l'autre, je portais l'église polonaise.
 Dans ma lourde droite je serrais un marteau
 (un bloc de houille m'avait enlevé ma main gauche,
 la flamme m'avait brûlé un œil).
 Et dans mon cœur, la malédiction et la haine des soixante-
 dix mille,
 Dieu sait si je suis hideux !
 Au loin, je répands une odeur de cadavre,
 Sur mes bras, sur mes jambes ma chair est fendue
 — tu connais les forges de Baška? Mon œil flamboyait,
 Un manteau sanglant pend à mes épaules,
 Ma droite porte un marteau de mineur
 — un bloc de houille m'avait enlevé ma main gauche,
 La flamme m'avait brûlé un œil.

Cent assassins du Côté Bleu (3) se cramponnent à mon dos
 (Comme des rats furieux ils mordent ma nuque)
 Cent juifs polonais se cramponnent à mes reins.
 Riez donc, mon Dieu, riez donc ! Oui, c'est bien moi,

(1) Propriétaires des mines et des forges d'Ostrava.

(2) Géro était un baron allemand du moyen âge qui a vaincu et exterminé les Slaves de la Poméranie. Par son nom le poète désigne l'archiduc Frédéric de Habsbourg.

(3) Côté Bleu — la Prusse.

Moi, Pierre Bezruč, Bezruč de Těšín,
 Barde d'un peuple asservi.
 Que fait la jeunesse de la Vltava d'une chauve-souris captive?
 Comment les Romains ont-ils élevé Spartacus?
 Ainsi, je me tiendrai debout — depuis longtemps mon peuple
 a péri —
 Cent ans, je me tiendrai debout, droit contre le ciel,
 Je toucherai l'azur de ma nuque massacrée,
 Moi, Pierre Bezruč, Ahasvérus de la conscience des Tchèques,
 Fantôme hideux et barde d'un peuple disparu.

(Chants de Silésie.)

MOI

Moi, prophète de ce peuple des Bezkydes,
 ce n'est point Dieu qui m'a envoyé.
 Car lui, il ne prend soin que du pays
 où les blés d'or courent vers l'horizon,
 où la violette embaume, le myosotis fleurit,
 où le cymbalon et le violon sonnent pour la danse,
 où il y a de vastes villes, des châteaux somptueux,
 de riches cathédrales, des bateaux sur le fleuve,
 où l'on a confiance dans le ciel, où l'on a joie et plaisir !

Celui que Dieu a damné au fond de l'abîme de soufre,
 celui dont la prière n'a jamais franchi les lèvres dures,
 s'assit sur un rocher, révolté éternel.

D'un œil noir comme la nuit, il regarde
 vers les Bezkydes silencieuses, vers la Lysá Hora.
 L'oppression séculaire sous laquelle
 la nuque du mineur s'est courbée comme une branche,
 le poing brutal des intrus qui, de la bouche des enfants
 arrachent cette langue qui s'éteint,
 les vestiges de la trahison, des mains jointes pour supplier

imprimés dans les yeux au cours de cent années,
émurent le démon.

Il frappa le bloc de granit :

un prophète hideux sauta du rocher
issu de l'esclavage, d'un sang prompt à trahir.

Il sanglota vers la lune, jura vers le soleil,
il brandit vers l'azur son poing menaçant ;

que là-bas, à Těšín, les esclaves des mines
s'agenouillent devant eux comme devant des dieux,

il les abattit dans la poussière

dans sa colère, dans sa révolte,

— seule dot que le Démon lui a donnée pour la vie. —

Celui qui sortit du roc — c'est moi.

II

Lorsque sous les rayons droits du soleil d'août
les blocs de granit respirent, incandescents,
que la Morávka torrentueuse se dessèche dans son lit,
que les mineurs lèvent leurs bras sous la terre,
que les forgerons martellent le fer rouge,
qu'à Krásná, à Pražma, dans l'embrasement du soleil
leurs femmes sont ployées sur un lopin de terre :

Moi, qui suis issu de ce peuple silencieux,

moi, que la servitude a vu dans le berceau,

que la corvée a pris par ses menottes d'enfant,

moi, fils mal tourné des mineurs, des forgerons,

je me suis enfui d'Ostrava, de Vitkovice, de Baška,

de Frydlant, d'Orlová, de Dombrová, de Lazy :

j'ai jeté dans la mine ma pioche, mon marteau,

j'ai laissé au champ ma mère et ma sœur,

j'ai arraché du clou le violon du grand-père,

et j'ai joué.

Peut-être, jadis, des sons joyeux

en sortaient-ils, jeunesse, amour.

Je ne sais plus. Il y a longtemps

Trois cordes se cassèrent.

Je chassai de l'église le prêtre étranger,
je frappai au visage le maître de l'école étrangère,
la nuit, je mis feu à la forêt qu'on m'a volée,
j'ai tué dans le champ le lièvre du seigneur,
on m'a traîné à Těšín, Dieu a égaré mon esprit.
Je jouais, au pied de la Lysá, pour les merles et les écureuils,
et pour les moineaux, sous le sorbier rouge de baies.
D'un village à l'autre, je marchais dans la chaleur,
dans la chaleur, dans le froid, sous la pluie et sous la neige.
J'ai joué le long des haies, j'ai joué sous les fenêtres,
mon violon n'a qu'une seule corde,
la lourde respiration des soixante-dix mille
qui s'éteignaient au pied de Lysá, près de Bohumín,
qui s'éteignaient dans les forêts de sapin qu'on leur a arrachées,
qui s'éteignaient lentement dans les Bezkydes volées,
qui se sont éteints à Šumbark et à Lutynia,
à Datynia et à Dětmarovice,
qui se sont éteints à Poremba et s'éteignent à Dombrová.
Arrachez les tentes et éteignez les feux !
Les soixante-dix mille ont battu en retraite ;
sur l'Olza, jadis, nous avons bivouaqué ;
nous voici refoulés loin, au delà de Lucyna ;
nous passerons en Moravie, sur l'autre rive de l'Ostravice,
peuple qui se tait, race qui s'éteint.

Devant eux danse, tel David devant l'arche,
tel un serpent à sonnette, détraqué, au son de la flûte,
le rhapsode ridicule de ces soixante-dix mille,
le Don Quichotte des Bezkydes : sa lance est en genévrier,
sa cuirasse est en mousse, son casque en pomme de pin ;
un bolet de Lysa lui sert de bouclier :
il veut parer le coup fatal du sort,
le coup de l'épée noire du chevalier à l'armure dorée :
Moi, Pierre Bezruč, Bezruč de Těšín,
musicien ambulancier et violoneux fou,

révolté dément et chantre saoul,
 chouette sinistre sur le clocher de Těšín,
 je joue et je chante, pendant que les marteaux résonnent
 de Vitkovice, de Frydlant, de Lipiny.
 Des richards passent, d'une religion qui m'est étrangère,
 (O, Pierre Bezruč, comme tu les aimes !)
 des hommes aux titres nobles et glorieux,
 magnifiques comme des dieux et fiers comme des étoiles,
 (O, Pierre Bezruč, qui a donc tué ton village ?)
 des dames passent en soie, en satin,
 des hommes passent, sérieux et puissants,
 puissants sur le Danube, dans la grande ville d'or,
 des poètes passent sur les rives de la Vltava
 qui aiment les femmes comme Paris l'a ordonné,
 la corde désespérée frémit sous mon archet,
 la lourde respiration des soixante-dix mille,
 je chante pour les pierres, je joue pour les rochers,
 je joue et je chante : — me donnerez-vous un sou ?

III

Je suis le premier barde de ce peuple de Těšín,
 le premier barde des Bezkydes qui ait parlé.
 Ils suivent la charrue étrangère, ils passent, esclaves des
 mines,
 de l'eau et du lait coulent de leurs veines.
 Chacun d'entre eux a un Dieu dans le ciel,
 un autre, plus grand, sur la terre.
 A celui d'en haut il paye la redevance à l'église,
 à l'autre il donne son sang et des impôts.

Celui d'en haut donnera du pain pour vivre...
 Il a bien donné de l'eau au poisson et des fleurs au papillon.
 A toi qui as grandi dans les montagnes des Bezkydes,
 il t'a donné ce monde au pied de la Lysa.
 Il t'a donné ces monts, il t'a donné ces forêts,

les parfums que le vent apporte des forêts.
Mais l'autre t'a pris tout d'un seul coup.
Va te plaindre, va pleurer à celui qui est à l'église.
Mon petit des Bezkydes, tu respectes Dieu et l'autorité.
Cela portera de bons fruits.
Des anges gardiens te chassent de tes forêts,
et tu leur fais encore des courbettes !
« Espèce de voleur ! Est-ce à toi, ce bois ?
A genoux ! Lèche la poussière de la terre !
Hors de la forêt seigneuriale ! En avant pour Frydek ! (1)
Qu'en dis-tu, Toi, là-haut ! »
Et ta hideuse langue offense le Seigneur,
offense ses anges gardiens.
Rejette-la, ton sort sera meilleur,
ton fils s'en rendra compte.

Cela se passe ainsi. Dieu le veut. La nuit tombe sur mon peuple,
nous périrons avant l'aube.

Cette nuit-là, j'ai prié le Démon de la Vengeance,
moi, le premier barde des Bezkydes, et le dernier.

(Chants de Silésie.)

QUI PRENDRA MA PLACE ?

J'ai si peu de sang, et encore en coule-t-il
de ma bouche.
Quand l'herbe
aura poussé sur ma tombe,
qui prendra ma place
qui lèvera mon bouclier ?
La nuit sortait de mes yeux, la flamme de mes narines,

(1) Chef-lieu d'arrondissement, siège du Tribunal.

enveloppé de la fumée des hauts-fourneaux, de Vitkovice,
j'étais debout,
que le soleil brillât, que le soir tombât,
le sourcil froncé, je fixais ces assassins,
ces richards juifs, ces comtes de szlachta (1),
moi, mineur hideux, sorti du puits.
Bien que sur le front de l'un d'eux un diadème brillât,
chacun d'eux sentait mon regard fixe,
mon poing serré, ma révolte,
la colère du mineur des montagnes des Bezkydes.
J'ai si peu de sang et encore coule-t-il
de ma bouche.
Quand l'herbe
aura poussé sur ma tombe
qui prendra la place où je montais la garde ?
qui lèvera mon bouclier ?

(Chants de Silésie.)

(1) Szlachta : noblesse, aristocratie.

JIŘÍ KARÁSEK

(Né en 1871)

Un des chefs du mouvement symboliste et décadent en Bohême. En une forme impeccable, il chante la mort, la dissolution, la tristesse, la mélancolie et la beauté chimérique de perverses voluptés exotiques. Les recueils de vers : *Dialogues avec la mort*, *Sodome*, *Endymion*, *L'Île des exilés* le placent parmi les plus parfaits musiciens du vers tchèque. La même note de rêverie maladie se retrouve dans ses romans dont quelques-uns rappellent le mysticisme catholique de Huysmans par leur évocation de l'atmosphère mystérieuse de Prague (*Les amours absurdes*, *L'âme gothique*, *Le Roman d'Alfred Macmillan*, *Le Scarabée*). Karásek s'est montré un critique très fin, d'un impressionnisme subtil et pénétrant (*Impressionnistes et ironistes*, *Aspirations à la Renaissance de l'Art*, *Campagnes chimériques*, *L'Art comme critique de la vie*) et dans ses drames : *Apolonius de Tyane*, *Cesare Borgia* et *Rodolphe II*.

Depuis quelques années, M Karásek s'est consacré presque exclusivement à la galerie de tableaux qu'il a rassemblée, dont il a fait cadeau à la Société de gymnastes tchèques *Sokol* et qui porte son nom.

RÊVE

Etait-ce hier? Etait-ce il y a cent ans ?
Je ne sais plus, mais j'étais très las, très faible,
Et mes pas étaient ceux d'un somnambule.

Je marchais dans des rues sombres
Et vides et désertes où le vent gémissait...
Gémissait tristement...
Au clocher, l'horloge sonnait... Il me semblait
Que c'était une voix qui m'appelait sous la voûte de l'église,

Où, sous de lourdes dalles aux armoiries de chevaliers,
 Dorment mes ancêtres...
 Suis-je vivant ou mort? Je ne sais, mais j'ai la sensation
 — Bien que ces rues me soient étrangères —
 D'avoir déjà passé par ici.
 Était-ce hier ou était-ce il y a cent ans?
 Dans cette vie ou dans une autre ?

Je ne sais, pourtant mes pas sont durs et assurés
 Comme ceux d'un homme qui fait une promenade familière.
 J'entends le grincement des gonds,
 Des mains invisibles
 Ouvrent la lourde porte d'un morne palais.
 Je monte l'escalier de marbre noir
 Et l'espace mort
 Répond au son de mes pas qui appellent dans les ténèbres.

Je traverse, d'un pied ferme, l'obscurité des corridors,
 Le vide des vieilles salles de famille,
 Sur les murs desquelles je devine des portraits d'ancêtres
 Et les loques des drapeaux pris comme butin,
 Et les armes rouillées des batailles lointaines
 Qui sentent le carnage...

Et je sens la moisissure qui couvre tout,
 Et l'atmosphère que respirent les morts.
 Dans les ténèbres, je distingue
 Des ombres affolées et des voiles de deuil
 Qui remuent...
 Je sens mon cœur qui bat violemment,
 Mes membres se souillent de sueur,
 Et l'angoisse m'étreint de tout ce que j'ai vécu,
 De tout ce qui est évanoui
 Depuis longtemps...

(Dialogues avec la Mort.)

EROS MORT

Des éroïdées cadavériques
dans mon âme ont fleuri.
La Vie, l'Ennemie m'a enchaîné à jamais
à l'autel d'un dieu maudit.

Proscrit chassé du temple de Vénus
j'entendis un rire blessant.
J'ai voulu adorer la reine de Gnide
dans mes plus durs moments.

Vénus passait en triomphe,
Anadyomène, accompagnée de Grâces,
radieuse, éblouissante.

Sur le désespoir de mon sexe
elle jeta un regard qui glaçait
et passa, indolente, à jamais...

(Sodome.)

DÉCOMPOSITION

Le disque du soleil se fond en métal pourpre,
sa chaleur étouffe dans l'air maladif
qui devient plus touffu, blafard, couleur de cendre,
sur le paysage rempli d'une puanteur de chaux.

Tout est brûlé, le vert sombre de l'herbe
qui jaillit au loin du pinceau du Printemps,
et le sable coupant qui sous le rythme de mes pas
grince durement, jusqu'à faire mal aux nerfs.

L'odeur de pourriture pénètre partout,
La Mort répand partout ses poisons qui décomposent.
Le soleil lui-même pourrit, pourpre et étouffant.

Dans mes veines, mon sang brûlant s'évapore
et le corps faiblissant, tombé en agonie,
attend sa fin, attend la fin de tout.

(Sodome.)

KAREL HLAVÁČEK

(1874-1898)

Pauvre prolétaire prématurément emporté par la phtisie, K. Hlaváček (pron. Hlaváčèque) a laissé deux petits volumes de vers qui lui assurent à jamais une des premières places parmi les poètes lyriques tchèques: *Tard vers le matin* et la *Cantilène vengeresse*.

En vers merveilleusement mélodieux et suggestifs, il y chanta les tristesses de sa jeunesse sans espoir. Ce profond et subtil artiste, qui fut en même temps un dessinateur de talent, est, avec J. Karásek, le plus pur et le plus sincère représentant de l'école décadente en Bohême.

TRISTESSE DU SOIR

A la mémoire de Paul Verlaine.

Moi aussi, vassal de tes nuances pâles,
je hisserai ce soir le drapeau noir sur mon Castel désolé,
pour donner le signal de deuil à ma Byzance fidèle
et je mettrai du foin odorant de seneçon devant les seuils de
tes portes.

Je baisserai les ponts suspendus qui pourrissent lentement
pour entrer dans les salles des évêques et des conciles,
héritier plein de fierté, j'y prendrai les armes antiques
pour les fourbir et les porter à une gloire nouvelle.

Et ma triste province sera encore plus dévastée,
tout ce qui languissait sans bouger, se mettra à genoux
lorsque la lune blême et trouble, nerveuse et malade,
se couchera dans les forêts vierges, noires et lointaines

Et au-dessus de mon pays, longtemps après minuit, on
entendra
le rire des violettes de la forêt et l'hallali ironique...
Tout y sera, ce que tu as jamais désiré —
même la délicate tristesse de ceux qui ont trop hésité...

PRIÈRE

O Dieu doux, puissant, silencieux,
que je devine partout dans ma terreur débile,
écoutez la tristesse vivante de ma prière confuse
qui pleure, langoureuse, sous la vitre de mon âme.

O Dieu doux, silencieux, puissant,
que je devine partout dans les ténèbres vides,
penchez-vous vers mon âme qui frissonne de tristesse,
ayez pitié de ma misère sans fin.

O Dieu puissant, silencieux et doux,
vous dont je devine partout la présence,
vous qui avez connu tous mes péchés,
je tremble, tremble devant votre jugement.

Ecoutez la tristesse vivante de ma prière confuse
qui du fond de mes yeux vers vous se lamente
ô Dieu doux, puissant, silencieux,
Dieu mélancolique des nuits mystérieuses.

*
* *

Tout est mort, tout est mort, le paysage ne pousse plus un
soupir.

Tout est vain, tout est vain, finis orgueil, révolte.
Plus jamais le cri de vengeance ne percera ce mort silence.

Des prières vaines se décomposent sur les corps ulcérés
de ceux dont les visages hâves étaient marqués de gueuserie
et qui s'étaient vengés, vengés sur les cœurs qui ripaillent...

Dans les champs, des flammes de soufre scintillent sur les
cadavres.

Oh, chère Manon frivole — voici la fin de la vie —
pleurez avec ma viole — ses cordes sont sensibles —
car le royaume des Gueux est mort — oh, il le fallait ainsi.

(Cantilène vengeresse.)

JAN OPOLSKÝ

(Né en 1875)

Solitaire mélancolique, rêveur et amant de la chimère, poète doué d'un rare sens de la perfection, de la forme, M. Opolský est un orfèvre de la pensée et de l'image; avec une incomparable richesse de fantaisie et d'imagination, il invente et varie les symboles et les décors qu'il exécute avec l'amour d'un enlumineur d'anciens manuscrits. Les proses de M. Opolský, tantôt pimentées d'une ironie impitoyable, tantôt évoquant, avec beaucoup de relief et de couleur, des images du passé, révèlent une rare maîtrise de langue et de style. M. Opolský est membre de l'Académie tchèque.

LE BOIS

Les moments tendres passent, décapités par la serpe du silence.

Il te semble que si tu respires tu seras puni de mort,
l'odeur de la pourriture pénètre dans tes narines
la mousse desséchée se nourrit de la vieillesse de la vie.

Une branche sèche craque sous les pas d'un faon.
La chute d'une pomme de pin, interrompant le rêve
de son court gémissement fait murmurer les arbres,
ayant tout fait pour maintenir le mystère.

Le vol des phalènes, la douceur du mouvement
des branches noires, par lequel les pins se parlent,
et par une échappée de leur voûte tu vois les nuages
qui naviguent lentement, comme des navires lointains sur
la mer.

La vie mystérieuse des champignons s'y poursuit
sans écho, pendant de longues années solitaires,
sans valeur et sans éclat, comme tes rêves,
qu'une volonté toute puissante a condamnés à fleurir sans
espérance.

(L'Étoile de Mer.)

L'ÉROTICON DE GRIEG

Un calme somnolent... Nous sommes seuls dans la forêt...
Les biches envient l'outre-tombe de tes yeux...
A travers les cimes de ténèbres un pâle ange de Dieu,
indiciblement doux, apporte la salutation...

Donne-moi tes mains, si délicates, si transparentes,
comme des roses de glace, que je les éclabousse,
telle la blancheur des flancs blessés par une lance,
du sang noir et coupable de mes lèvres.

L'ange de Dieu repassera avec un doux bruissement
— une cloche pleure ainsi, tombée de la voûte —
il nous verra nous évanouir d'une grande et douce souffrance
et de mystère : Existons-nous ? Avons-nous existé ?

(L'Angélus.)

L'HEURE EXQUISE

Depuis longtemps on a dit « Ite, missa est »,
les cierges vacillants ne vivotaient qu'à peine.
Les fidèles se sont dispersés dans le zig-zag des routes,
seule l'odeur des chasubles et des ornements est restée.

Les gonfanons sacrés se tenaient immobiles
près des colonnes hardiment élancées.
Un ange joignait ses mains silencieuses
en sa jeunesse attristée avant l'heure.

Un autre tenait un trombone figé dans sa paume
sans en tirer un souffle, une fanfare,
et d'autres, des guitares. L'orchestre de la mort par son silence
faisait fermer les yeux douloureux des martyrs.

Du fond de la nef, le Christ m'a fasciné
par ses paupières vides sur lesquelles sa chevelure tombait.
Le nuage d'une draperie de deuil domina les ténèbres.
Sur le fond noir, en lettres blanches je lisais : « Charitas ».

(Le Monde des tristes.)

RUŽENA JESENSKÁ

(Née en 1863)

Mlle Jesenská est le poète de l'amour et du rêve. Ses débuts, influencés par le parnasse, ont la forme légère et ailée et la sincérité limpide de la chanson populaire. Cependant, par une évolution incessante, elle s'est rapprochée du néoromantisme décoratif de M. Karásek et a trouvé pour son idéalisme généreux et pour les crises de son cœur de femme une expression d'une éloquence somptueuse, unie à un sentiment très profond. Une série de livres en prose, nouvelles et romans, consacrés surtout à l'étude d'âme féminine, complètent l'œuvre importante de Mlle Jesenská, qui possède aussi un remarquable don théâtral. Mlle Jesenská est membre de l'Académie tchèque.

HYMNE

O Toi, Créateur des soleils insoupçonnés
dont le parfum infini me fait mourir de nostalgie :

Je t'aime !

Une lumière, étrangement douce, et qui ne ressemble à rien,
luit dans ta poitrine, et je suis seule à la connaître,
ton sang est un miracle, et tu me l'as donné tout entier,
ton âme est un rêve qui est devenu la vie :

Je t'aime !

Mon cœur est agité d'orages qui ne se calment point.
Mon sort est enveloppé des flammes rouges
des couchants pleins de grâce, et les crépuscules
changeants me chantent, en sourdine, ce refrain :

Je t'aime !

Je t'aime trop et le présent incandescent
 forme l'avenir de tous mes rêves et vertiges,
 tu es l'âme de mon âme. Tu as tant pénétré mon cœur
 que jamais les roses que tu as fait fleurir ne disparaîtront
 de l'horizon.

Et si tu veux

briser les fers qui oppressent mes bras,
 mêlés aux tiens pour former un arbre éternel, ils croîtront,
 pour créer une fleur étrange, nouvelle comme la chute
 d'un astre bleu, comme l'envolée d'un astre rouge.

Je t'aime !

L'amour est un mystère impénétrable, miraculeux,
 la substance de la durée, de la vie,
 profondeur incommensurable d'un puits limpide,
 des larmes et des étoiles innombrables, vertige de la mort,
 gloire de la résurrection.

Il ne connaît d'autre loi que de donner
 comme le soleil éternel :

ne pas attendre que les plates-bandes chaudes portent
 une moisson — donner le cœur sans réserve,
 aux feux immortels et immenses,
 pour l'éternité ou pour un moment. —

Tu vois la côte

de ces régions lumineuses où le crépuscule
 sera à toi et à moi et tout, comme aujourd'hui, mon souffle
 ardent

Je t'aime !

Tu vois cette beauté impossible et tu rêves
 d'un paradis où demain, nous serons encore plus près l'un
 de l'autre,
 où il y aura un grand silence, des ténèbres plus étoilées,
 où un bonheur surhumain doit entrer avec nous :

Je t'aime !

O Créateur des soleils insoupçonnés
que puisse triompher ton rêve ! Mon cœur y respandit :
Je t'aime, je t'aime !

(Couchants rouges.)

VLADIMÍR HOUDEK

(1869-1908)

Sur la corde unique de sa lyre, ce malheureux poète chez qui la « décadence » morbide n'était pas une pose, a chanté la chanson désespérée de l'amour conçu comme une passion qui tue, qui apporte le dégoût et la mort. Il n'a jamais pu se libérer du cercle vicieux de sa conception purement physiologique de l'amour qui lui a inspiré ses deux volumes de vers : *Des jusquiames ont fleuri* et *Dans les fils d'araignée des nerfs*.

L'ENFANT PERDU

Tes yeux ont un éclat noir,
un éclat de velours de deuil
sur la mélancolie duquel
tombe la lueur des cierges mortuaires.

J'aime voir dans tes grands yeux
de la passion le sombre élan ;
quand la flamme du péché s'y allume,
j'aime leur velours éclatant.

Hélas, sous ce velours de deuil
je vois deux petits cercueils
et sous leurs couvercles levés,
dormir ceux qui ne sont pas nés.

Innocents, pleins de pureté
tes yeux noirs sont restés
malgré les vies qui ne sont pas nées
malgré les vies enterrées.

Quand tu t'endormais de tendre fatigue,
sous notre fenêtre souvent
je voyais dans les ténèbres
danser des feux follets errants.

Et souvent, inclinant la tête,
j'ai senti des baisers aériens :
C'étaient les âmes rieuses
des êtres qui n'ont pas pu naître.

(Des jusquiames ont fleuri.)

VIKTOR DYK

(Né en 1877)

Poète, romancier, dramaturge, journaliste, polémiste, homme politique, M. V. Dyk est une des plus intéressantes physionomies de la littérature tchèque. Dès ses débuts, il se distinguait, parmi une génération qui affectait de se désintéresser de la politique, par un sentiment patriotique très aigu qui devait, plus tard, faire de lui le poète de l'énergie et de la fierté nationale et lui assigner un rôle rappelant celui que Maurice Barrès a joué en France.

L'idée de l'honneur de la Nation est comme l'axe de sa pensée et de sa poésie. Pendant vingt ans, il poursuivit, par de cinglants sarcasmes, tout ce qui était mesquin et lâche dans la vie publique tchèque, brandissant très haut le drapeau de l'indépendance nationale. « Maudite soit la terre qui porte les lâches, s'écriait-il, et la mère qui leur donne la vie! Maudit soit le bourreau qui martyrise sa victime, mais trois fois maudit qui se laisse martyriser! » Il continua à défendre cet idéal pendant la guerre et du fond de la « tour de mort » de Vienne où il était emprisonné, il adressait à la nation son admirable missive : *La Terre parle*, qu'on lira plus loin.

L'appel du poète fut entendu, M. Dyk rentra dans son pays. Il siégea à l'Assemblée Législative, puis au Parlement, pour passer au Sénat, où il continue à être le gardien de l'honneur national.

Il ne faudrait cependant pas que l'homme politique fit oublier le poète, auteur de chansons lyriques d'une ironie douloureuse, libéré, tendre sensitif doublé d'un froid analyste, irrémédiable sceptique qui a su exprimer son amour de la chimère en des chansons d'une concision laconique, des ballades symboliques d'une exquise finesse spiritualiste; ni le romancier d'un génie très large qui a fixé, pour l'avenir, quelques étapes de l'évolution morale et politique de son pays, et l'auteur dramatique, un des plus originaux de ce temps, qui base son théâtre sur le contraste tragi-comique de la vie et du rêve.

Ajoutons que M. Dyk dirige, depuis une vingtaine d'années, avec H. Jelinek et F. Skácelík, la revue *Lumír*. Il est membre de l'Académie tchèque et président de la Société *Umelecká Beseda*.

Citons, parmi ses livres de poésie: *A porta inferi* (1897), *Force de la vie* (1898), *Vanités* (1900), *L'amie de sept brigands* (1906), *Giuseppe Moro* (1911), *Satires et sarcasmes* (1905), *Contes de mon village* (1910), *Campagnes perdues* (1914), *Pas lourds et légers* (1915), *Nuits de Chimère* (1917), *Ou bien...* (1918), *Fenêtres* (1921), *La neuvième vague* (1930).

QUESTIONS

A mon esprit un jour j'ai dit :
 « Que voudrais-tu donc, mon esprit ? »

— Elucider l'obscur mystère
 Des grands problèmes de la terre.

Puis à mon cœur un jour j'ai dit :
 « Quel secret désir te remplit ? »

— Etre tout amour, et puis prendre
 Toute beauté pour la répandre.

« Et quel est, ô corps, ton désir ? »
 — Rien d'autre, dit-il, que mourir.

(*A porta inferi.*)

Le soleil est incandescent aujourd'hui... j'en ai mal aux yeux.
 Toute la journée, je me répète :

Tetigisse, perisse.

Oui. Elle est la même. C'est le même sourire amer,
 oui, les mêmes yeux attristés,
 oui, tout est pareil.

Sonneront-elles encore, les cloches de la vieille chapelle
 où depuis de longues années le sonneur n'est pas entré ?
 La poussière couvre tout...

Je suis là. J'entends. Le vent fait claquer les arbres.
 Des sanglots touchants, une musique élégiaque.
 Pleurer ? Pourquoi, au fond ?

Je suis impuissant dans cette cohue d'impressions fuyantes.
Toute la journée, je me répète, hébété :

Teligisse, periisse.

(La Force de la Vie.)

venu dans des jours tristes...

Venu dans des jours tristes, je me suis mis à rire,
m'étant mis à rire, je devins mélancolique.
Je n'aime pas le bruit et n'ai pas l'habitude du silence.
Je suis ennemi de la vérité et le mensonge est mon ennemi.
Je suis jeune — et cependant, j'ai peur d'un je ne sais quoi
qui m'apparaît durant mes longues nuits.
Ainsi, je me tiens au milieu de ma génération :

Esprit qui nie.

Je n'ai pas la passion ardente d'un hérétique
qui s'enflamme lui-même de sa négation,
ni le calme d'un pape qui lance un anathème,
ni la froideur d'un stoïque qui détourne la tête.
Je me méfie de ma propre confiance,
mon scepticisme se ronge lui-même.
Je vois l'abîme en bas, je combine, je mesure,
Esprit qui conteste.

Par son accent même, mon « oui » se change en « non »,
et mon « non » prend souvent la cadence d'un « oui ».
Je m'en vais moqueur, mais non sans enthousiasme,
je m'en vais enthousiaste, mais tout en me moquant.
Sans savoir comment je suis méchant et bon
et une sourde haine perce sous ma tendresse.
Je suis rêveur, mais parle d'une voix légère.
Esprit qui rejette.

(Vanités.)

LE VAINCU

(Chanson de Don Quichotte)

La lance de Don Quichotte est cassée.
 Comme c'est ridicule ! Comme c'est ridicule !
 Comment ne pas cracher sur la fierté vaincue
 de l'amant de la vie abattu ?

Ton corps si vain et maigre
 est tombé dans le sable de l'arène.
 On entend l'Angélus des villes et des villages.
 La vie à tous, à tout. Pas à toi.

La lance de Don Quichotte est cassée.
 Comme cela te brûle et comme cela te gèle !
 Pauvre vieux, tu ne sais pas survivre à toi-même.
 Tu n'as pas compris le secret de la vie !

(Les Nuits de la Chimère.)

AU SOLDAT DE LA PROVIDENCE

*Poème écrit pour saluer le Maréchal Foch
 lors de sa visite à Prague, en 1922.*

A l'heure du désastre où tout est en danger,
 Où le crime surgit et l'injustice triomphe,
 A cette heure fatidique, dans un seul homme
 S'incarne la Race.

La Providence alors suscite son soldat.
 Ses traits sont durs, son œil est intrépide.
 L'arme de l'assassin, touchant son cœur, retombe
 De la main débile.

Votre jeunesse, Maréchal, fut assombrie.
 Le Prussien vainqueur traversait Paris,
 Triomphant et clamant de par le vaste monde
 La victoire d'Attila.

Le barbare vainqueur arrache deux provinces.
 Sur le corps de ses morts, douloureuse et muette,
 La France était debout, pays que ses preux appellent
 La douce France.

Écoutant les prières d'un peuple piétiné,
 Voyant le rapt infâme et les flaques de sang
 Et la lueur des incendies, Dieu murmure :
 « Ce n'est pas l'heure ».

« L'heure du jugement n'a pas encore sonné.
 Le temps n'est pas venu de faire la justice.
 J'hésite. Mais hélas ! un crime toujours
 En appelle un autre.

« Qu'il fête donc Sedan, qu'il ricane à ma face :
 « — Je le veux et mes ordres se passent de raisons ! » —
 Et tant que ces mots-là ne seront point des actes,
 J'attendrai encore. »

Le moment arriva. Lorsqu'on a bu du sang,
 On en reste assoiffé. Il faut en boire encore,
 « Grand-père dompta la France ; moi, je dompterais
 En elle, l'humanité ! »

A l'heure où la Patrie, où tout est en danger,
 Où le crime surgit, où le crime triomphe,
 A cette heure fatidique, dans un seul homme
 S'incarne la Race.

Mais le Soldat de Dieu n'est pas seul à lutter.
Les morts de Sedan, de Mars-la-Tour sont avec lui.
Aux côtés des vivants tous ceux qui sont à naître
Livrent bataille.

Et, lorsque le Kaiser donna l'assaut terrible
au cœur même de Paris, cœur de l'humanité,
Qui donc vous inspira, en l'instant fou, ce calme
Qui dit : « Nous serons vainqueurs » ?

Non, vous ne fûtes pas celui qui résout un problème,
Ni le joyeux hardi qui risque un grand enjeu,
Maréchal acclamé, vous étiez plus encore :
Le soldat de Dieu.

Lorsque, en transes mortelles, la France frissonnait,
l'Univers entier haletait vers la Marne,
Où se décidait plus que le sort de la France :
Le sort du Monde.

Sans haine, sans fureur, impassible en cette heure atroce,
Vengeur non d'un pays mais de l'Humanité,
En toisant fixement le terrible adversaire,
Vous attendîtes, tel un Dieu,

Le moment unique, le moment suprême,
Et reculant d'abord, avant de l'écraser,
Vous regardiez tranquille le choc de l'ennemi,
Ferme dans la panique.

Car l'ordre ne doit bondir ni trop tôt ni trop tard,
Mais au moment précis et propice de l'attaque.
Paris devait voir la défaite. Car telle était
La volonté de Dieu.

Salut, Soldat ! Et quel que soit le sort futur,
 ce combat gigantesque ne pourra s'effacer
 De notre mémoire, ce combat que l'Esprit par vous
 Mena contre la matière.

Salut, Soldat ! La force brutale espère
 Détruire demain ce qu'elle étranglait hier,
 Mais nous, plein de foi en son triomphe éternel,
 Nous saluons l'Esprit !

(La neuvième vague.)

*
*
*

Et vogue, la galère ! Où que je te conduise,
 j'ai résisté à cette goutte de poison
 qui jadis est restée dans mon cœur.
 Ce fut une dure lutte, une douleur à mort ;
 ulcéré par le passé, blessé par le présent,
 mon amour grandissait.

Et vogue, ma galère ! Tu n'es plus à moi seul.
 Les douleurs ne sont plus les miennes, les combats non plus.
 Ni cette réconciliation.

Et vogue, ma galère ! Et non pas pour mon salut,
 mais pour le salut de tous !
 Que la tempête se lève, que l'ouragan sévisse,
 en avant, à travers ce tourbillon !

Et vogue, ma galère ! Que le but soit au loin !
 Et si mon navire se perd dans la folle tempête,
 périssons avec un dévouement tranquille.
 Périssons réconciliés, périssons le front calme,
 car, si je ne puis être le Sauveur,
 je veux être le Crucifié.

(Fragment du finale du livre : Ou bien...)

J'ai été triste ; je ne veux plus l'être.
Quand l'heure est grande, le temps n'est plus à la tristesse.
Vous croyez aux ténèbres ? Moi, je crois à la lumière du soleil.
Venez à moi, ô vous qui êtes attristés.

J'ai été amer. Mais un sot, lui aussi,
sait être amer : avoir raison, c'est peu.
Quand l'heure est grande, il ne suffit pas de juger.
Venez à moi, vous tous qui tremblez de peur.

J'ai été fier : mais je ne veux plus
être fier de rien : ni de la joie ni de la peine.
Oui, frère, relève-toi, remets-toi :
Quel que tu sois, ne crois pas en ta petitesse.

(La Fenêtre.)

LA TERRE PARLE

Je te fus une mère rude.
Je te faisais manger un pain dur.
Je ne dorlotais pas le bébé,
Je blessais l'homme.
Lorsque, pour la première fois, tu ouvris tes yeux ébahis,
un triste horizon s'étendait devant toi.
Je parlais d'un coup dont on m'a, jadis, frappé,
et que le temps ne m'a pas fait pardonner.

Une ombre lourde tombait sur nous deux.
Je fus une dure mère, toi, un fils dur.
Tu n'as pas levé ton bras pour me défendre,
Tu n'as pas pensé à moi avec amour.
Quand le vent grondait, quand le froid craquait
tu n'entendais pas ma voix.
Et cependant, je parlais, voyant ta peine,
Ta misère qui te poursuit éternellement.
Alors, ma bouche silencieuse a dit :
Prends ce qui t'appartient.

Je porte un lourd fardeau,
 Est-ce la joie ou l'horreur qui vient ?
 M'entends-tu aujourd'hui ?
 Mère, je prie mon fils.
 Défends-moi. Protège-moi. Ecoute ta mère.
 Défends-moi. Protège-moi : Que les maisons brûlent,
 qu'on piétine les champs, qu'on les détruise !
 Demain, une semence nouvelle poindra.
 Je te préparais ton partage, mon enfant.
 Ton partage est préparé.
 Protège-moi. Défends-moi. Tout dépend de toi :
 Le navire peut sombrer, ou arriver à bon port.

Ne néglige pas mes paroles. Prends garde.
 Ne vends pas ton partage pour un plat de lentilles.
 Si tu m'abandonnes je ne périrai pas.
 Mais sais-tu combien il surgira d'ombres ?
 Combien de fois tes fils serreront les poings ?
 Combien de fois tes fils te maudiront ?

Je ne périrai pas, je suis éternelle,
 mais je vivrai dans un étonnement pénible :
 Comment as-tu pu oublier ton partage ?
 Comment as-tu pu oublier ? Comment as-tu pu trahir ?
 Comment peut-on, à bon escient, commettre une lâcheté ?
 Libre à toi de te trahir toi-même. Mais trahir ta descendance ?
 Tant que tu respirais, comment as-tu pu te rendre ?
 De quoi avais-tu peur ?
 Qu'est-ce donc que la mort ?
 La mort, cela veut dire, venir à moi.
 Ta mère, la terre
 ouvre ses bras : la pourrais-tu mépriser ?
 Viens, tu verras combien le sein de la terre est doux
 pour celui qui a fait ce qu'elle attend.
 Moi ta mère, je te supplie : défends-moi, mon fils.

En avant, et fût-ce dur jusqu'à la mort :
Si tu m'abandonnes, je ne périrai pas.
Si tu m'abandonnes, tu périras.

(La Fenêtre.)

LA MAISON DE L'ÉGALITÉ

Là tous sont égaux; le fleuve et le cloaque
Sont égaux, puisque tous deux c'est de l'eau.
Toutes choses sont égales : l'indifférence et le désir,
Ce qui lasse et ce qui grise.

Là tous sont égaux : La plaine et la montagne
Sont égales. La faiblesse est autant que l'activité ;
Un génie ne vaut pas mieux qu'un lourdaud ;
L'imbécillité ne vaut pas moins que l'esprit.

Nous sommes terriblement égaux. C'est là le malheur.
Un Cléon contrebalance un Aristide,
Et même, aux jours de folie, les plus malheureux sont les
sages.

Terriblement égaux, une vaine angoisse
Dans les yeux et une vaine résistance dans l'âme,
Nous contemplons l'horizon avec défiance.

(Maisons.)

JOSEF HOLÝ

(1874-1928)

Josef Holý est un des poètes les plus intéressants de la génération de 1900.

Refusant volontairement toute influence littéraire, ce solitaire bourru est resté fidèle à son origine paysanne. Dans une forme souvent fruste et primitive, il exprime, avec une rare sincérité, son mâle amour et trouve des accents tantôt d'une fraîcheur unique, tantôt d'une force élémentaire de passion. Il compose des ballades dans la tradition de Neruda, et s'élève à la haute méditation dans le rhapsodique, bizarre et amorphe poème : *Vašiček Nejlá*.

Citons, parmi ses livres lyriques : *Elégies* (1905), *Le Livre d'heures de ma mie* (1904), *Forêts d'Adamor* (1905), *Nuages* (1908), *Plaines rocheuses* (1919).

Jos. Holý a passé la plus grande partie de sa vie à Brno, où il était professeur. Vers la fin de sa vie, il s'occupa de politique et devint sénateur.

AU-DELA

Ma foi me vient de l'Au-delà,
Mon cœur chante éternellement,
Mon amour ne meurt jamais,
Jamais ma flamme ne s'éteint.

Mes ailes touchent les cieux et la terre,
La tempête gronde tout autour.
Blottis-toi contre moi, petite,
nous tomberons dans l'abîme de la vie.

(*Le Livre d'heures de ma mie.*)

DIS !

Tu me dis encore des mots étranges.
 Non ! Viens te blottir plus près de moi, regarde-moi dans
 les yeux,
 donne-moi ta petite main douce — où est-elle? —
 Voilà. Et maintenant, je veux que tu me répondes :
 Tu ne m'en veux pas? Dis !

Te rappelles-tu ce clair de lune sur le sentier,
 dans le bois, lorsque je te raccompagnais, à Pâques,
 et que je t'ai embrassée, comme cela, près du calvaire —
 Tu ne m'en veux pas? Dis !

Et puis, le jour du Pardon, la chanson, tu te rappelles,
 tu sais, là-bas, au jardin dans l'herbe —
 Tu ne m'en veux pas? Dis !

Et puis, le petit poupon — tu pleures.
 Il est mort — que faire? — Voyons, ne pleure pas !
 Voyons ! Dis-moi? M'en veux-tu, dis !

(Sauteries.)

SUPPLIQUE

Moi, veuve à Čerych, de Tuchom, numéro cinq,
 j'adresse cette humble supplique,
 aux grands seigneurs, ne sachant pas écrire,
 par l'entremise de Monsieur Brada, conseiller municipal.

C'est pour leur dire que mon fils Laurent Čerych,
 régiment Molnar, septième compagnie,
 est tout à fait innocent, il pleure, le pauvre.
 enfermé dans la prison du Špilberg.

C'est pour vous supplier, messeigneurs,
vous, de l'armée et vous, hauts magistrats
que Dieu nous a donnés, au nom de Jésus-Christ,
de pardonner à mon fils, d'écouter ma prière.

Les voisins sont venus me lire sur le journal
comme quoi mon Laurent est devenu quasiment fou,
qu'il ne voulait pas prendre le fusil en main,
qu'il refusait de prêter serment et de tirer.

Misérable que je suis, je supplie humblement,
c'est moi qui ai induit mon fils en ce péché terrible,
devant Dieu le Père, devant le Fils et le Saint-Esprit,
moi, sa mère, je m'accuse moi-même.

Son père est mort lorsque Laurent avait trois ans.
Dans la mesure de mes forces, j'ai élevé mon fils
dans la foi de nos pères et dans la parole de Dieu,
comme nous l'expliquait notre prêtre bien-aimé.

Le garçonnet aimait tant à m'écouter — Mon Dieu, il mourra,
s'il meurt — mon enfant chéri !
Il était pieux, silencieux. Lorsqu'il apprit à lire,
j'ai fait, toute une année, des économies pour lui acheter
l'Écriture Sainte.

Les enfants expient les fautes de leurs parents ;
mon arbre, tu pourras sans honneur dans un cachot !
Maudit soit mon ventre qui t'a donné la vie,
et le cœur qui t'a appris : Tu ne tueras point !

Je prie très humblement, je baise vos mains,
Messieurs, ayez pitié pour l'amour de vos mères,
ô mes bienfaiteurs, rendez-lui la liberté,
Il est tout seul, dans les ténèbres, ayez pitié !

Je ne sais rien de lui et c'est un crève-cœur,
ô mon doux, bon garçon, ô fleur de mon sang,
faites-moi savoir s'il est encore vivant,
je mourrai volontiers pour lui, pourvu qu'il vive !

Méditez, messeigneurs, vous qui êtes justes,
sur ma faute, sur la vôtre et sur la sienne.
Dieu sait qui est coupable. Il saura punir la faute !

†††

Très humblement,
la veuve à Čerych, Marie, de Tuchom, numéro cinq.

(Nuages.)

S. K. NEUMANN

(Né en 1875)

Impliqué, dès 1893, dans le fameux procès politique de l'*Omladina* que l'Autriche avait intenté à la jeune génération tchèque pour l'intimider, M. Neumann connut tout jeune la prison. Amnistié au bout d'un an, il publia son premier livre intitulé avec ironie : *Nemesis, bonorum custos*. Plus tard, il chanta sa haine et son mépris du bourgeois, ses rêveries juvéniles, ses utopies anarchistes et sa généreuse compassion pour les foules anonymes des prolétaires, avec une belle éloquence lyrique. Il eut des velléités «décadentes», il glorifiait Satan. Mais un beau jour, il déserta la capitale, les cénacles, les meetings et les cafés pour aller s'installer en Moravie, aux environs de Brno, au sein des forêts. Naturiste fervent, il exalta le soleil, la nature féconde, puissante, créatrice. Plus tard, son admiration alla aussi à la vie trépidante des villes, avec son bruit des trolleys, de machines. De ces chants whitmanesques, il n'y avait plus qu'un pas à la glorification des masses ouvrières, à la poésie collective, voire même collectiviste.

M. Neumann est un révolté impénitent. Après avoir passé par l'enfer de la guerre comme soldat autrichien suspect pour ses opinions, il siégea à l'Assemblée Législative, travailla quelque temps dans les bureaux du Ministère de l'Instruction Publique, mais les quitta bientôt pour la rédaction du journal communiste *Rudé Právo*, organisa le mouvement d'éducation intellectuelle des jeunesses communistes, mais finit par être expulsé du parti. Il est difficile de dire où s'arrêtera l'évolution de cet esprit changeant, sans cesse inquiet de nouveauté. Toujours est-il que son œuvre diverse et abondante contient une quantité de pages d'un beau lyrisme, d'une émotion très sincère et d'une éloquence souvent admirable. Par son amour païen de la vie et par son côté un peu rhétorique, il continue la grande tradition de Jaroslav Vrchliký.

Citons, parmi ses livres : *La Gloire de Satan ici-bas* (1897), *Rêve de la foule désespérée* (1903), *Chants tchèques* (1910), *Livre des forêts, des eaux et des coteaux* (1914), *Souffle ardent* (1912), *Trente chants de la débacle* (1919), *Chants rouges* (1923).

CHANSON DE L'ANNÉE 1915

A la caserne de Szeged
Dans la grande cour
Au pied de trois platanes,
Un petit fantassin ligoté,
Dans la ville magyare ce petit soldat tchèque
Dévore sa souffrance.

Attaché à l'arbre
Il se tord de douleur lentement ;
Au pied de trois platanes,
Il se tord sans défense.
A ses pieds, une cruche d'eau attend,
Les minutes passent.

Telle une fleur fanée
Il penche sa tête
Sous le platane,
Cible de moqueries et d'injures ;
Une minute, c'est long ;
Une heure, c'est une éternité.

Son regard qui se voile
Clignote incertain :
Les hommes, les façades des maisons,
Le soleil brûlant,
Tout se fond avec les trois platanes
Les trois maudits platanes.

Tout se perd, englouti
Dans une sorte d'abîme.
Sous les trois platanes,
Le petit soldat ligoté
Blême, affaîsé, sourit soudain :
Seul l'arbre le maintient debout.

Il ne dura qu'une seconde,
cet essai de rêve.

Les platanes disparurent :
Sur la place du village, sous les châtaigniers,
Sa maman est assise,
Et, comme fauché, il tombe dans son giron.

Ce ne fut qu'un moment,
Une seconde de bonheur.
Mouillé par un flot d'eau,
Il se réveille pour un instant,
Un poing indifférent
Le redresse, le rattache plus solidement au platane.

STROPHES DE MES JOURNÉES

Gardez vos cathédrales, vos pagodes, tourelles d'ivoire
et les choses qui sentent l'encens et le musc,
je veux avoir un atelier clair et aéré.

Gardez vos chasubles, vos affublements usés,
votre air d'initiés, vos masques hautains,
je veux avoir un simple costume civil.

J'ai jeté parmi la ferraille tout cet appareil de dévotion,
j'ai pris entre mes mains les instruments d'un métier difficile ;
dans un simple métal je bats des choses importantes :
parfois même une arme.

Assis, je bats l'airain, mes instruments brillent et sonnent
comme des cavaliers qui galoperaient au combat,
ceci, quelquefois — mais plus souvent, comme une musique
qui marcherait ;

elle fait avancer une chanson simple et gaie,
des maisons se rangent sur son chemin, la foule augmente
alors, le tambour-major lève son bâton, tout se tait,
tout s'arrête, il y en a qui ôtent leurs chapeaux :

les regards deviennent graves, les façades grises, des maisons
s'amollissent,
pan ! des sons profonds :
c'est l'hymne qu'on entonne.

Assis, je bats le métal ; devant ma fenêtre passe
à chaque moment gentil et hospitalier
une très simple chose :
des oisons picorant dans l'herbe sous la haie,
le char qui emporte, avec un roulement, de longs troncs
d'arbre,
des jeunes filles portant des pains ;
les chocs intermittents d'une vie simple
posent, sans m'émouvoir, de paisibles tableaux
sur mes carreaux
et puis me les enlèvent.

Et la troisième action, c'est le port de mes visions et de mes
rêveries
qui arrivent et partent par le flot de veille
comme des voiliers et comme des barques,
les unes passent comme une brise qui, soudain, plie ses ailes,
d'autres déchargent près de moi un tas de marchandises,
des fruits, des matières premières ;
le ciel un peu nordique étend largement ses bras pâles
comme une voûte sur tout cela,
les ébats des mouettes y jettent
de gaies consonnes.

Et je pense quelquefois : combien y a-t-il d'années
que j'étais, moi aussi, un apprenti gaillard et nomade
des maîtres, de la vie :
sur la table de chêne il y avait un pichet rempli,
il nous semblait que le monde entier regardât nos aventures,
les jeunes filles faisaient la bouche en cœur.
Mais je n'ai pas de regret de ma jeunesse,

mon travail terminé, je sors dans les prés, je sors dans les bois,
je rapporte des bolets des profonds bois de chênes,
j'aime la pêche.

On dirait que le temps sommeille tranquillement au-dessus
de ma tête.

J'entends parler des événements bruyants :
c'est comme le tonnerre qui vient longtemps après l'éclair.
Et cependant les journées me paraissent comme des nuages
remplis à éclater,

comme des paniers de raisin aux graines mûres et gorgées,
et comme elles, le monde entier :

tout autour de mon sol natal qui engendre avec peine,
j'entends le bruit du vaste monde,
des wagonnets chargés de minerai sortent des entrailles de
la terre,

les feux crépitent, des armées marchent et des statues de
bronze
croissent du pavé des places.

J'écoute les vents, je sens l'odeur de leurs ailes bruisantes
du haut d'un rocher, je regarde au loin et respire largement,
songeur, je rentre :

je pèse les événements et les ausculte de tous les côtés :
peut-être quelque part s'agit-il de craintes, d'espérances
qui sont aussi les miennes.

Je crois que les bouches métalliques des clairons lancent
leur appel,

que de nombreux, de nombreux hommes doivent marcher
pour vaincre les régiments de vieux ennemis —
et moi, je suis un réserviste.

Je suis le réserviste éternel d'une armée qui est partout,
le texte de la marche que notre musique joue
est en toutes les langues.

Je déposerai mes instruments, je quitterai mon atelier et
les forêts.

Ici la pioche et la pelle ! Nous allons creuser des tranchées,
voici le fusil et le sabre !
Si je fais une seule belle action dans ce combat, ô mon pays,
deux fois dans la vie, nous nous serons aimés :
dans mon atelier, j'ai travaillé pour toi ;
au champ de bataille, je me suis battu pour toi.

Ainsi ma vie passe, vite et lentement.
Après une mauvaise nuit, une heure grise de soucis
se couche dans l'herbe au soleil.
Je puis me refuser plus d'une chose que d'autres possèdent,
car j'ai mille choses qui échappent aux autres,
et des talents que je n'ai pas enfouis.
Et lorsque des désirs humains se trouvent sur mon chemin,
on construit un château en Espagne,
je sais tout ce que je ferais
si j'étais un homme riche...

Gardez vos cathédrales, vos pagodes, vos tourelles d'ivoire,
et les choses qui sentent l'encens et le musc ;
la forêt et mon atelier me suffisent.
Gardez vos chasubles, vos affublements empruntés,
votre air d'initiés, vos masques hautains,
un costume simple me suffit.
Les masques ne sont bons que pour des fantoches de carnaval.
Mais je suis là, avec mes succès, mes erreurs et mes échecs,
moi, en réalité personnage civil,
artisan et citoyen.

(Chants nouveaux.)

LE COTEAU DES AMOURS PAUVRES

Un coteau doux, herbu, par là, au bout du faubourg...
Il n'y a que trois acacias qui s'embrassent,
la brise aime à bruire en eux,

là-haut, où le bleu du ciel regarde
les débris du vieux socle d'un crucifix cassé.

Personne n'a prié ici :
un assassin a été exécuté là, dit-on ;
personne ne prie ici,
on a volé le crucifix, on a volé le Christ,
qui, las, ne pouvait régner sur ce coteau.

Car il est inondé de soleil
et couvert d'herbe haute
et la jeunesse et l'amour y chantent,
et l'herbe y cache l'amour
et l'herbe y protège la jeunesse.

Dans les chaudes journées de juin, lorsque tout flamboie d'or,
lorsque des pigeons blancs avec une hâte joyeuse
d'un vol tremblant tournoient au-dessus du coteau,
de petites filles, avec un rire heureux, plongent dans l'herbe
et roulent du haut en bas
comme si l'on allumait dans l'herbe
des flammèches rouges, jaunes et blanches ;
et les petites filles poussent des cris d'allégresse,
et leurs jupes se relèvent :
ô tendresse de cette jeune nudité !...

Puis, lorsque le soir tombe sur le coteau
et lorsque personne ne croit plus que le soleil puisse trahir
dans l'herbe haute, douce, dans l'herbe qui exhale
le parfum tiède des rayons qu'elle avait aspirés,
les amants y tombent doucement,
les amants qui se connaissent depuis de longues années,
les amants pâles...

Lui, rentré de l'atelier du faubourg, elle, revenue de l'usine
et au-dessus d'eux, avec eux, un grand bloc de travail,
maudit peut-être, peut-être saint,
mais certes que la faim accompagne —

et, au-dessus d'eux, avec eux, la certitude,
qu'on ne trouve le bonheur, la joie, et l'oubli
que dans l'étreinte d'un amour passionné, ardent et nu.

Oh ! L'amour que personne ne sanctionne,
l'amour maudit de ceux qu'on regarde comme des proscrits,
dans cet amas d'usines, de casernes et de maisons
qu'on appelle la Ville !

Et la nuit, mère fidèle qu'ils aiment,
vient étendre ses ténèbres sur chacun de ces couples ;
sous son voile, la flamme du sang ne luit que dans quatre yeux.
Les uns dans les jeux sauvages,
les autres, leur unique rire sur les lèvres,
et d'autres encore blottis dans une étreinte spasmodique,
et toujours, ces deux êtres heureux
enivrent leur sang, leurs sens, leurs corps et leur âme...

En haut, le ciel, en bas, la terre,
en haut, les étoiles, en bas, l'herbe fine et caressante,
haute et douce
et en haut, en bas, au milieu, partout, le fleuve immense
de la vie :

O Force qui circules en moi,
qui jettes les amants l'un contre l'autre et fais vibrer la
terre,
juché sur le toit de mon repaire, comme plus près du ciel,
je sens tes chocs et je devine la chaîne qui relie tout cela,
et je sens que tu es le sang de l'Immense,
que tu es plus puissante que tout,
plus puissante que le Crucifix qui est là, abattu, sous les
acacias en fleurs,
plus puissante que la Ville, à l'haleine impitoyable et véné-
neuse,
je sens que tu es la Reine du radieux Avenir !...

FRANTIŠEK GELLNER

(Né en 1881, disparu dans la guerre en 1914)

Représentant typique de la génération névrosée et sceptique de la fin du siècle, Gellner chantait son désespoir et sa tristesse incurable, qu'il masquait d'un cynisme parfois assez brutal, dans des rythmes dont la légèreté ironique rappelle Henri Heine.

Au moment où, après une jeunesse errante et assez déréglée, il semblait retrouver l'équilibre et la santé morale et physique, il disparut, en Galicie, dans la grande tourmente. Il a publié: *Après nous le déluge* (1901), *Joies de vie* (1903). *Les Vers nouveaux* (1919) et *Don Juan* (1924) ont été publiés en édition posthume.

A PARIS

Paris, ville de plaisir, sais-tu que là-bas,
au loin, chez nous,
nous prononçons ton nom,
les lèvres tremblantes?

Ami, c'est bien dommage de s'abimer les poings,
de se gâter les poumons en de vaines querelles
avec la canaille. Viens chez moi partager mon bonheur,
chez moi, Paris te fera accueil.

Sur un banc par une nuit de pluie,
je suis assis sur le quai,
Paris en folie, qui danse et s'ébaudit,
s'étend devant moi dans les ténèbres.

J'aimerais m'allonger. N'ayant pas de logis,
je dors partout comme sur un lit de plume.
Si seulement les agents ne rôdaient ici
dans leurs pèlerines !

J'ai dormi peut-être une heure, je ne sais plus.
La fatigue a raison de l'homme.
Qui me trouble en plein sommeil ?
Quelqu'un me tire par la manche.

Une fille maigre, aux yeux battus
par le facile travail de nuit.
Tu en es déjà, ma chère,
à ton troisième rengagement.

Je n'ai pas d'argent ! lui coupai-je la parole.
Cela veut dire : aujourd'hui, rien à faire.
Je n'ai pas d'argent, ma charmante dame,
et l'on est ici couché à la dure.

Tu n'as pas de grandes exigences,
oui, éducation raisonnable !
Pardonne-moi, ma chère, de faire aujourd'hui le ladre.
Mais à Paris il y a d'autres messieurs.

Ma belle amie, porte tes vues sur eux ;
avec moi, tu ne fais que perdre un temps précieux.
Vois-tu, là, devant nous, cette mer de lumière !
Là, le joyeux Paris s'amuse.

Qui a de l'argent peut tout se payer :
il boit du vin, mange de la viande.
Les chants sont à vendre, les roses sont à vendre,
à vendre l'amour et la beauté.

J'ai vu des pays riches, des pays pauvres :
j'ai vogué en bien des lieux du monde.
Partout j'ai constaté cette stupide vérité,
partout comme à Paris.

(Vers nouveaux.)

FAIT DIVERS

Le bon Dieu assure aux petits oiseaux le gîte et la pâture,
mais l'homme n'a pas où poser sa tête.

Sous le ciel froid, un cœur humain gémit ;
une femme s'est prise à songer à sa vie.

Elle a réuni toute sa fortune dans ses paumes calleuses ;
elle en a acheté cinq boîtes d'allumettes.

Elle est montée dans sa chambre par l'escalier grinçant,
a gratté le phosphore dans un verre d'eau.

Elle a bu tranquillement le poison, a dit adieu au monde,
mais la mort tardait à venir.

Seule, la douleur est venue. Une femme du voisinage
entendit à temps la plainte désespérée.

Toute la maison accourut près du lit
de l'empoisonnée. On la transporta ensuite à l'hôpital.

Elle fut sauvée par la science bienfaisante.
Sous le ciel froid un cœur humain gémit.

(Vers nouveaux.)

IL ÉTAIT NUIT

Il était nuit. Impossible de m'endormir.
Cela ferait bondir même un sage.
Quel dommage que, tout jeune, j'aie perdu la foi
Et que je ne puisse même blasphémer sincèrement !

La nuit était éternelle comme la bêtise humaine
Et désolante comme la vie.
Dans le silence profond, les cordes de mon cœur
Jouèrent amèrement une chanson élégiaque.

J'ai rejeté les draps, j'ai ramassé mes vêtements
Jetés par terre et vite je m'habillai.
Un moment, je cherchai vainement des allumettes dans mes
poches
Puis, la clef grinça dans la porte de la maison.

Les bons maris dormaient auprès de leurs épouses
et la paix des cœurs tranquilles planait au-dessus d'eux ;
Les hommes aux intérêts généraux
Dans les cabarets faisaient encore de la politique.

J'ai fermé à demi les yeux. Au loin, très haut,
J'entendis des battements sinistres d'ailes.
Partant des principes sages et connus
J'ai compris combien tout était mesquin,

La lutte pour la vie et le bien-être de l'individu,
Les actes héroïques, biens idéals de la nation,
ta tendresse de chien pour ta maîtresse,
L'art, la syphilis et la liberté.

D'un bordel j'entendis des voix de femmes
Attirant par le rire des mâles luxurieux,
Aux fenêtres d'une caserne des caleçons blancs
de soldats flottaient comme un drapeau de paix.

Je sortis de la ville, longeant la rivière.
Et les saules voulant me faire peur
Me criaient, ricanant :
« Ami, frère, viens te pendre ! »

(*Joies de la vie.*)

ÉLÉGIE

Ton haleine avait le parfum du jus des fruits
du mûrier ; ta chevelure lumineuse mettait autour
de ta tête une atmosphère de prairie.

Tes yeux sombres flambaient comme une opale,
le soir, à la lumière, et tes lèvres brûlaient épanouies
comme des coquelicots.

J'ai déchiré feuille par feuille le livre
de ma vie, ô femme, et chaque page est brûlée
où l'on pouvait lire ton nom.

Mais qui connaît son cœur ?
Ton portrait, dans un cadre de laiton,
M'accompagne partout.

Tu n'étais pas de celles qu'on oublie
pour d'autres femmes. Je sais : Ici-bas, aucune autre.
Mais pas toi non plus.

(*Vers nouveaux.*)

JANKO JESENSKÝ

(Né en 1874)

Avocat sous le régime austro-hongrois, M. Jesenský fut, pendant la guerre un des organisateurs de l'armée tchécoslovaque en Russie. Il fut nommé préfet sous le nouveau régime. Ses *Vers* (1905) avaient la note élégante et mondaine d'un Pouchkine ; ils en avaient aussi la mélancolie romantique. Plus tard, le poète aristocrate se rapproche du peuple, de sa chanson, de sa douleur, il attaque ceux qui supportent le joug magyar sans protester. Comme son camarade tchèque R. Medek, M. Jesenský a publié ses vers en Sibérie. Il réunit ses vers de guerre sous le titre: *En Captivité* (1915), évoquant, avec ardeur et émotion, le souvenir de sa maison, de sa femme, de son pays et trouvant de puissants accents pour flétrir l'ennemi et pour saluer la liberté nationale.

LORSQUE J'AI DU VENDRE MON ALLIANCE

(31-7-1915)

Aujourd'hui, pour la première fois dans cette guerre,
mon âme a saigné, percée
d'un coup que ma propre main avait porté,
faisant taire l'humble murmure d'une voix ;

Aujourd'hui, déchirant un cercle qui n'a pas de fin,
ma main a ôté du doigt, à jamais, pour quelques sous,
l'anneau portant un nom que toi, seule, possèdes,
et la date où, en te promettant, tu m'avais embrassé.

Oh, ma très chère femme,
tu me pardonneras, quand nous nous reverrons,
quand je t'aurai donné un nouvel anneau de bonheur :

l'étreinte fidèle de mes bras qui jamais plus
ne te quitteront, tant qu'on ne me mettra en terre,
bien que ma pauvre main soit nue.

(En Captivité.)

A LA LANGUE SLOVAQUE

Parmi mille routes, une seule me tente :
celle qui mène chez nous, au pays de l'esclavage,
dans le repère du loup-garou sanglant,
où, avec un amour pur et profond,

une blonde esclave attend que je revienne
— non plus comme un humble mendiant,
faible et pleurant sur ses chaînes —
mais comme un héros, comme un vengeur.

Je reprendrai ce chemin, mais pas avant
d'avoir versé, dans des milliers de cœurs de colombe
cette haine qui fait bouillonner le sang,

qui met les joues en flamme,
car il faudra répandre le sang de l'assassin
qui a violé ma belle.

(Kiev, 22-5-1917.)

(En Captivité.)

IVAN KRASKO

(Né en 1876)

Pseudonyme de M. Jan Botto, fils du poète de *La Mort de Jánošík*, ingénieur chimiste, puis député au Parlement et vice-président de la Chambre tchécoslovaque. Le nom d'Ivan Krasko est celui du meilleur des poètes slovaques vivants. Partisan fidèle de l'unité la plus étroite des Tchèques et des Slovaques, M. Krasko s'est nourri de l'influence de la poésie tchèque, sans perdre le caractère spécifique de sa race, cette mélancolie profonde, et la foi ardente en Dieu, héritage de sa famille protestante. Bien que son bagage poétique soit mince — deux petits volumes : *Nox et Solitudo* (1910) et *Vers* (1912) — son œuvre n'en est pas moins la plus belle expression de l'âme de la génération slovaque qui a préparé et exécuté l'affranchissement national.

VESPER DOMINICAE

Là-bas, au loin,
au fond des forêts noires,
tranquille, silencieux,
un petit hameau blanc
aux maisons antiques
de mine grave,
est blotti contre la terre.
Dans l'une d'elles, certes,
ma petite mère,
consumée de chagrin
est assise, seulette
à la vieille table.
Une main osseuse

soutient son front
silloné de rides
— les ombres des soucis
y reposent toujours :
ainsi, je l'ai vue
dès mon enfance —
De l'autre, elle ouvre
le Livre des Cantiques
— les fermoirs de cuivre
polis déjà par les doigts
des arrière-grands-pères
luisent estompés
dans la pénombre —
Elle regarde, regarde
la dernière feuille
où une main lourde
avait noté :
« Le Seigneur Dieu
nous a bénis
par un fils, lequel... »
Et ses yeux de bonté
de larmes arrosent
les feuilles jaunies...
Mais le vieux livre
qui fait pleurer
ma bonne petite mère
l'apaisera bientôt !
Déjà, elle chante
d'une voix douce
et ténue :
« La journée de dimanche
est sur son déclin, magnifions... »
— Et le crépuscule
toujours plus épais
tombe dans sa chambrette —
— Lentement, doucement,

la paix descend
sur la tête blanche
de ma petite mère.

(Nox et solitudo.)

JAHVÉ

Oh ! Jahvé terrible. Impitoyable,
qui de Ta vengeance poursuis des générations,
qui as exterminé dans le désert aride
la tribu empestée par des mœurs étrangères :
j'invoque Ton bras, qui donne le châtement,
contre ma propre race j'appelle Ta vengeance...
Que sa bouche écume d'une plainte éternelle ;
et que la prière de sa poitrine malade
apporte le bonheur à ceux qui l'asservissent ;
que sa sueur arrose les champs des étrangers ;
et que son dos courbé, cinglé par la cravache
porte à tout jamais le lourd fardeau abject ;
et que sa lâche main mendie à jamais
le pain que son propre labeur a fait pousser ;
que l'eau des rivières devienne amère pour elle
et le quignon de pain dur comme du granit ;
et que ses vieillards ne connaissent pas d'estime
et que la malédiction atteigne ses enfants ;
arrache l'amour des entrailles de ses femmes
et remplis-les de colère et de haine ;
qu'aucune de ses mères ne lui donne un poète
pour essuyer des larmes sanglantes sur ses joues ;
qu'elle meure abandonnée le long des grands chemins
et que ses chaînes seules sonnent son enterrement ;
qu'un gibet sur sa tombe se dresse en guise de croix
et que sa mémoire soit éternellement flétrie :
Si elle ne comprend pas qu'il se fait déjà tard
et que le tocsin gronde sur la tour ténébreuse.

.....
Terrible Jahvé ! Impitoyable
j'invoque Ton bras qui inflige le châtimeut,
contre ma propre race j'appelle Ta vengeance.

(Vers.)

KAREL TOMAN

(Né en 1877)

M. Karel Toman est un de ces chemineaux maudits de la famille villo-nienne, aimés par les Muses, un de ces purs poètes lyriques destinés à chanter les tristesses et la grandeur de la vie. Ses premiers livres disaient les révoltes et les mélancolies de sa jeunesse vagabonde dans des strophes concises d'un charme singulier. C'étaient *Contes du sang* (1898), *Le Torse de la vie* (1902), *Pèlerinage mélancolique* (1906). A mesure qu'il mûrit, son art atteint à une perfection et une pureté classiques. Les révoltes apaisées, la bonté, la sagesse et une simplicité profondément humaine se font jour dans l'œuvre de Toman. Pendant les heures angoissantes de la guerre, ce vagabond impénitent a su trouver, pour dire son attachement au sol natal, des accents inoubliables d'une éloquence retenue, virile et chaste; il a su exprimer, dans un raccourci classique, la pensée intime et la prière fervente de toute la nation. Les recueils : *Cadran solaire* (1913), *Poèmes* (1918), *Vers de famille* (1918), *Les Mois* (1919), *Voix du silence* (1923) et *Almanach séculaire* assurent à son auteur une des premières places parmi les poètes lyriques tchèques.

NOSTALGIE

Le clair de lune tombe sur le plancher.

Assis près de la cheminée, ma tête brûlante dans mes mains,
je pense à mon pays.

La lubricité mauvaise des chats sévit dehors.

Et toute ma jeunesse danse dans les flammes :
jeu, scènes sans paroles.

Aux matins de printemps et de rosée : ô mon pays,
je n'ai pas creusé un seul sillon dans ton sol noir,
je n'ai point semé de grain.

Quand les cultivateurs, le visage sombre,
regardaient, pensifs, tes champs restés en friche,
leur peine me fut étrangère.

Mais aujourd'hui, cette tristesse pleure amèrement,
ma tristesse tardive, ô mon lointain pays :
elle ne doit pas être vaine.

Et mon âme est prise de la nostalgie de tes chansons,
de la sombre magie du sang de ma race,
dont je veux baptiser ma douleur.

(Pèlerinage mélancolique.)

VÊPRES DE MAI

Chez nous, en Bohême, le printemps est vert
et votre mois de Mai est plus beau que tout,
ô Vierge Marie.

Ce ne sont pas les cèdres du Liban, froids
et compassés, les doux arbres d'ici ne sont qu'une fleur
dans la tendre verdure,

c'est pour votre gloire qu'ils embaument et qu'ils chantent
de l'aube du matin au crépuscule du soir,
ô Vierge Marie.

Et les sommets des arbres se balancent
la fleur baise la fleur dans une transsubstantiation mystique,
la nuit respire la fraîcheur.

Votre sœur Vénus vient parmi nous
et récite avec nous vos litanies éternelles,
ô Vierge Marie.

Eteignez toutes les lumières, les astres seuls laissez luire,
 laissez tomber de la grâce comme de la pluie pour inonder
 nos cœurs,
 ô Vierge Marie.

(*Almanach séculaire.*)

AU BORD DU DANUBE

Une journée de juin s'est levée dans ma mémoire
 et revit radieuse. La grand'route blanche,
 la pauvre herbe poussiéreuse le long des rives
 avec d'humbles fleurs de chicorée,
 et, au loin, le grand soleil couchant.

A ma gauche, les flots du Danube vert
 respirent la fraîcheur. Dans ma tête bourdonne
 un essaim de chansons, de ballades mélancoliques,
 je vois les gestes des vierges, des garçons, des fillettes,
 dont tu étais le confident, l'amant et le héros,
 ô fleuve silencieux.

Et je marche, rêveur, et récite à mi-voix
 ces vers simples et sacrés. Et soudain
 mes yeux sont éblouis de blancheur :
 le mur blanc d'un cimetière qui s'étend
 à droite, sur la pente. Des cyprès élancés
 comme les flammes figées, chastes et froides
 des feux de sacrifice, s'élèvent vers le ciel,
 et dans la brise légère inclinent leurs têtes.

« *Les inconnus que l'eau a apportés, requiescant in pace.* »

Une journée de juin s'est levée dans ma mémoire.
 Après des années, je me promène dans le cimetière
 où il n'y a ni croix ni pierres tombales,
 rien que l'herbe haute parmi laquelle reluisent
 les disques jaunes des pissenlits,
 et mon cœur pleure de gratitude

pour toi, terre douce et bienfaisante,
 toujours également bonne et également juste,
 seule juste sous le soleil.

(*Cadran solaire.*)

MARS

Ce matin, un merle a sifflé sur la margelle du puits :
 Le printemps vient ! Le printemps vient !
 Et comme j'ouvrais ma fenêtre qui donne sur le verger
 les bourgeons disaient, en éclatant :
 Le printemps vient ! Le printemps vient !

Les lilas frémissent et les poiriers attendent.
 Le printemps vient ! Le printemps vient !
 Ta chevelure fleurit d'un éclat nouveau
 et ton rire a bu d'un nouvel airain.
 Le printemps vient ! le printemps vient !

Seigneur,
 Rénovateur, Régénérateur,
 souvenez-vous des cœurs enfouis sous neige.

(*Les Mois.*)

SEPTEMBRE

Mon frère a fini de labourer. Il dételle ses chevaux,
 Et comme le soir tombe,
 il pose doucement sa tête dans la crinière
 de son compagnon fidèle, lui caresse la nuque,
 et se met à écouter ce que dit le pays.

Au loin, les clochers sonnent en cette veille de fête,
 la prière des villages monte par le frais crépuscule.
 L'esprit de la terre chante : angoisse, foi, douleur,
 fondues en un seul choral s'envolent
 vers le ciel éternel.

Saint-Wenceslas,
ne nous laissez pas périr,
nous, ni ceux qui viendront après nous.

(*Les Mois.*)

OCTOBRE

O Dieu de la vigne, toi qui fais darder
les rayons du soleil sur les raisins gonflés,
sur les raisins dorés, les raisins violets,
sois clément.

Sur les coteaux ardents avec un geste de danse
des ceps passionnés se hissent plus près de toi,
ils chantent, parlent, devisent et te demandent
de leur donner du feu pour qu'ils le distribuent,
de les animer d'une joie qui puisse fleurir dans les yeux
troublés de peine.

Car nous sommes des hommes débiles ;
pour ta gloire, nous adorons le vin,
et ce n'est que devant la coupe que notre cœur sait prier.

(*Les Mois.*)

RÉVEILLON 1924

Mon pays, jamais tu ne me parles
comme dans les jours où nous sommes seuls.
Ta voix, c'est la tristesse et la peine,
sous le soleil et sous les étoiles.

Mon cœur est souffrant d'amour,
malade de fureur et de haine,
mais toi, il te couvre toujours
de fleurs qui ne sont que parfum et splendeur.

Je t'aime de toute mon âme
 et ne pourrais vivre sans toi.
 Mais le vagabond est mon camarade
 et ma vie est aux pauvres.

Avec tous les vagabonds du monde
 je voudrais boire,
 avec tous les vagabonds du monde
 je voudrais marcher
 avec tous les vagabonds du monde
 j'irais au royaume des cieux.

Aix-en-Provence, 24-12-1924.

(*Almanach séculaire.*)

PORTRAIT DE L'AUTEUR

Là-bas, au fond d'une forêt profonde,
 une source chantante jaillit.
 Née dans les ténèbres, vers la lumière vibre
 la chanson infernale.
 La vie m'a baptisé d'eau vive,
 m'insufflant le goût des profondeurs et des ténèbres.
 Cette chanson subtile et son rythme,
 je les ai dans le sang.

Le rêve des foules dans mon cœur chante,
 un désir cosmique y bat.
 Et seule, une chanson mélancolique et douce
 monte vers les étoiles.

(*Almanach séculaire.*)

SAINT VENCESLAS

La terre de Bohême chante avec ferveur,
 la voix du peuple l'accompagne.
 O saint prince, de pierres et de ronces

fut semée ta route par le fief que Dieu t'avait donné,
où ta jeunesse a grandi
et avec elle la grâce du Seigneur.

Nous étions méchants, nous étions durs,
— le frère bourreau de son frère —
Mais de ton sang la couronne prit un tel éclat
qu'une tête indigne n'osa plus la porter,
qu'en face du juste ciel
elle devait avoir peur !

Des horreurs traversèrent notre pays
et tu fus notre bouclier.
On mourait chez nous, ton nom sur les lèvres,
ô Saint Venceslas, et nos pères te prenaient
à témoin, au fond de leurs misères,
que la race ne pouvait périr.
Tu as tout vu, et tu fus avec nous
pendant ces longs siècles cruels.
Tes étendards flottaient au-dessus de nos têtes,
ô notre Prince, nous n'étions pas seuls :
ton armée céleste
nous a sauvés.

Reste avec nous, protège-nous, conduis-nous
ô Saint Venceslas !
Car tout est réuni dans ta couronne
Slovaquie et Bohême, Moravie, Silésie,
tout ce qui t'adore depuis des siècles
ô Saint Venceslas !

SUR LE PONT D'AVIGNON

Sur le pont d'Avignon
on y danse,
Sur le pont d'Avignon

on y chante,
 mais la chanson est courte,
 mais la danse est courte.
 Seul, le bruit de l'eau est éternel.

Sur le pont d'Avignon
 le pape a passé,
 Sur le pont d'Avignon
 des siècles ont passé.
 Aujourd'hui, un poète tchèque
 Y fait ses adieux à la Provence.
 Seul, le bruit de l'eau est éternel.

Sur le pont d'Avignon
 Adieu ! —
 Sur le pont d'Avignon
 Au revoir !
 Vous, cyprès et oliviers
 de ce doux pays enchanteur.
 Seul, le bruit de l'eau est éternel.

Sur le pont d'Avignon,
 Grâce à toi,
 Sur le pont d'Avignon
 me voilà guéri.
 Et je rêve au jour où Charles Quatre,
 roi de Bohême, passait par là.
 Seul, le bruit de l'eau est éternel.

Sur le pont d'Avignon,
 on y danse,
 Sur le pont d'Avignon,
 on y chante,
 comme sur le pont de Prague,
 une longue, longue chanson.
 Et le bruit de l'eau est éternel.

(*Almanach séculaire.*)

HANUŠ JELÍNEK

(Né en 1878)

Poète, critique dramatique et littéraire, traducteur. Professeur de français à l'Ecole Supérieure de Commerce ; chargé de cours de littérature tchèque en Sorbonne (1910). Passe, en 1918, au service diplomatique de la République, membre de la sous-commission littéraire et artistique de Coopération Intellectuelle. Dirige, depuis 1913, avec V. Dyk, la revue *Lumír*. Lauréat de l'Académie française en 1928 (Prix de la langue française).

A publié en vers : *La Fin du Carnaval* (1902) ; *Nuits de Mai* (1916) *Chants de la douce France* (1925) ; *La Poésie française contemporaine* (Du Symbolisme au dada) (1925) ; *La Laryngiade* (1929).

VA-T'EN !

Va-t'en,
ôte-toi de mon chemin,
et ferme tes yeux
pour qu'ils ne m'appellent plus.

J'ai cessé d'être le hochet,
le bibelot qui ornait ton salon,
la cigarette que tu fumais
et dont jouaient tes longs doigts nerveux.
J'ai cessé d'être cet enfant maladif
qui venait poser sa folle tête
sur tes genoux, sanglotant de détresse.

Va-t'en, va-t'en,
Et tâche de ne plus croiser mon chemin !
Car, vois-tu, je pourrais me laisser aller,
je pourrais oublier ma bonne éducation
et oublier le respect dû aux dames,
me jeter sur toi,
t'abattre par terre,
je pourrais t'étrangler, t'égorger,
t'assommer comme une chatte
et, dans la fureur de la joie,
dans la rage du carnage,
sur ton corps danser une tarentelle sauvage...

Puis, peut-être, je me mettrai à genoux pour pleurer sur
ton corps,
pleurer amèrement tes yeux à jamais éteints,
ton corps doux, odorant, et ton cœur d'or
que j'aimais écouter, lorsqu'il chantait mon nom,
pleurer notre enfant qui jamais n'a vu le jour,
pleurer nos larmes, la tendresse perdue...

(*La Fin du Carnaval.*)

FRÁŇA ŠRÁMEK

(Né en 1877)

Ayant débuté sous l'influence de l'anarchisme intellectuel prêché par S. K. Neumann, antimilitariste et socialiste, M. Šrámek a gardé, toute sa vie, un trait de révolte farouche, qui l'apparente à ses contemporains, Gellner et Toman. Mais M. Šrámek est, avant tout, une nature lyrique ; qu'il écrive des romans, des nouvelles ou du théâtre, il reste essentiellement lyrique. Dans son livre de début : *Le bleu et le rouge* (1900), ce « vagabond du printemps », cet anarchiste rouge se révoltait contre l'ordre social et politique qui le forçait à endosser l'uniforme bleu de soldat, et chantait dans le recueil d'un « vitalisme sanguin » : *Misère de la vie, je t'aime quand même* (1903-1904), quelquefois non sans cynisme, ses amours, ses tristesses, ses haines et ses révoltes. Dans le livre *Ecluse* (1916-1922), le poète est parvenu à concentrer et à dompter son impressionnisme pour donner quelques pièces d'une émotion intense et pénétrante, d'une sobriété presque classique et d'un sentiment lyrique exquis. En 1927, M. Šrámek a publié, sous titre de *Poèmes*, un choix rigoureux et définitif de son œuvre lyrique qui est parmi les plus pures dans la poésie tchèque et qui eut une grande influence sur les jeunes poètes.

Comme romancier, conteur et dramaturge, M. Šrámek occupe une place des plus importantes. On a publié, en français, son livre : *Le soldat étonné*.

RETOUR DU CHAMP DE BATAILLE

Petit Polonais qui aimais tant à chanter,
deux jours, deux nuits,
je fus l'hôte de ton pauvre chariot.
Couché sur la paille, je parlais à une dame :
« Madame, j'étais au point le plus exposé,
lorsque la mort m'embrassait, je riais,
Madame, mon corps est tombé, mon cœur est resté debout,

donnez-moi une rose ! »

La nuit était rouge, le village flambait,
le chariot sautait. Mon petit Polonais, retiens ceci :
Que je meure demain, que je meure dans dix ans,
au jugement dernier tu te présenteras à côté de moi.
Et ma déposition sera fidèle :

La nuit était rouge, le village flambait ;
lui, il chantait, Seigneur. Il regardait les cieux
et chantonnait doucement. Il était fidèle,
il aimait à chanter,
et, ce jour-là, il m'embrassa sur le cœur.
Et je prie aussi, Seigneur, pour son petit cheval.
Il était maigre, tout petit. D'un regard oblique et tendre,
il m'embrassa alors et hennit languissamment.
Seigneur, laissez-le paître dans le pré céleste.

(Ecluse.)

SOLDAT AU FRONT

Si je reviens — je passerai par notre rue,
Je passerai par notre rue, lentement, tout doucement,
je reverrai le trottoir, toutes les fenêtres.
On m'accostera, je ne répondrai pas.

Mais ensuite, je verrai, mais ensuite, je verrai
une étrange chose. Je serai maigre de désir
quand je la verrai, quand je la verrai,
et lui dirai : maisonnette, mon foyer, mon nid !...

Sur chaque marche, ah ! comme je serai plus maigre
Ah ! Quel combat ! Ah ! Quelle bataille !
Une belle dame viendra à ma rencontre,
dans l'herbe haute je tomberai, dans l'herbe haute.

Dans l'herbe haute — si jamais je reviens,
je m'assierai à côté de ma femme, pendant trois jours, ne la
quitterai pas des yeux.

La nuit, je dormirai, tout doux, à côté d'elle.

Le matin, ses bras seront beaux, ah ! si beaux sur la couver-
ture.

Je leur dirai tout. Et je lirai. Puis, me lèverai
et arroserai les fleurs sur le rebord des fenêtres. Et sous leurs
petites feuilles,
je trouverai une vie verte et douce. Je serai comme un paysan
et comme un berger.

(Ecluse.)

OTOKAR THEER

(1880-1917)

Parmi les disciples de Březina, Otokar Theer est parvenu, grâce à la discipline rigoureuse qu'il s'imposa, à un spiritualisme idéaliste d'une portée métaphysique et d'une tension intérieure très dramatique. Si l'évolution de ce poète très sensuel, qui aimait à se griser du rythme vertigineux de la vie et qui appréciait tous les dons de la terre, aboutit à la recherche de Dieu, sa philosophie n'a rien de quiétiste ni d'abstrait, car elle tient par toutes ses racines à la vie et au sol. Il faut regretter la disparition prématurée de ce poète, enlevé au moment où son audace intellectuelle et ses recherches des rythmes nouveaux donnaient les plus beaux résultats.

O. Theer s'essaya aussi dans la nouvelle et dans la critique.
Œuvres: *Le Bois où l'on danse* (1897 et 1920, pseud.: Otto Gulon); *Campagnes pour conquérir le Moi* (1900); *Angoisses et espérances* (1911); *Quand même* (1916); *Phaëthon* (drame en vers, éd. posthume 1919).

CLAIR DE LUNE

Nuit. Clair de lune, si clair, si clair.

Silence. Pas le moindre bruit.

La magie mélancolique de la nuit argentée
réveille, dans le cœur, la nostalgie du passé.

Je songe à la mer...

En ce moment, la lune se reflète sur sa nappe argentée.

Oh ! Etre inondé d'amour et embrasser et embrasser !

Je songe à la mer...

J'entends le bruit des avirons : c'est le départ des pêcheurs...

Et moi, dans les murs noirs de la ville, je suis tout seul,
tout seul.

MERVEILLE DE VIE

Merveille de vie

ô ardente, suave, rieuse,
 comme tu m'as enivré,
 comme tu m'as ensorcelé,
 comme tu m'as séduit, attiré, alléché
 vers ta bouche, ta bouche brûlante.
 Avec toi, ma journée n'était qu'un éclat de rire,
 mes soirs sans lendemain, sans hier mes matins ;
 sur les montagnes où je fleurissais tout seul, silencieux,
 telle une fleur d'edelweiss près des pentes de glaciers
 tu étais venue, ô gloire du soleil d'été,
 tu étais venue, ô voix, tu étais venue, ô amour,
 riante, chanson aux lèvres.

Jamais je n'avais vu

des yeux, comme les tiens ce jour-là, rayonner, séduire,
 appeler à eux avec une telle douceur.

« Viens », as-tu dit, « viens dans la vallée, vers les fenêtres
 allumées, vers la chaumière,

où l'on vit joyeusement, en chantant, légèrement,
 près du feu clair, au contact chaud des corps,
 tu verras, quel bonheur !

Je suis à toi, tu es moi, viens, ami ! Le soir tombe, je ne veux
 pas mourir. »

Et tu levas le bras — et je te suivis.

Oh, le doux voyage, oh, la descente bienheureuse vers la
 chaleur humaine,

Vers les chaumières qui fument à la tombée de la nuit !

Oh, comme tu étais belle, au fond de la vallée, de la beauté
 De tout ce qui pousse sur son propre sol et vit, heureux, en lui.

Comme tu as su dire à la vie : Je suis toute à toi !

Et te jeter à son cou !

Comme tu étais courageusement le bonheur, comme tu étais
suave dans ton humilité,
O bonne, ô chère créature
qui dans la profondeur de la mélancolie
apportais ton sourire, aumône généreuse.

Pour moi, pour moi tes mains filaient
le robe de bonheur.

« Aime-moi bien »

disaient tes lèvres se penchant vers moi.

Mais je fus glacé d'horreur. Ce qui sonnait en toi, la bonne
chanson de la terre,

ton verbe, ton baiser, ton rire,

voulait, me semblait-il, me faire oublier

la musique des hauteurs qui chante au-dessus des torrents
dans la montagne.

Dans les minuits, lorsque, enlacé, mon cœur battait sur le tien,
l'ouragan et les glaciers m'invitaient ;

j'entendais leur étrange chanson

et mon cœur fut pris de nostalgie.

D'étranges voix. Un hurlement furieux de chiens,

Puis, une cigale qui grinçait dans les ténèbres.

Hi ! Hi ! Hi ! Tu es à nous ! Holà ! Hou !

Elles glapissaient, suborneuses, elles aboyaient, vigilantes.

Il est amer de faire du mal à la main qui nous tend la chaude
fleur éclore de son sang.

Mais la force était en moi, plus élevée que l'élan humain.

J'avais les larmes aux yeux, mais la clarté dans l'âme

d'avoir, héroïquement, secoué la petitesse de la vallée.

O glacier au brouillard lunaire !

Tu m'as vu partir, dans la nuit claire,

Vainqueur de toi, vainqueur de moi-même.

(Quand même.)

MA BOHÈME

Vous,
étangs de notre Midi,
éparpillés comme une poignée d'écus !
Vous qui êtes orange, cuivre, argent, cobalt et acier
dans le jeu du soleil et des nuages !
Etang de Čerboháj
où l'ombre des sapins tombe comme dans un abîme
et où, seul, un chipeau barbotant sur la nappe d'eau,
trouble le silence des forêts !
Et toi, Bezdrev,
héros chargé d'années !
Avec la barbe blanche que le vent ébouriffe et qu'il plaque
contre la digue !

On marche,
une biche passe, en éclair, par la clairière,
et à la lisière de la petite sapinière,
les coteaux bleus des forêts de la Šumava vous saluent.
On marche,
c'est le matin,
un gros chêne, encore tout nu, regarde, tel un gorille des
forêts
et la vapeur monte de la surface des eaux, comme d'un chau-
dron.

On marche,
c'est le soir,
on dirait qu'au loin
on a mis le feu à un bois,
on reste figé d'effroi :
et cependant, ce n'est que la lune, énorme, conique,
comme un œuf énorme qui grimpe à l'horizon.

On passe
par les hameaux qui se pressent contre la plaine,
le long des forges au milieu des places des villages,

le long de petits cimetières aux croix en fer,
 par les champs où la mouette piaille —
 on rencontre un homme, en sabots, à la démarche timide,
 traînante,
 un homme aux traits aigus, au profil de granit,
 un homme au parler bas, doux et chantant.

Il est vrai
 que tout près d'ici
 sur les prés, sur les coteaux, dans les terres labourées,
 a marché jadis le pied de Celui
 qui a flambé, comme un arbre clair, en dépit du monde entier.
 Et que jadis, des troupes ont passé par ici,
 chars de guerre, fléaux, pavois, haliebardes, harnais et
 casques,
 et comme le tonnerre, les obusiers hussites grondaient.

Vous,
 vallées moroses, mélancoliques
 et silencieuses au pied des Monts des Géants !
 Vous, détresse, crépuscule et pluie
 lorsque le brouillard se lève de vous, comme un revenant !
 Toi, sentier à pic, où, dans la nuit d'été,
 deux feux follets, deux yeux d'outre-tombe regardent d'une
 souche bifourchue ?

Là-bas
 sur des crêtes musclées à large carrure,
 des Tours étrangères ont grimpé,
 sur la rivière, des fabriques de papier, des filatures étrangères
 fument.

La route blanche, bordée de bornes blanches,
 se hâte au pays étranger
 et du haut de la crête, arrêté au pied d'un pin solitaire,
 tu vois, dans la vallée, au soleil du midi,
 des villes étrangères scintiller comme de morceaux de minerai :
 des fortunes en coulent.

Mortiers, grondant aux fêtes de villages,
rixes pendant les bals, jeunes filles raccompagnées dans la
rosée, au clair de lune,
braconniers, contrebandiers au parler sonore des montagnes,
large comme l'élan d'un bûcheron,
moulin en ruines, où l'on se donne rendez-vous pour la pêche
illicite,
jeunes gens qui se louent pour la récolte, au delà des montagnes,
bruit du métier, ouvrier verrotier se penchant sur sa lampe
à alcool,
et le soir
des fermes isolées,
on entend la chanson des spirites.

Vous,
plaines qui bordez l'Elbe aux larges épaules !
Sur la berge basse, des peupliers et des ormes en touffes ;
du village au clocher en forme d'oignon, ombragé d'arbres
on mène paître les vaches. L'herbe embaume, l'eau sent bon.
Les barrages bruyants, lattes empêchant les truites de passer !
Champs hérissé des blés, frisés de betteraves !
Des chevaux luisants, galopent, attelés à un char-à-banc,
de lourds bœufs cornus font une tache blanche sur la grande
route,
les sucreries sont prêtes,
et les chasseurs, les rabatteurs et les chiens
passent dans les silos de pommes de terre.

Dans la ville,
entre les fortifications — vestige des colons Allemands —
les intérêts humains et les égoïsmes
passent, comme des corps rouges, dans le sang.

Un homme sobre, têtù, rebelle,
démocratique,
qui s'est toujours gouverné lui-même

sans connaître les seigneurs du château ;
dans les boutiques, ateliers, brasseries et moulins,
forge sa vie.

Au soir,
après la corvée de la journée,
le fermier sort de sa maison à plusieurs chambres ;
dans le jardin, il se traîne pour ramasser une poire
qui, trop lourde, est tombée de l'arbre,
il sent la rose.

On est si bien
sur le sentier parmi les blés !
Le soleil de Dieu a doré l'épi
tout près de la tête
on entend le bruit des graines.
Et face à toi,
le grand soleil meurt
dans le sang du couchant ;
nulle part, il n'y en a de plus beaux.

Et puis, toi,
Prague, notre mère à tous,
Cœur ardent battant pour tous
bondissante et abattue, flambante et fumante,
toi,
où, comme vers une cible, convergent
chacun de nos éclats de rire, chacun de nos gémissements.

Facilement, son visage se contracte pour se moquer,
et facilement encore,
elle se fait belle, s'orne de rubans,
et heureuse, marche selon le rythme de danse.
Puisse-t-elle rester ainsi,
fraîche et odorante,
toujours rajeunie d'un sang nouveau,
aspirant au sublime,

prête à des sacrifices,
puisse-t-elle rester ainsi, pour le passé qui erre sous ces
arcades,
pour l'avenir qui se trame au-dessus de ses cent clochers !

Vous, forces mystérieuses, forces quadruples,
vous êtes ma Bohême à moi,
quatre portes par lesquelles on entre
chez le peuple élu,
quatre visages, empourprés par une quadruple volonté pas-
sionnée :
tenir bon, vivre et croître
sur son propre sol !

(Quand même !)

JAN DE WOJKOWICZ

(Né en 1880)

Ami d'enfance et compatriote d'Otokar Theer, M. Jan de Wojkowicz a traversé une évolution analogue à celle de son ami. Tendre illusionniste, mélancolique et rêveur, doué, dans ses premiers livres, d'une sensibilité fine jusqu'à en être malade, et d'un rare sens de l'harmonie musicale du vers, dans ses premiers livres, *Poésies* (1900) et *Méditations* (1905), M. de Wojkowicz a évolué vers la réflexion philosophique, vers une éloquence hymnique. Confiné dans la solitude de ses quatre murs par une maladie nerveuse, le poète s'est éloigné de la vie réelle; de là, le caractère trop immatériel de son éloquence qui, à force d'abondance et d'abstraction, n'évite pas toujours le danger d'une sécheresse didactique et d'une spéculation amorphe. Dans les recueils: *Rêves et désirs* (1914), *Souffrances de la vie* (1915), *Ténèbres et Lumières* (1918), ces défauts sont souvent compensés par la noblesse de l'élévation spiritualiste de la pensée du poète.

ONDINE

Tu navigues sur l'onde de la lagune, chantant d'étranges
chansons,

d'étranges divagations d'Ophélie couronnée de fleurs,
une flamme mystérieuse brûle dans tes yeux, mystérieuse-
ment tu adores les étoiles

ô étrange Ondine-femme.

Sur quelle lagune tu navigues, quelles sont les chansons que
tu chantes,

quelles sont les divagations que tu murmures, quel est le
charme étrange de ton âme?

je ne sais et nul ne le sait, mais voici ce que nous sentons tous :

Tu es belle, Ondine-femme.

Comme l'onde, ton costume est chatoyant, il en a le charme
étrange,
le parfum de ton être ensorceleur, c'est le parfum indicible
des fleurs,
ton rire étrange fait mal, tes douleurs cruelles émeuvent
Tu es éternelle, Ondine-femme.

Ton âme est un beau paysage entrevu il y a des siècles,
Demeuré comme un rêve ensorceleur et vertigineux dans
notre âme.

Qui rompra le charme, qui rompra le sortilège, ô étrange
sœur de l'eau,
ô cruelle Ondine-femme?

Qui devine ton secret, en meurt ; plus tu t'approches, plus
tu es loin,
ô éternelle irradiation du Cosmos, ô recherche de la fleur
bleue,
ô sommeil de vastes nuits, ô roulis des mers,
ô tendre Ondine-femme.

J'ai vu une âme pareille à l'onde, j'ai respiré un étrange
parfum :
Ton âme, ton parfum, ô sœur des eaux, ton rire résonnait
dans les vagues,
ce rire faisait mal, il y avait ton désir malade, tu m'as jeté
le sort :

Mon âme, si étrangère à ton âme
et si proche cependant,
il faut qu'elle aime à jamais
ton être vague, le parfum de ton âme enchanteresse
— tangage des gondoles, rêve et musique, jeu de lumières, —
ô étrange Ondine-femme.

JIRÍ MAHEN

(Né en 1882)

L'œuvre de M. Mahen appartient au théâtre, à la prose, à la critique et au journalisme autant qu'à la poésie lyrique. Poète de l'inquiétude, nerveux, halluciné par le rêve autant qu'irrité par la réalité, tourmenté par la passion autant que hanté par des problèmes moraux, M. Mahen a écrit cinq volumes de poésies et en a publié un choix très rigoureux, sous le titre de *Poèmes* (1928), avec une préface de K.-V. Nezval, qui salue en lui un de ses maîtres.

M. Mahen (dont le nom de famille est Antoine Vančura) débuta dans l'enseignement, passa au journalisme dans les *Lidové Noviny* et fut, pendant quelques années, secrétaire et metteur en scène du Théâtre National de Brno où il dirige maintenant la Bibliothèque Municipale. Bien que né en Bohême, M. Mahen se considère comme Morave et régionaliste.

PROLOGUE

Ma flamme rouge jaillit plus haut
que la flamme blanche de tous les soleils.
Pour mon salut dans l'angoisse
je chante, montant la garde.

Ma chanson jaillit plus fort
que le sourd murmure sous terre.
Avec gaieté, ma misère
je chante, montant la garde.

Pour trouver de vieux mots merveilleux
Mon âme meurtrie livre des batailles,
pour trouver sous le ciel, au-dessus de l'enfer
son petit bonhomme de chemin à elle.

Et c'est une gaieté très simple
et cependant sacrée par la douleur.
Voulez-vous lire, ô cœurs trahis,
Voulez-vous lire, âmes fatiguées?

(Poèmes.)

OTOKAR FISCHER

(Né en 1883)

Professeur de littérature allemande à l'Université tchèque de Prague, auteur de savantes monographies sur Kleist et sur H. Heine, et aussi critique dramatique, M. Fischer est l'auteur d'une série de recueils lyriques où, dans une forme impeccable, il chante peut-être avec plus d'intelligence et de virtuosité que de personnalité les problèmes qui tourmentent son esprit et son cœur. A mesure qu'il mûrit, sa poésie devient plus profonde : il a compris et il exprime admirablement le tourment de son âme de juif au milieu d'une race à laquelle, au fond, il se sent étranger tout en y étant lié par son éducation et sa formation intellectuelle. Ce problème d'Ahasvérus, problème du judaïsme, qui pèse fatalement sur le sort du poète, devient le foyer ardent de sa pensée et sa tragédie intime. On peut suivre la lente évolution de cette idée dans ses volumes de poésie : *Royaume du monde* (1911), *Fenêtres éclairées* (1916), *L'Arbuste ardent* (1917), *L'Eté* (1919), *Les Cercles* (1921), *Les Voix* (1923).

Disciple de Vrchlický au point de vue de la forme, M. Fischer s'est voulu traducteur comme lui, et ses traductions dépassent, en importance, son œuvre originale. Il a donné des traductions prestigieuses de Nietzsche (*Zarathoustra*), de Kleist (*Penthésilée*), de Goethe (*Faust*, *Urfaust* et petites poésies) où ayant à sa disposition une langue déjà assouplie par Vrchlický, il le dépasse quelquefois. Il dépasse souvent la traduction de Vrchlický de Corneille (*Polyeucte*), de Shelley et de Shakespeare (*Macbeth*), de Verhaeren (*Philippe II*), de Villon.

En dehors de son œuvre lyrique et critique, M. Fischer a donné une série de pièces de théâtre, notamment la tragédie *Les Esclaves*, évoquant, d'un point de vue philosophique, la révolte de Spartacus.

MYSTIQUE DU SANG

Quand la musique entonne une gaie sarabande,
aucun souvenir ne tressaille dans nos veines.
Et quand les gas entonnent une chanson slovaque,
sans savoir pourquoi, cela me fait presque de la peine.

Qu'une marche retentisse, je ne suis que mon rythme,
 Quand on chante un choral, ma bouche reste close.
 En traversant les champs, je ne sais quelle envie
 me prend, car, hélas, ma vie ne germe pas de la terre.

Mais si j'entends le bruit des ailes de l'Esprit,
 dans mon âme je sens pousser le grain
 de ces êtres, qui sont ma terre depuis la création
 et qui sont destinés à vivre jusqu'à la fin du monde.

(Les Voix.)

NORDERNEY

C'est à peine si ta ville connaît ton nom.
 Dans la petite maison où tu vis le jour,
 il y a une pâtisserie malpropre
 et devant ton portrait, l'Allemand circonspect a amoncelé des
 sacs de farine.

Cependant, ici tout parle de toi,
 les coquillages et les algues au bord de la mer,
 le promontoire te connaît qui brille au soleil couchant
 et, dans le bruit des vagues qui déferlent, j'entends un gron-
 dement :

Harry-Henri-Heine !

Moi aussi, j'avais honte de toi,
 et, par moment, je haïssais ton âme,
 mais maintenant, je suis là, debout, où tu étais jadis,
 le vent me fouette, le même qui soufflait sur toi,
 je jette, comme des cailloux pointus,
 des questions qui me tourmentent,
 ton énigme et ma peine
 dans les ressacs qui arrachent le sable à mes pieds.
 Et je demande à la houle, au vent,
 D'où, pourquoi ? Et vers quoi ?

Le vent siffle, la vague aboie
 dans mon oreille qui, naïvement, attend une réponse ;
 Insensé ! Pauvre fou ! Pauvre dément !

C'est ici que tu as chanté. Oui, inutile de le nier :
 Je suis de ton rang. Suis-je de ta race ? Peut-être.
 Moi aussi, le vrai amour ne m'a baisé qu'en rêve.
 Moi aussi, de mes grandes souffrances, je fais de petites
 chansons.

Moi aussi, je suis étranger, hostile à tes parents, jargonnant
 sur la plage, dans les bergères d'osier, dans les rues,
 comme eux me sont hostiles.

Mais soudain, une vague de reconnaissance m'envahit pour toi,
 philosophe dansant,
 coquet dans la dissonance,
 changeant et capricieux,
 souple comme un chat, indomptable,
 fils du Rhin, gavroche de la Seine,
 déraciné — à double racine —
 fouet, ouragan, proscrit !

Et cependant adieu ! Tu étais le levain et le sel
 sans lesquels la mer elle-même pourrirait
 et cependant, toi aussi, mouvant comme le souffle du vent,
 tu fus pénétré du mauvais désir de la vengeance :
 Etre au moins le bourreau des bourreaux !
 Œil pour œil ! Dent pour dent !
 En toi aussi, s'est infiltrée comme des paroles paternelles,
 la sagesse plébéienne de Jahvé :
 Je passe mon chemin blessé, solitaire... Comme chaque fois
 que j'ai cru avoir un frère,
 doublement seul !

(Les Voix.)

PETR KŘIČKA

(Né en 1884)

Ingénieur chimiste qui a travaillé chez Metchnikov à Paris et qui a passé un an à Moscou, avant la guerre, M. Křička est depuis dix ans fonctionnaire du Ministère de l'Instruction publique.

M. Křička s'est signalé, pendant la guerre, à l'attention publique par le poème *Medynia Glogowska*, improvisé sur le champ de bataille et exprimant les sentiments de la plupart des soldats tchèques forcés à servir, contre leur conviction, dans l'armée autrichienne. Avec un naturisme fruste et tendre à la fois, le poète a chanté son enfance et son amour dans quelques volumes d'un lyrisme sain, fort et très personnel.

Œuvres : *Eglantier* (1916), *Ecusson blanc* (1919), *Enfant à l'arc* (1924).

MEDYNIA GLOGOWSKA

La première, puis la seconde passèrent sur nos têtes,
en sifflant sourdement. Déjà elles volent dru.

Courbés, les gars les saluent
d'une blague sèche, un peu gênée.

Les obusiers du cinquième passent au galop.
Seigneur, que votre volonté soit faite !
Donnez-lui une âme forte comme le sort :
Ma pauvre maman,
regarde, je serais une étoile, une petite lumière
qui luira au-dessus du bois chez nous,
qui pâlera, qui s'éteindra au loin
quand des années auront passé.

Je baise la lettre de mon père, vos doux cheveux,
ma fillette éloignée.

Une lourde vague, un terrible ressac d'amour
pour ceux qui souffrent

a envahi mon cœur. Le spasme sourd
de mon cœur meurtri s'y détend et s'y fond,
et l'angoisse horrible du calice trop amer
de ma nation.

Lukášek, Vávra, nobles garçons
d'un village morave,
Dieu jugera. Honnêtes, comme nous avons vécu,
nous mourrons, innocents.

En avant ! Ils courent, ils courent, à mon commandement,
leurs rangs s'éclaircissent.

O doux Jésus, au cœur plein d'humilité,
ayez pitié de nous !

L'ÉGLANTIER

De toutes les fleurs qu'a engendrées la terre,
c'est l'églantine que j'aime le plus. Elle m'est familière,
sa beauté douce et cordiale me parle
comme en langue maternelle.

Ce n'est pas dans de magnifiques jardins ni dans de riches
parcs,

mais dans les clairières du bois, sur les sentiers au bord des
chemins,

sur la côte d'un ravin rocheux où croît le touche-pin,
que l'églantier vit sa vie pauvre et rude.

Une vie, dirait-on, vide et vaine,
bien qu'au milieu de champs brûlés par le soleil,
l'églantier soit comme un miracle rose,

la chanson joyeuse des abeilles, bien que son fruit, amer et
vermeil,
pendant les tourmentes d'hiver qui cassent les arbres et les
déracinent,
son humble fruit nourrisse les pauvres bêtes affamées,
sauve le pauvre oisillon grelottant et lui rende la vie.
Il le fait de bon cœur, certes. Mais lui-même, il se bat avec
la vie.
Et sans le vouloir, il blesse peut-être la main qui veut le
caresser.

Au milieu de la route qui va du bourg chez nous
à la mairie de Maršov, plus près de la forêt,
il y avait un églantier. Il m'était familier.
Lorsque, rentrant de l'école, au crépuscule d'hiver, je mar-
chais dans la neige,
et le vent sifflait, ululait et se vautrait dans les champs,
et la bourrasque de neige dansait, tourbillonnant,
à demi enseveli, l'églantier me montrait le chemin.
Et l'été, lorsque, mon sac au dos, je descendais en courant la
colline,
tous les jours, il me voyait, me faisait signe de sa tête verte
qui émergeait, seule, des vagues des blés jaunissants...
Ainsi passait le temps. La neige, amie, disparut. Tel un rêve
charmant
le joli mai passa. Déjà l'héroïque mois de juin
se préparait à nous quitter pour longtemps. Vint la joyeuse
journée,
la Saint-Pierre et Paul, ma fête.
Le lin était en fleur, les épis fleurissaient,
des nuages passaient au ciel, comme des goélettes blanches,
la cloche sonnait, sévère. Elle annonçait la fête au pays
qui, autant que moi, avait la joie au cœur et chantait.
Passant par le chemin, je vis mon églantier.
Il était tout couvert de fleurs,
paré comme une blanche demoiselle d'honneur.

J'ai obliqué vers la colline
et m'étendis dans l'herbe au pied du buisson.
Et je me mis à rêver... un rêve joyeux, plein de béatitude :
Les vacances vont venir, une année passera, j'aurai fini l'école.
Puis, je quitterai notre pauvre village
et j'irai voir le vaste monde.
La voix hymnique et triomphale des villes,
le bruit de bataille des usines, le grognement laborieux des
forges,
le bourdonnement des ports, le gémissement des machines
asservies
et le choral des étoiles,
la chanson prophétique des livres, le chant aux mille sons
de la vie,
ce chant tendre et terrible dont résonne la terre immense.
tel un torrent joyeux, telle une clameur d'ouragan,
transformeront en un fleuve puissant les jeunes sources de force
qui jaillissent en moi, bouillonnantes. Telle une fleur ardente
mon âme flambera. Au monde entier
j'apporterai la bonne nouvelle. Je ferai une grande chose.
Bon fils, j'illustrerai mon pays. Car je suis venu
pour vivre et pour triompher...
Et un bonheur immense envahit mon cœur d'enfant qui
tremblait
comme un oisillon, et puis, ne sut plus résister. Pleurant,
j'ai tout raconté à l'égantier. Il écouta mes folies
il vit couler mes larmes, joyeuses, pures et fières,
ce buisson isolé, là-haut, sur la plaine des montagnes,
perdu au milieu des pierres. Il se taisait, plongeant ses racines
dans la dure terre, se blottissant de toutes ses forces
contre l'aride coteau maternel. Dans le bras du soleil, ami
bienfaisant,
il chauffait ses fleurs sauvages, fruits de sa vie dure...

Y est-il toujours, ce bon ami? Y est-il toujours,
mon égantier? A-t-il bien passé

ces quinze années? Certes, le temps fut parfois mauvais, il a venté, gelé. Et la ville, m'écrivit grand-père, a acheté la clairière pour y construire une route. Et Dieu sait pourquoi, où que je passe, ce matin, partout, je pense à mon églantier. Et je sais de quel œil fraternel je regarderais aujourd'hui sa fleur si simple. Comme je saurais bien, comme je saurais à fond, ce qu'elle vit, ce qu'elle sent, combien je comprendrais tout ! Car de toutes les fleurs, de toutes les fleurs enchantées qu'a engendrées la terre, c'est l'églantine que j'aime le plus et qui me parle comme une sœur...

RUDOLF MEDEK

(Né en 1890)

Ayant débuté, sous l'influence des néoromantiques et des décadents du groupe de la *Revue Moderne*, par des vers symbolistes, d'une esthétique raffinée, le jeune poète partit pour la guerre en uniforme de sous-lieutenant autrichien. Mais une fois au front, il passa à l'ennemi et devint le barde inspiré du nationalisme belliqueux. Plus de déliquescence, plus d'esthétisme. Avec une éloquence ardente, il chanta la beauté du sacrifice, la grandeur de l'héroïsme mis au service de la patrie, la certitude de la victoire, la foi en l'avenir de la nation. Et comme le jeune officier était un des plus actifs légionnaires tchécoslovaques, son éloquence n'a rien de faux ni de factice, car il y a là une rare unité de la vie et de la poésie. M. Medek est le seul poète lyrique tchèque qui ait vécu la légendaire anabase tchéco-slovaque à travers la Sibérie et son recueil: *Cœur de Lion*, dont la première édition parut en Sibérie en 1913, est un livre historique. Bien que tourné surtout vers le roman — témoin son cycle *Anabase* en cinq grands volumes — M. Medek reste fidèle à la poésie et ses recueils *Cercle vivant* (1913), *L'Amour et la Mort* (1924) contiennent, à côté de souvenirs de guerre, de beaux poèmes inspirés par la vie intime de l'auteur.

M. Medek est colonel, chef de l'Institut pour l'histoire de la libération nationale et membre de l'Académie tchèque.

CARENCY

Beau pays de France,
ceux qui vont gaiement
au combat, à la mort,
te saluent !

Leur peuple, leur patrie,
au loin, souffrent.
Mais les durs exilés
n'oublieront nulle part !

Ils ne sont qu'une poignée.
Un fleuve de Thuringiens sanglants
Coule vers l'Occident.
Nous les connaissons, nous !

Depuis mille longues années
nous regardons leur visage,
visage rusé
d'avidés carnassiers !

Ah ! Nous les connaissons !
A travers l'Europe
on peut retrouver
leur trace ensanglantée...

Dans la fumée de villes incendiées
et de vénérables cathédrales
ils clament, cyniques,
la chanson des Nibelungen.

Mais c'est ici, ô France,
que, fils de paysans,
nous avons entendu, pour la première fois,
la chanson de Roland !

Chanson qui nous parle
d'une voix passionnée
de la gloire du courage,
de la beauté de l'héroïsme !

Chanson qui nous parle
de la beauté du sacrifice,
du droit à la révolte,
de la puissance de la liberté !

Demain, nous allons nous battre.
 La journée sera enivrante
 comme une coupe de vin,
 le matin des vainqueurs !

Et il ne sera pas dit
 que dans cette bataille
 qui brisera le rempart étranger
 quelqu'un des nôtres aura cédé

Et si quelqu'un de nous
 y trouve la mort,
 il dormira d'un doux sommeil
 dans la terre amie.

La journée sera enivrante
 comme une coupe de vin.
 Ce vin ardent et généreux !
 Le vin de la liberté !

(Cœur de lion.)

NUIT D'UKRAINE

Chez nous aussi le rossignol chante ainsi,
 chez nous aussi,
 il y a des nuits enivrantes
 et belles.

Au delà du Dniepr, il y a une lueur,
 un halo mystérieux au-dessus de Kiev.
 Là, dans les jardins et dans les parcs,
 de belles dames se promènent au son de la musique,
 des discussions orageuses éclatent dans les rues,
 des groupes de gens exaltés
 s'agitent et grondent,

l'air est tout imbu de l'odeur étrange
 d'une époque orageuse et lourde.
 Sur les carrefours, autour des réverbères
 des enfants sales vocifèrent :
 « Nos armées reculent ! »

Un vent lourd et morose
 passe sur l'Ukraine.
 Du côté de la frontière d'Autriche
 des vagues déferlent, souillées.
 Là-bas, c'est la lutte, la terreur, la mort,
 la déroute, l'horreur et le triste désert
 de malheureux cœurs dévoyés.

O toi, enfant de ce pays,
 fillette rieuse et attentive,
 ignores-tu cette souffrance, cette malédiction,
 cette élégie ?
 Ah, devant nous, là-bas, Kiev, devant nous Dniepr,
 et tout autour, la nuit, la nuit d'Ukraine,
 la nuit parfumée !

Mais je vois : là-bas, au loin,
 abandonnée, perdue, oubliée,
 comme sur la mer noire déchaînée,
 une épave brisée,
 une poignée de héros,
 une pauvre petite poignée,
 qui portent tout sur leurs épaules
 affaiblies !
 Là-bas, au loin, dans les flammes des villes incendiées,
 brûlés par le soleil, noircis par la fumée,
 exténués des veilles et des peines des routes,
 spoliés de leur rêve triomphant,
 des lions se battent.

Ils ne sont pas tombés, ils n'ont pas reculé,
ils n'ont pas jeté leurs armes glorieuses.
Plus haut encore
ils ont levé leurs têtes ardentes et rebelles,
ils ont empoigné plus fort leurs baïonnettes,
serré leurs dents --
et ils ont frappé.
Aujourd'hui, leur voix s'envole jusqu'à Kiev,
je l'entends.
Vous tous, écoutez-la avec ferveur
et suivez-la,
car c'est le seul chemin de l'honneur et de la gloire !

Et derrière nous, c'est Kiev, derrière nous Dniepr,
derrière nous, la nuit d'Ukraine
nuit parfumée...

Juillet 1917.

(Cœur de lion.)

LA FEMME

Quand je t'ai vue pour la première fois,
j'ai soupiré : Qu'elle est belle !
Quand j'ai tenu tes mains dans les miennes,
tu brûlais : un coquelicot !
Tu étais, parfois, comme un camélia,
pâle et rouge.
Mais je t'aimais surtout à la campagne,
tu fleurissais, tu mûrissais
en été, dans notre pays,
comme une églantine :
la rose n'était pas sans épine !
Mais que ce fût jour ou nuit,
soleil, lune ou étoiles,
je soupirais toujours : Qu'elle est belle !

Dieu m'a accordé de te voir
allaitant mon enfant,
chantant la berceuse.
Dieu m'a accordé de te voir
te levant avec le soleil,
de t'entendre chanter avec les oiseaux.
Jamais tu n'avais si bien chanté,
jamais tu n'avais si bien salué la sainte journée.
Dieu m'a accordé de te voir,
de voir ta tête brune et la petite tête dorée :
l'étoile et le soleil !

Ton enfant dans tes bras, à l'aube,
tu étais debout sur le Globe,
tu fleurissais, tu fleurissais.
Et moi, tout fier,
je disais aux eaux sans fond,
aux abîmes de l'Univers :
Quoi de plus beau
entre le ciel et la terre ?

Pourquoi donc,
pourquoi donc, ô triste femme,
en ce moment où une douleur atroce
a calciné ton cœur et brûlé tes yeux,
pourquoi me regardes-tu ?
Mon âme est comme un jardin consumé.
Les roses sont carbonisées.
Mais pourquoi toi,
pourquoi, en ce jour,
triste comme un arbre abattu,
es-tu plus belle que jamais ?

(L'Amour et la Mort...)

JAROSLAV DURYCH

(Né en 1886)

M. Durych est non seulement le plus remarquable poète catholique tchèque, mais une des personnalités les plus fortes de la littérature contemporaine.

Sa maîtrise s'est affirmée d'abord dans la nouvelle (*Trois ducats, Trois liards, La Pâquerette*), puis dans le roman (*Dans les montagnes*) d'un style très personnel, dans le poème en prose, dans le récit de voyage et dans la critique. En poésie, cet esprit inquiet et chercheur a essayé tantôt de se rattacher à la tradition tchèque de la ballade sur les traces de K.-J. Erben (*La Mort d'une tzigane*), tantôt d'évoquer de séduisantes et douces silhouettes de jeunes filles (*Fillettes*) ou de dire l'horreur de la réalité d'un monde sans Dieu, où l'homme n'est qu'un misérable mendiant, condamné à la perte (*Chants d'un mendiant*). Depuis quelque temps, M. Durych s'est tourné vers le roman historique et sa trilogie de l'époque de Wallenstein (*Egarements*) est, depuis le maître Jirásek, le premier chef-d'œuvre dans ce genre.

M. Durych, qui est docteur en médecine, est médecin-major de l'armée tchécoslovaque.

UNE GALEUSE PESTE...

Une galeuse peste
traverse le pauvre pays :
à son passage, âmes et fleurs,
arbustes et arbres se brisent d'eux-mêmes,
au-dessus de l'ossuaire muet
les pures étoiles s'éteindront,
des ailes étendues tomberont,
la puanteur étouffante de la mort
violera les bourgeons.

Et cependant, il y en aura,
oui, oui, il y en aura,
des roses rayonnantes
aux pétales d'or !

Je m'assiérai, là-bas,
près de la porte close.
Mon Dieu, ceux qui sont dedans sont morts,
laissez-moi leur faire leur lit de mort
pour les éclairs de la foi,
allumer à leur chevet
un cierge oublié !
Que j'aperçoive dans la pénombre
la belle fleur future,
parce que je crois,
oui, oui, parce que je crois
au nom de tous ceux
qui meurent !

(Chanson de mendiant.)

RUDOLF KRUPIČKA

(1879)

M. Krupička réunit en lui les dons d'un dramaturge et ceux d'un poète lyrique.

Elevé, comme M. Medek, à l'école de la *Revue Moderne*, il a quitté sa première manière qui tendait à une écriture raffinée et chante son amour, son désir sensuel, en des poèmes d'une belle simplicité, d'un sentiment ardent et d'une force mâle : *L'ancre d'or* (1918), *Seuil du cœur* (1920), *Amour pour amour* (1928).

Au théâtre, M. Krupička a donné une tragédie shakespearienne de l'histoire de Bohême (*La famille des Vršovci*) et deux comédies satiriques d'une verve remarquable : *Le grand style* et *La nouvelle Majesté*. Les sarcasmes cinglants de cette dernière visaient les grotesques excès de la démagogie d'après-guerre.

MAI DE BOHÊME

Je voudrais avoir un fils de toi
avec dans les yeux le même ciel de Bohême
dont l'azur resplendit, ma mie,
dans tes regards.

Vois-tu ? Nos régiments marchent,
fils du mai de Bohême, de ses champs, forêts et prés :
chanson héroïque,
miracle des miracles.

Entends-tu les espérances nouvelles
qui passent par la vieille patrie?
Vois-tu la radieuse journée qui embrasse
le pays natal?

Des régiments toujours nouveaux...
O mon pays, beauté des beautés,
la rose de mai, la plus belle des roses,
s'est épanouie...

Une blanche rose de mai
qui ne germe que d'une foi ardente,
pour embellir toutes les nuits
et tous les jours...

Je voudrais avoir un fils de toi
pour qu'il marche à leur côté,
pour qu'il fleurisse comme une rose de mai,
comme une rose de mai...

(Amour pour Amour.)

JAKUB DEML

(Né en 1878)

Prêtre catholique, J. Deml a fait partie du groupe littéraire des catholiques modernes, mais s'en sépara bientôt. S'étant brouillé avec ses supérieurs hiérarchiques, il fut mis à la retraite et vit dans son village natal, en Moravie, se consacrant entièrement à la littérature. Poète doué d'une rare émotion et d'une charmante finesse d'esprit, M. Deml publie, de temps à autre, des cahiers contenant des poèmes, des réflexions, des confessions, des souvenirs. Des méditations d'un profond sentiment religieux y côtoient des remarques tracées en marge d'événements.

Le lyrisme de Deml s'est manifesté avec le plus de pureté dans son livre *Miriam* et dans ses tendres apostrophes aux fleurs : *Mes amies* (1913).

SAINT-ESPRIT

Esprit invisible

Mais d'autant plus vrai !

Tu es la moelle de mes os

Comme celle d'une branche de lilas,

Tu es la veine d'or des rochers

Et la couleur des œillets et des roses,

Le rayon par lequel un aigle mesure la distance

Des nuages à la terre,

Tu es le plaisir inconscient

Qu'un enfant ressent en jouant,

Et la douleur qui dans ses paumes presse le cœur d'un homme

Qui a perdu la femme aimée jusqu'à la mort...

Tu es maudit par des imbéciles
O Saint-Esprit,
Ne pouvant d'une façon visible
Montrer la substance de l'amour,
Ton existence même,
Car aussitôt que tu ouvres
Les yeux des voyants et les becs des oiseaux
Et les calices des fleurs :
Tes seuls témoins, les poètes,
Les uns se taisent à tout jamais,
Les autres se mettent à parler des langues inconnues,
Ou deviennent fous...

MIROSLAV RUTTE

(Né en 1889)

Porte-parole critique de la génération « pragmatiste » dont les membres les plus représentatifs sont les frères Tchapek, le dramaturge Fr. Langer et le poète R. Weiner, M. Rutte est l'auteur de quelques livres de critique pénétrante, plus intuitive que savante. En poésie, il a trouvé des accents qui trahissent une étroite parenté avec l'unanimisme français, par leur lyrisme simple et profond qui s'incline humblement devant le miracle du monde et de l'amour.

M. Rutte a publié les recueils de poésie suivants :

Regards rassérénés (1918), *Vague enflammée* (1922), *Nuits au clair de lune* (1927).

M. Rutte est le critique dramatique du journal *Národní Listy* et le directeur de la revue *Cesta*.

CANTIQUE DU MATIN

*Soyez loué, ô Seigneur, pour notre Sœur
la Terre qui nous porte et nourrit.*

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

C'est pour vous que je parle, ô pierres sur la terre vivante,
pour vous, oiseaux, dont les ailes chaudes
s'appuient contre la jeune atmosphère !

L'heure est propice aux paroles d'amour !

La chair est profonde, la colombe est heureuse,
mon esprit regarde la Terre.

Voici la terre qui enlève, la terre qui rend !

Les pierres sont mes sœurs, les oiseaux mes enfants,
que puis-je de plus :

Je suis un arbre qui marche, une pierre qui chante,
un rameau vert qui se balance dans le flot de l'amour,
en attendant la pesanteur des fruits.

Je suis un large lit par lequel coule le Temps.

Bras ouverts, je me suis égaré dans la vie,
cherchant un chez-moi.

Je connais les cris des montagnes, le silence des côtes.

La vie immense respire aussi par mes lèvres,
elle est en moi, tout entier, je suis en elle.

Les voix traversent mon cœur, ardent,
des oiseaux y volent, des épis y jaunissent,
et je deviens muet à force de tendresse.

Comment se fait-il que moi, tout petit, j'entende si bien,
comment se fait-il que je puisse parler à la glaise et aux
hauteurs,

à la vie, à la mort, à moi-même.

Qu'ai-je donc fait pour mériter la faveur de pouvoir être triste?

Qu'ai-je fait pour que vous me permettiez, Seigneur,
de veiller avec les fleurs aux heures joyeuses du matin?

Et je vous remercie de m'avoir donné des paumes légères,
que je puis poser sur les choses qui sont chaudes ;
de me faire porter le poids lourd de l'amour,
d'avoir logé mon âme dans un corps suave,
de m'avoir permis d'embrasser du regard votre ciel entier,
et de voir tout s'abaisser vers moi.

Je vous remercie d'avoir donné le rire à mon âme,
d'avoir traversé mon cœur par un rayon de bonté,
d'avoir permis à mon amour, ô Seigneur,
de fleurir humblement sur les prés de la vie !

(Regards rassérénés.)

RICHARD WEINER

(Né en 1884)

D'origine juive comme F. Gellner et O. Fischer, vivant depuis de longues années à Paris, M. Weiner est un esprit des plus compliqués et très européen. Journaliste de premier ordre, il est le correspondant parisien du journal *Lidové Noviny* et il suit la vie intellectuelle de Paris avec une attention fort perspicace. Ses livres de nouvelles l'ont placé parmi les principaux prosateurs de la jeune école par la hardiesse de leur psychologie du subconscient.

Poète d'une sensibilité irritée, timide et mélancolique à la fois, il écrit une langue tourmentée, difficile, hérissée d'archaïsmes et de néologismes hardis, surchargée d'images et serrée jusqu'à en devenir impénétrable et hermétique. Malgré cet hermétisme mallarméen, on devine un esprit d'une rare finesse, une âme humaine qui se débat sous le poids de fautes imaginaires de passions dérégées et d'un sentiment de la responsabilité qui s'exagère jusqu'à devenir un tourment.

M. Weiner a publié les recueils de poésie suivants : *L'Oiseau* (1914), *La renonciation souriante* (1916), *Carrefours* (1918), *Bien des nuits* (1928), *Nature morte à la chouette, à l'herbier et aux dés* (1929).

PRINTEMPS

Les adolescents attrapent, dans leurs mains, la lumière
qui poudroie

et puis la font tomber comme du sable.

Et les ombrelles sont bonnes pour creuser
des fossettes dans la terre.

Au fond du jardin, le printemps se tient,
tête en bas, jambes en l'air, et il divague :

— Dans quinze jours, c'est Pâques ! —

Et comme je rentre, je vois :
Le rempailleux de chaises passe par notre rue
et fait un grand vacarme avec sa petite trompette.

(Carrefour.)

UNE OMBRE

Est-il possible qu'elle paraisse si indifférente
sur le rideau blanc,
puisqu'elle t'appartient et que je suis là,
moi, ton amant.
Est-ce qu'elle est si peu toi, et moi, est-ce que je n'existe plus,
qu'elle semble ne pas voir, qu'elle ne me sourit pas.

Et toi, à quoi penses-tu? Maintenant, tu es devant l'évier
(c'est ton ombre qui te trahit)
et, de ma tasse, tu verses le thé que j'ai laissé — à quoi penses-
tu donc?

Suis-je là, sous la fenêtre, ou bien encore à table,
grignotant des biscuits,
les écrasant avec la langue contre le palais,
ne les goûtant pas, mais te goûtant, toi, sachant
que tu es tout près?
Suis-je ici ou là? Et à quoi penses-tu?

A moi, à moi ! Mais alors, que veut là cette ombre
entre toi et moi?
Et pourquoi ne me regarde-t-elle pas, parcelle étrangère
de toi,
pourquoi ne sait-elle pas que je suis là, que j'attends
et que c'est à toi que je veux dire :
— Merci ! (pour que tu ne l'entendes pas).
Merci de la soirée, de l'abat-jour vert,

des biscuits et du thé,
 et aussi
 de ce que les voisines d'en haut ont fait un joyeux festin.

Pourquoi est-elle là? Chasse-la sous la table,
 qu'elle disparaisse,
 je ne veux pas la voir, l'ennemie !

Tiens ! Elle n'est plus. C'est que tu es passée
 dans la chambrette. Prépare-tu ce qu'il faut pour le déjeuner
 de demain.

Si ton ombre était là, je le saurais...

Montre-toi encore !

Tu es la pensée qu'elle m'adresse, en souvenir de moi.

(Carrefour.)

OISEAUX MORTS

Des rosaires d'oiseaux morts décorent
 l'étalage du marchand de gibier
 et des cuisinières de la Martinique, couleur de chocolat,
 avec des caracos qui leur vont
 mieux que le catéchisme créole,
 les égrènent en récitant le Pater du matin.

Mais sur des tables de marbre devant les magasins
 il y a de petits cadavres de grand luxe.
 (Je songe, je songe aux beaux catafalques
 des rois défunts,
 des épées nues tout autour empêchent, cérémonieuses,
 les larmes de couler).

Un commis dignement vêtu de blanc
 de quelques aristocratiques pompes funèbres les surveille
 et c'est avec plaisir qu'un jour nous confierons
 le soin de notre âme à cette maison,
 car les morts décoratifs sont, bien entendu, à droite.

Et comme ils gisent là, au dos, sur la gloire des feuilles de
 laurier,
 serrant dans leur bec, qui ne sait plus rien d'autre, à présent,
 une pâquerette rouge d'organdi ciré
 tandis qu'un soleil commençant monte au-dessus du rempart
 de citron,
 (je songe, je songe aux moissonneurs dormant à midi,
 la face couverte d'un mouchoir,
 et à l'œillet excitant aux corsages bombés des jeunes filles)
 qui pourrait supposer, que l'oisillon eût fermé
 ses petits yeux pour autre chose que parce qu'il le voulait bien.

Des rosaires d'oiseaux morts décorent
 l'étalage d'un marchand de gibier,
 et sur le pavé, pizzicato, pizzicato, oui,
 c'est leur sang.

A la même place, à la même place, la tache sombre de la feuille
 de laurier —

le rythme imaginaire des zones tropiques
 fait ramasser en un morceau le vacarme dispersé
 de l'insidieuse rue Vignon,
 et dans les yeux attentifs de la cuisinière
 brûle la Martinique.

Des rosaires d'oiseaux morts décorent
 l'étalage du marchand de gibier,
 des petits pieds courbés comme pour prier apaisent, oh,
 apaisent
 des espoirs impossibles
 tandis que les ailes, lourdement ramollies par la menue dragée,
 plus rien.

Mais les moignons ratatinés des petits cadavres de grand luxe
 se mettent en garde, en garde devant je ne sais quoi de surnois
 (car les morts sont soupçonneux)
 comment expliquer cela au milieu d'une telle idylle,
 et pourquoi se défendent-ils, étant Au-delà ?

Des rosaires d'oiseaux morts décorent
 l'étalage du marchand de gibier,
 sur les plaques blanches les morts sont aussi réels
 que les rois défunts sur de beaux catafalques
 au milieu de cierges qui fument,
 autour desquels des épées nues défendent cérémonieusement
 aux larmes de couler.

Des rosaires d'oiseaux morts décorent
 l'étalage d'un marchand de gibier
 et des cuisinières de la Martinique, couleur de chocolat,
 les égrènent en récitant leur Pater,
 des mains effilées gantées de chevreau,
 sans se laisser émouvoir par les petits becs tenant une pâque-
 rette,
 chatouillent les poitrines de jolis oiseaux, dont certains
 rient poliment.
 Mais rieur ou non, tous rôtissent également
 sur un feu de sarment qui leur confère un goût exquis.
 La brochette tourne
 et les moignons ratatinés des morts soupçonneux
 se défendent de tous côtés.
 (Mais contre quoi, contre quoi maintenant encore?)
 Quelqu'un se souviendra par hasard
 que ces choses-là, peut-être, volaient,
 mais le bon marchand, pour qui elles sont une bénédiction
 se souvient le moins de tous les hommes, le moins,
 que ces choses-là
 hier encore, volaient.

(Nature morte à la chouette, à l'herbier et aux dés.)

MARTIN RÁZUS

(Né en 1888)

M. Rázus, qui est un pasteur protestant, est peut-être le plus fécond d'entre les poètes slovaques contemporains. Pendant la guerre, il a été le chantre inspiré de la liberté de son peuple (*Paix et orage*, 1917) et il salue la liberté par le recueil : *Mon cher pays* (1919) et *Sonnets* (1924).

PRAGUE

1917

On la voit jusque d'ici, même dans les nuits sans étoiles,
on la voit si clair, si nettement — voyez-vous
la ville lointaine et séculaire, la ville d'or?

Elle se mire dans le fleuve, contente de sa puissance
et de sa volonté de vivre librement, en triomphe,
et sa cathédrale s'élançe vers le ciel, au-dessus du château.

On la voit jusque d'ici, où il fait si sombre,
au pied des montagnes, où flambe le feu de garde,
dont je nourris la flamme par l'aide de l'Amour.

Le froid est pénétrant — (est-ce l'approche de l'aurore?)
mais on aperçoit la ville, oh oui, on entend la voix des cloches
que le vent apporte dans mon pays meurtri.

Cette voix émeut partout où elle pénètre ; mais dans cette nuit
hurlante,
dans cette nuit sans vie, il n'y a plus d'ennemi, plus de haine,
plus personne qui ose lancer un anathème.

O ville pleine de beauté... ô tours... ô fleuve... ô ponts !

JOSEF HORA

Né en 1891)

Après avoir débuté, en 1915, par des vers d'un caractère descriptif et méditatif où était sensible l'influence de Vrchlický, de Sova et de Neumann, M. Hora a bientôt acquis une vision directe de la réalité. On peut constater cette évolution dès son second recueil : *L'Arbre en fleur* (1920). *La journée qui travaille* (1920) montre un abandon complet de l'individualisme. Le poète cherche à se fondre dans la foule anonyme du prolétariat. *Le cœur et le tumulte du monde* marque un peu le fléchissement intérieur d'un cœur qui a besoin de silence et de tendresse, mais *Le Printemps orageux* (1923) reprend le thème de la révolte sociale, sans éviter quelquefois les dangers de la sécheresse didactique. Un voyage en Italie eut été un bain de lumière pour les sens de l'homme du Nord qui évoque le contraste de son pays sévère et du pays du soleil dans le beau livre *L'Italie* (1923); dans *Les Cordes au vent* qui suivirent (1928), M. Hora arrive à la pleine maîtrise, à une spiritualité sublime et à une rare pureté de style qui le placent dans le voisinage immédiat des plus grands poètes lyriques tchèques.

Expulsé du parti communiste pour l'indépendance de ses idées, M. Hora dut quitter la rédaction du journal communiste *Rudé Právo*. Il dirige la revue *Pásmo*.

VERS

C'est tellement simple. On écrit un vers,
une rime te montre le chemin de l'autre rime.
C'est tellement simple. On dit : Je t'aime bien...
un mot, un autre, deux hommes seront heureux
au milieu du bruit de la grand'ville.

Mais il y a tant de rimes. Un vers cassé
 ne trouvera plus de suite.
 Le cœur demandera : Pourquoi? Pourquoi pas une autre?
 Et c'est fini d'aimer.
 Il n'y a plus de port.

(Premier livre de poésies.)

JE VAUX MIEUX

Je vaux mieux
 qu'une douzaine d'hommes dînant dans de la vaisselle d'argent
 avec leurs langues, leurs estomacs
 et qui causent avec la beauté sensuelle
 des femmes habillées de soie ;
 je vaux mieux
 que mille danseurs et danseuses
 qui, sur les parquets des salles de marbre
 font tourner en pirouettes savantes,
 le rien, le rien de leurs âmes ;
 je vaux mieux
 que le dieu qu'adorent les rassasiés
 qui peuvent se payer
 des maîtresses, des perles et des fleurs.

Mais je ne vaux pas
 le cœur d'une fillette qui a perdu sa maman,
 ni
 les yeux d'un mendiant d'où rayonne la simplicité grise
 de celui qui, ne possédant rien, ne ressent point d'envie,
 ni
 deux mains mourantes que l'avarice n'a point souillées,
 des mains qui pendant toute la vie
 portaient du pain sec à la bouche
 et des choses nécessaires à des centaines d'hommes.

(Le cœur et le tumulte du monde.)

1917

Si j'étais Français,
ouvrier de la métaphore,
étincelle de l'esprit, feu devenu corps,
fils de la République qui saigne à Lille, à Verdun, à Metz,
je ne crois pas que tu pourrais me retenir, ma mie.
je ne crois pas que je regarderais tes larmes, ô mère,
je vous renierais pour un moment sous les regards de la patrie
et j'irais mourir pour elle —
vos noms sur les lèvres.

Si j'étais Russe
fier de sa jeune liberté, dur pour lui-même,
d'un baiser impatient, je me libérerais de toi, ma mie,
console-la, console-la, elle est faible — dirai-je à ma mère
et, couvert du large sourire de la foule, de ceux qui attendent
la terre,
et auxquels l'Esprit a délié la langue,
j'irais dans un meeting dire tout, et au premier mot :
O frères —
je pleurerai pour l'amour de tous, de tous,
profond comme la steppe, inconcevable comme la Russie.

Si j'étais Allemand,
je ne regretterais rien.
Adieu, ma mie, adieu, ma mère, la patrie avant tout.
Ingénieur, je me tiendrais debout au périscope sur l'U-124,
bercé par l'Océan, que la volonté des ancêtres nous a ordonné
d'occuper.
O Lusitania !
Fille abattue et coulée de Carthage insolente !
Ou bien, serais-tu la fille de Rome ? Non, va-t'en, doute !
Eloigne-toi de la main ferme qui sème l'incendie, l'horreur
et la débâcle,

parmi les ennemis pâlis du peuple, élu pour gouverner.
La victoire est douce, où que je la trouve.

Mais je suis Tchèque.

Je pense à toi, ma mie. Tu as faim d'une joie qui n'est pas
encore née,
à toi, ma mère, qui raccommodes en silence près de la fenêtre
ton vêtement,
et je déambule comme ivre de ce monde qui grelotte, fiévreux.
Des jours volent à travers l'Europe, la vie se multiplie,
la poitrine s'élargit,
hésitant étrangement, approche l'heure de la justice
arrachée du firmament,
des millions d'yeux fixent, avec interrogation, les ténèbres
du sort,
qui se déchirent, lentement, lentement, au-dessus des mon-
tagnes de la frontière.
Au delà s'éteignent
des nuages de sang répandu pour qui? Pourquoi?
O mon peuple ! Pour toi? Pour toi?
J'ai la foi.

(L'Arbre en fleur.)

JINDŘICH HOŘEJŠÍ

(Né en 1889)

Poète lyrique d'une fine sensibilité et d'un ardent sentiment de solidarité humaine, M. Hořejší s'est révélé maître de la traduction des poètes français. Son adaptation des poèmes de *Jehan Rictus*, par exemple, est un tour de force.

BERCEUSE

Petit garçonnet,
voici la nuit
et les petites joues
sont semées de brillantes larmes
comme le ciel est semé d'étoiles.

Tu as besoin d'amour,
tu veux que ta maman
soit au chevet de ton lit,
qu'elle t'embrasse, qu'elle caresse tes cheveux,
que de douces paroles te bercent au sommeil.

Ta maman est assise devant sa glace.
Dans un moment elle ira au théâtre.
Elle est nerveuse !
Dieu soit avec elle !
N'aie pas peur ! Ne pleure pas !
La bonne est là.

Pour ne pas trouver la vie trop lourde,
pour ne pas trouver trop amer
son pain arrosé de larmes,
tous les soirs, elle se laisse emporter sur un cheval noir,
dans un pré où dansent les fées,
dans un pays lointain, humain et beau.

Elle sait raconter ce conte.
N'aie pas peur ! Ne pleures pas !
Elle te le dira.

Chaque jour, elle t'en dira un autre.

(Collier de corail.)

JIŘÍ WOLKER

(1900-1924)

Le plus pur et le plus profond d'entre le groupe de poètes d'après-guerre, inspirés par l'unanimité et hallucinés par la vision millénaire du communisme, Jiří Wolker disparut, enlevé par la phtisie, avant qu'il pût, au combat, « dégainer son cœur », comme il a dit dans une épitaphe qu'il a écrite lui-même. Originaire d'une famille de bonne bourgeoisie, Wolker débuta en 1921 par des vers d'une délicieuse fraîcheur de sentiment, d'une admirable tendresse lyrique qui embrassait les choses, les animaux et les hommes dans un élan d'amour, de solidarité et de bonté très slave, bien qu'un peu naïve et puérile (*L'hôte dans la maison*).

Ce garçon de génie a créé, pour exprimer son optimisme harmonieux et sa foi millénaire, une langue nouvelle, un style nouveau qui donne aux plus humbles mots un éclat surprenant. Au fur et à mesure qu'il sort du premier éblouissement de la réalité, il sent avec plus d'intensité l'injustice sociale et il en souffre presque physiquement. Il s'identifie avec les déshérités au point de ne pouvoir être heureux tant qu'il y a des masses qui souffrent. Sans renier la vie qu'il ne cesse d'adorer, il oublie sa jeunesse pour ouvrir son âme à la douleur des milliers de frères, il dépense et distribue son cœur dans les admirables ballades mi-lyriques, mi-épiques, où il continue sciemment les traditions d'Erben et de Neruda. Ces pièces, gonflées par un sublime amour de l'humanité, sont d'une simplicité classique et d'une intonation profondément tchèque.

UN HOMME

Ce fut au milieu de la nuit
que l'ouragan fit l'irruption dans son cœur ;
avant qu'il pût lever ses bras fanés,
l'ouragan se mit à déraciner son cœur —
et ce cœur de chêne, ce haut cœur
avec ses soixante-quatorze ans — soixante-quatorze rameaux

se renversa sur son corps et le corps tomba par terre.
Au milieu de la nuit,
criblé par les étoiles des blessures, se changeant lui-même
en nuit,

il gisait par terre, impuissant, et cependant un homme encore ;
il ne gémit pas, ne poussa pas de cri, n'appela point,
pour ne pas réveiller, pour ne pas effrayer
ses petits-enfants qui dormaient dans la chambre à côté.

Ce n'est pas d'un seul coup qu'un chêne tombe sous le choc
de l'ouragan,

Ce n'est pas d'un seul coup qu'un cœur tombe sous le choc
de l'apoplexie.

On le trouva le matin, on le posa sur le lit
et c'est ainsi que nous nous rencontrâmes pour la dernière
fois,
mon cher grand-papa.

Ce jour-là, tes yeux gris si tristes, tes yeux qui s'envolaient,
m'appelaient de loin, ils voulaient me dire quelque chose.
Ce jour-là, j'ai compris que les paroles de ce monde
sont trop pesantes pour un oiseau qui s'élève dans les nuages,
et cependant, j'ai pressé ta main, désirant
que la vie coule de ma main dans la tienne,
je voulais te donner du sang dont j'ai assez dans mes veines,
pour que tu t'asseyes sur ton lit et que tu m'adresses la parole.

Mais tes mains humbles comme un petit crucifix cassé,
tes mains qui jamais ne se laissèrent servir tout en servant
de tous les côtés,

n'ont pas accepté mon sang, et en cette heure je compris
que celui qui quitte la vie, ne peut qu'en donner.

Ce fut ma main qui acceptait, c'était la tienne qui donnait
et tes dernières forces s'en envolaient comme des étincelles
électriques.

Dans la chambre au-dessus de la ville, dans un cercueil ouvert aujourd'hui, grand-papa est étendu, endimanché, raidi, couronné de bouquets offerts par ses enfants et ses petits-enfants.

Par-dessus le cadavre, je regarde la fenêtre.

Le mort s'appelait Georges — moi aussi, je m'appelle Georges. Le mort fut un homme — serais-je un homme, moi aussi? Lorsque l'ouragan éternel s'appuiera contre mon cœur, lorsqu'il aura déraciné mon cœur, lorsqu'il me clouera à terre,

est-ce que je conserverai la force que ce mort m'a donné pour mourir comme lui, sans appeler dans la nuit, dans cette nuit immense, énigmatique et simple où un vieillard meurt, où un enfant grandit en rêve.

(L'heure difficile.)

LES CHOSES

J'aime les choses, camarades silencieux,
car tout le monde les traite
comme si elles n'étaient pas vivantes,
et pourtant, elles vivent et nous regardent
comme des chiens fidèles avec des regards concentrés
et souffrent

parce que personne ne leur adresse la parole.

Elles sont gênées d'entrer en conversation,
elles se taisent, attendent, se taisent
et pourtant

elles voudraient tant causer un peu !

Voilà pourquoi j'aime les choses
et j'aime aussi le monde entier.

(L'hôte dans la maison.)

MENDIANTS

Un jour, le Bon Dieu vint me trouver
 sous les traits d'un mendiant, avec une besace et un bâton.
 Il avait dû coucher dans les foins,
 car il sentait comme sentent les champs en juin.
 Il s'arrêta au seuil et demanda l'aumône.

Ce jour-là j'avais sur moi
 beaucoup de méchantes choses qui vous étouffent ;
 des vêtements noirs, un faux-col, des livres reliés en cuir
 et comme j'avais bien mangé,
 je méditais très sérieusement
 s'il vaut mieux vivre ou mourir.

Je ne lui ai rien donné — je n'avais pas de bras.
 Seulement, j'avais honte
 en voyant ses yeux
 bleus de l'orient à l'occident.
 Le Bon Dieu partit.
 La porte resta ouverte.

Un jour cette porte m'entraîna dehors sans col et sans livres,
 comme viatique j'avais ma besace et un rire enfantin,
 beaucoup de tristesse et tout un paquet d'offenses
 et un souvenir argentin de ma mère.

Maintenant, j'erre par la ville en cherchant le Bon Dieu,
 je sais qu'il déambule par là, avec sa besace et son bâton,
 je sais que je le rencontrerai un jour,
 mais cela ne me fera plus de mal
 car je n'ai plus de méchantes choses.

Il m'emmènera avec lui. Nous nous mettrons au coin de la rue
 le bonnet à la main, le soleil au-dessus de nos têtes :

« Ayez pitié,

Donnez-nous de l'amour — gens de Dieu,

— Ouvrez vos cœurs ! »

(L'heure difficile.)

LES YEUX DU CHAUFFEUR

Les rues, les usines, se turent une à une
 Les étoiles s'endormirent autour de la lune
 Et, par toute la ville, si tard, sous les cieux,
 Une seule maison ne ferma pas ses yeux,
 Ses yeux ardents qui, dans la nuit, semblaient crier,
 Parce qu'entre les machines, les barres, les fours, les leviers,
 Dix travailleurs emmêlaient leurs muscles avec le fer
 Pour métamorphoser leurs mains et leurs yeux en lumière.

Antoine, chauffeur électricien,
 Enfourne le charbon,

Depuis, jour pour jour, pendant vingt-cinq ans,
 Antoine ouvre le four avec sa pelle en fer.

Il en jaillit des flammes rouges en sifflant ;
 La fournaise et l'adolescent.

Antoine lance une lourde pelletée au four béant

Et, comme l'homme seul peut fabriquer de la lumière,

Il jette au four, chaque fois, une parcelle de ses yeux ;

Et ses yeux clairs, pareils à des fleurs bleues,

Vont flottant par la ville, au long des fils de fer,

Pour qu'au théâtre, au café, sur la table en famille, on les voie

S'allumer en lumière de joie.

« Camarades électriciens,

Ma femme est un être bien mystérieux.

Quand je la regarde dans les yeux,

Elle pleure, et, m'appelant fils de Satan,

Me dit que je n'ai plus les yeux que j'avais dans le temps ;

Qu'au temps de notre mariage,

Ils étaient beaux et grands comme deux pains de ménage

Et que ce qui m'en reste sur ma joue osseuse,

N'est plus que deux pauvres miettes sur une assiette creuse. »

Les camarades rient en réplique.

Et tous, au milieu de la nuit aux yeux électriques,
Se prennent à penser durant un bref moment,
à leurs femmes qui s'imaginent naïvement
Que leurs hommes sont nés pour n'être rien qu'à elles.

Comme il a fait pendant vingt-cinq ans, de sa lourde pelle,
Antoine ouvre le four.

Comprendre la femme n'est pas simple toujours ;
Elle a une autre vérité qui n'est qu'à elle.

Antoine jette, machinal, la houille au feu

Et il mêle au charbon la fleur de ses yeux bleus.

Car l'homme est ainsi fait, que toujours, son désir

L'arrachant à la terre, il la survole et l'enserme entre ses yeux

Pour que leur porte, large ouverte entre la lune et soleil,

Accueille les rayons de moisson et d'amour en cortège vermeil.

Alors Antoine, le chauffeur aux doigts calleux,

Embrassa d'un coup d'œil ses vingt-cinq ans de four.

Il vit le feu, couteau tranchant, lui taillader les yeux.

Et il se dit : « C'est assez pour mourir, en homme pitoyable. »

Et dans la nuit, face au monde, jaillit la clameur effroyable :

« Camarades électriciens,
Je suis aveugle : Je ne vois plus. »

Les amis l'entendant crier,
Accoururent terrifiés,
Et ils le ramenèrent chez lui,
Enfermé dans la double nuit.

Au seuil d'une nuit,
Sa femme et son enfant.
Au seuil de l'autre nuit
Le ciel ouvert tout grand.

« Antoine,
Mon homme chéri,
Pourquoi me reviens-tu

A cette heure-ci?
 Pourquoi aimais-tu
 Cette garce cruelle,
 Cette fille de fer,
 Le feu et la pelle?
 Pourquoi l'homme, toujours,
 Nourrit-il deux amours?
 Et pourquoi l'un qu'il tue
 Et l'autre qui le tue? »

L'aveugle n'entend pas, il s'enlise dans les ténèbres
 Qui l'embrassent et qui l'enserrent ;
 Le cœur navré s'évade hors de la poitrine
 Et va par le monde en quête d'autres médecines.
 Mais au-dessus de la nuit brille un flambeau joyeux.
 Ce n'est pas un flambeau joyeux, ce sont des yeux.
 Ce sont tes yeux, à Toi, qui se donnèrent au monde
 Pour ne mourir jamais et qu'un jour plus pur l'inonde.
 C'est Toi, chauffeur, qui des débris du corps meurtri prends
 ton essor.
 C'est Toi qui, tout aveugle, te regardes Toi-même encor.

Du mortel Travailleur
 L'œuvre reste vivante,
 Antoine meurt,
 La lampe chante.

Femme chérie, Femme chérie,
 Ne pleure mie.

(L'heure difficile.)

A. M. PÍŠA ⁷

(Né en 1902)

Sensualiste, à ses débuts, de l'école de S. K. Neumann (*Jour et Nuit*, 1921), M. Píša a vu, senti et exprimé toute l'incertitude morale de l'époque chaotique d'après-guerre dans une forme très moderne, influencée par G. Apollinaire; procédant par dissociation, il se rapproche de la méthode cubiste (*Le Saint incompréhensible*, 1922). Fils du Midi de la Bohême, qui fut le foyer de toutes les hérésies généreuses, il se laisse emporter, lui aussi, par la vague du communisme, salue la révolution sociale et maudit les riches et leur âme profondément engourdie (*Saluts*, 1923). Mais le credo révolutionnaire ne peut suffire à son esprit ni à son cœur qui refusent d'être noyés dans le collectif. Les recueils : *Etoiles dans les vagues* (1924) et, surtout, *Maison en flammes* (1925) nous montrent un romantique revenu de l'ivresse communiste, qui, avec une belle probité intérieure, confesse ses déceptions, tout en gardant une immense pitié fraternelle pour les déshérités. Il se penche sur le sol natal pour mieux comprendre la sévérité douloureuse de sa voix et le sens de son inquiétude pessimiste.

M. Píša (pron. Picha) est sans doute le plus remarquable esprit critique de sa génération. On lui doit, en dehors d'un volume d'essais critiques : *Jugements, luttes et défis* (1922), une belle monographie sur *O. Theer* (1928).

LA BOHÊME DU SUD

On y vit durement et on y mûrit tard.

Ils sont loin, loin, et cependant, on ne leur échappe pas,
à ces coteaux parsemés

d'arbustes épineux et de pierres.

Ces épines, ces pierres, je les ai aussi dans mon cœur.

Cherchant obstinément les sources de mon sort,
c'est là que je m'arrête.

Je vois la terre osseuse, maigrie :
les vents d'automne ont déchiré ses vêtements,
ses lourdes nattes flottent contre le ciel.
Hérétique, elle lève en menaçant son poing rocheux,
une fumée brumeuse sortant de sa bouche cache son front,
elle regarde les plaines, obsédée de fierté.

Le soleil se couche au lac et les lointains
respirent un message.

Je verrai des pâtres silencieux surgir
du doux ondolement des troupeaux.
De leurs yeux humblement, ils écartent les ténèbres
et chaque jour, ainsi, ils attendront l'astre
qui, de nouveau, les conduira à Bethléem.

Sois vaillant comme eux,
ô pèlerin, qui traverses les brumes.
Après du feu qui s'éteint, un pastoureau chante, un enfant.
Et de ses lèvres gercées vous entendrez la prophétie mélancolique
de l'abandon, de la misère.
Y a-t-il encore des feux devant nous ?

Quand l'Angélus du soir ébranlera les cloches des montagnes,
tout le pays, respirant dans ses paumes,
prie. Il a honte du monde.
Au loin tourbillonne le feu d'artifice coloré des villes,
loin, très loin, des vignobles mûrissent
et tombe la pluie de la musique.

Les papillons des sourires ne passent qu'en éclair
sur les épines de nos coteaux. Et du cœur,
frappé par le silex de cette terre,
le rêve du Royaume de Dieu jaillit comme une flamme.
L'avez-vous traité avec miséricorde, ô Seigneur ?

Au-dessus des forêts, au-dessus des montagnes,
l'ombre morne de la soutane du Maître s'avance (1).
Ecoute, au milieu d'une odeur de cendre
ce blasphème contre le monde,
écoute la voix féroce ment douce de la mort
qui entonne le chant.

De ses fils épais, le lin de ces coteaux
t'enlace et te saisit à la gorge.
Et toi, du sang caillé sur tes lèvres,
tu chantes une chanson rauque et sans couleur.

Dans les champs, aux carrefours des routes,
il faut porter ici la croix de la solitude ;
de loin, tu entendras le chant solennel des foules.
L'ascétisme d'un amour passionné
a serré, d'une armure de fer, ton cœur enflammé
et la fleur de rose s'épanouit, calice au milieu des astres.

Oh, facilement, trop facilement,
l'amour se change en haine.
Le sifflement de la mort t'ébranle jusque dans tes racines,
un pauvre désir de tuer le monde
et de boire, comme un chien, oh boire
du soleil, de la bourbe et du sang.

Perdu, j'entends les démons hurler
dans les brumes de la forêt.
La désolation et le froid de ce pays,
aiguillés par la misère, s'enfoncent jusqu'au cœur.
Qui me tendra la main ?

Qui tendra aux lèvres le mot rédempteur ?
Et le bruit violent de tes sources,

(1) Jean Huss. (*N. du Tr.*)

les ouragans de tes forêts
à jamais ont déchiré mon cœur.
La tristesse indicible de tes lacs
s'est infiltrée dans mes yeux,
et comme un héritage atroce je porte
ta soif de vérité, ta faim de justice.
Salut, ô mon pays !

VÍTĚZSLAV NEZVAL

(Né en 1900)

Le chef actuel de la jeune école poétique a débuté, en 1922, dans le groupe qui se donnait le titre de *Devětsil* (Les Neuf forces, nom tchèque d'une fleur de printemps : *Pétasites*), par le recueil *Le Pont*, dont le titre exprimait sa conception de la poésie qui est un pont entre le subconscient et le conscient, entre la réalité et le souvenir. Cette poésie qui tenait du rêve et de l'hallucination créait une réalité absurde, mais chatoyante et mélodieuse. En 1924, M. Nezval publia *La Pantomime*, livre très curieux, plein à la fois de réminiscences et d'originalité, livre qui est une confession et un programme. C'est en se basant sur ce livre que le théoricien du groupe, M. Charles Teige, a formulé, avec V. Nezval, le manifeste du *poétisme* qui rompait d'une façon définitive avec la poésie prolétarienne, qui voulait renouveler la joie, la fantaisie, la vie sentimentale et qui réclamait la *poésie pure*, jeu de belles paroles, féerie d'images sans tendance et sans idéologie. Il y a, dans cette théorie, des souvenirs du futurisme et des parentés étroites avec le dada et le surréalisme. Quoi qu'il en soit, le *poétisme* rendit la poésie tchèque, qui devenait dangereusement assujétie aux conceptions communistes, à la vie et à la liberté. M. Nezval a appliqué cette conception dans une longue série de livres, — car il est doué d'une facilité dangereuse qui rappelle celle de Jaroslav Vrchlický dont il possède aussi la virtuosité de forme, — où, à côté de petits bouts rimés insignifiants, à côté de blagues apparentes, il y a une richesse étonnante d'images nouvelles, de petites merveilles de grâce et d'harmonie musicale. Dans ses derniers livres, la fantaisie difficilement contrôlable, qui déconcertait souvent à ses débuts, se plie volontiers à la logique, le caprice eède le pas à la discipline. Il en résulte des poèmes d'une forme régulière, voire des sonnets ou des rondeaux, où s'exprime non plus le prestigieux rimeur, mais un être humain qui a connu des angoisses et l'horreur de la mort.

Citons, parmi les nombreux recueils de M. Nezval qui suivirent sa *Pantomime* : *L'Alphabet*, *Le Carnaval*, *Le Mariage où l'on triche*, *Poèmes écrits sur cartes postales*, *Edison*, *Jumeaux*, *Acrobate*, *Jeu aux dés*.

PAYSAGE

Un divan de soie
Parmi les fraises au bois.
Au-dessus une alouette
Frémit et chante

Sur ce pré un paravent
Sur le sofa dans une fossette
Une femme nue dort
Sur sa gorge il y a une rainette.

La rainette chante,
Des myosotis se blottissent,
La dame dort et bâille
Lentement il pleut.

(Jumeaux.)

ANGE GARDIEN

La fièvre sévit dans ton lit
bien que l'air soit tiède.
Au-dessus de toi plane
l'ange gardien.

Il couvre ton corps de baisers
depuis les pieds jusqu'à la bouche, oh ! le malin
Le matin il disparaît par le plancher,
lorsque tu te réveilles.

Quand tu auras une fille ne sois pas étonnée.
L'ange est un faux gardien,
ce matin il m'a parlé d'une jeune fille
qu'il a trompée en amour.

(Jumeaux.)

L'ŒUF

Telle une caille qui pond des œufs pour l'hiver
je pose un mot à côté de l'autre pour les faire rimer ;
de chacun d'eux un petit oiseau grivelé va s'envoler ;
si vous ne faites pas de bruit, il se mettra à chanter.

LE SUCRE

Le sucre perce-neige de cuisine
 la glace se fondra en mai des tasses
 une vision se fondant en état d'éveil
 douceurs passagères, douceurs de chaque jour.

LE PARAPLUIE

Un optimiste aime à te porter dans son âme, ô parapluie !
 le matin de soleil brille, le soir il y tombe de l'eau
 si parfois tu es mouillé jusqu'aux os
 ne te désespère pas, mon frère, cela va sécher.

LE SIFFLET

Au milieu des célèbres amoureuses et des rois
 je joue comme Giotto d'un petit sifflet,
 des pâquerettes poussent dans le jardin
 et moi, j'ai la nostalgie de l'amour.

(Poèmes écrits sur cartes postales.)

EDISON

(Fragment)

Notre vie est telle qu'un pleur morne et terne.
 Un joueur sortait un soir de la taverne,
 La neige poudrait les ostensoirs des bars,
 Le printemps était proche en l'air moite épars,
 Mais la nuit frissonnait comme une prairie
 Sous les éclats d'une astrale artillerie
 Qu'écoutaient à table, aux bancs crasseux figés,
 Les buveurs d'alcool sur leurs verres penchés
 Et des femmes vêtant leurs corps presque nus
 De plumes de paon, tous par le soir émus.

Un poids lourd qui écrase pesait là sur le sort,
Spleen, tristesse, angoisse de la vie et de la mort.

Rentrant par le Pont des Légions, tout bas
Je chantais pour moi seul des airs d'opéras,
Buveur de feux nocturnes aux barques fantomales
Minuit était tombé de la cathédrale.
Minuit, heure de mort, étoile à mon horizon
Dans cette nuit douce de l'avant-saison.

Mais un poids qui écrase pesait là sur le sort,
Spleen, tristesse, angoisse de la vie et de la mort.

Par-dessus le parapet je vis une ombre,
Une ombre d'homme plongeant au néant sombre,
Mais là quelque chose était lourd et pleurait,
L'ombre triste d'un joueur que l'enfer attirait.
« Qui, dis-je, êtes-vous, Monsieur? Dieu vous pardonne ! »
Il répondit lugubre : « Un joueur, personne. »
Là pesait un chagrin lourd qui se taisait.
Une ombre comme un gibet qui se dressait,
Une ombre tombant du pont. J'ai fait : « Ah ! » Puis, livide :
« Non, tu n'es pas un joueur, tu es un suicide. »

Nous marchions tous deux sauvés la main dans la main,
Main dans la main nous marchions rêveurs sans frein,
Hors la ville où le faubourg de Kochir commence,
Au signal des éventails de la nuit dense,
Par-dessus bals, kiosques, bars, tristes lieux,
Nous marchions main dans la main silencieux.

Mais un poids qui écrase pesait là sur le sort,
Spleen, tristesse, angoisse de la vie et de la mort.

J'ouvris la porte, allumai le gaz, du geste
Offris à l'Ombre ma couchette modeste :
« Monsieur, dis-je, à nous deux cela peut suffire. »

L'ombre du joueur avait fui sans mot dire,
Songe illusoire ou spectre? je n'en sais rien,
J'étais seul devant mon lit quotidien.

Mais un poids qui écrase pesait là sur le sort,
Spleen, tristesse, angoisse de la vie et de la mort.

De ma table où s'entassaient journaux et livres,
Je regardai par la fenêtre le givre
Et les neigeux flocons tresser leurs couronnes
Avec ma chimère et mon spleen monotones,
Buveur de nuances que jamais l'on ne saisit,
Buveur de lumière qui dans l'ombre s'engloutit,
Buveur de femmes, du rêve et des serpents maitresses,
Buveur de femmes, fossoyeuses de leur jeunesse,
Buveur de femmes, belles, cruelles, hasardeuses,
Buveur de volupté, de sang, d'écumes fielleuses,
Buveur de tout ce qui est cruel, écrase, mord,
Buveur d'épouvante et de pleurs, de vie et de mort.

Je me dis : « Il faut vite oublier les ombres. »
J'ouvre les journaux dont ma table s'encombre,
Parmi les relents d'encre grasse apparaît
Edison l'inventeur, émouvant portrait
Qui évoque à mon esprit la noble image
D'un prêtre en simarre comme au Moyen Age.

Le poids écrasant du Beau pesait là sur le sort,
Courage, allégresse de la vie et de la mort.

JAROSLAV SEIFERT

(Né en 1901)

Fils d'un faubourg populaire de Prague, M. Seifert était prédestiné à devenir le poète du prolétariat. Il en a adopté le point de vue sans essayer de le juger et il l'exprime avec une spontanéité brutale et presque barbare de naïveté. Mais au fond c'est un garçon doux, un romantique rêveur qui a le goût de l'exotisme.

Pendant un certain temps, il a beaucoup sacrifié à une prédilection pour le jazz, les bars, les cirques, les marins et les nègres qui représentaient, à ses yeux, le rythme vertigineux de la vie. Tels étaient ses deux premiers recueils, au primitivisme un peu criard et bariolé : *La Ville en larmes* (1922), et *Rien que l'amour* (1923).

Embrassant la doctrine poétiste, Seifert écrit le livre *Sur les ondes de T. S. F.*, inauguré par une belle apostrophe de Guillaume Apollinaire. Oubliant les programmes politiques et les révoltes sociales, M. Seifert laisse parler son lyrisme frais, puissant et tendre à la fois, où il se rencontre avec M. Nezval dans le procédé analytique qui dissocie d'abord la réalité pour la recomposer ensuite avec un don plastique souvent étonnant, dans son dernier volume, intitulé, par une citation de J. Cocteau : *Le rossignol chante mal*. Sans avoir la richesse de Nezval, il trouve souvent des vers d'une beauté limpide et teintés d'une profonde souffrance humaine. Ayant fait le tour du monde, le poète est devenu plus discret ; un nuage de désillusion et de mélancolie a mis comme un voile sur ses couleurs si criardes jadis, et sa mélodie, si elle a perdu en sonorité, a gagné en douceur et en finesse. M. Seifert n'est pas un penseur, mais c'est un cœur de poète.

CHANSON DES JEUNES FILLES

Une longue rivière traverse la ville,
ses rives sont reliées par sept ponts,
mille belles filles se promènent sur le quai
et toutes sont différentes.

On va d'un cœur à l'autre pour se chauffer les mains
 dans des rayons d'un grand amour ardent,
 mille belles filles se promènent sur le quai
 et toutes sont pareilles.

(Rien que l'amour.)

POÈME DE PRINTEMPS

Mademoiselle, vous êtes au bureau devant votre machine,
 le soleil du printemps verse sa lumière sur vos doigts
 et vos mains tremblent, ô mon doux Jésus,
 je suis sûr que vous voudriez faire un tour.

N'est-ce pas, la vie est très, très belle,
 le banc du parc est très dur, il est vrai,
 mais quand on aime on est poète de toute son âme
 et l'on ne méprise même pas ce bois dur.

Je sais, ce n'est pas une petite chose que d'aimer,
 le ressac de l'amour vous jette deçà, delà,
 un instant on s'envole vers les cieux,
 le rayon de soleil vous accompagne,

et, soudain, l'inexorable pesanteur
 vous rejette en bas,
 et la réalité dure vous attache à la terre ;
 Mais ne vous en faites pas, dans un instant,
 vous vous envolerez vers les étoiles en tombant dans les bras
 de l'homme,
 car vous êtes jeune, vous avez vingt ans,
 et à cet âge-là, tout amour gai est triste,
 car l'amour, c'est comme le monde entier :
 il est amer, mais le goût en est doux.

Et si vous m'en croyez, je puis vous donner
un bon conseil d'ami :
mademoiselle, n'ayez jamais peur d'aimer ;

et si quelqu'un vous embrasse sur la joue droite,
tendez-lui la gauche.

(Rien que l'amour.)

TABLEAU HUMIDE

Ah, les belles journées
où la ville ressemble à un dé, à un éventail et à une chanson
d'oiseau
ou à un coquillage sur la plage
— adieu, adieu, belles filles
que nous avons rencontrées aujourd'hui
et que nous ne reverrons jamais.

Ah ! les beaux dimanches
où la ville ressemble à une balle, à une carte et à un ocarina
ou bien à une cloche qui se balance
— dans la rue ensoleillée,
les ombres des passants s'embrassaient
et les gens s'en allaient étrangers, sans se connaître.

Ah ! les belles soirées
où la ville ressemble à une horloge, à un baiser et à une étoile
ou bien à un tournesol qui tourne
— au premier accord,
les danseurs ont agité les ailes des bras des jeunes filles
comme les phalènes au premier nuage rougi par le soir.

Ah ! les belles nuits
où la ville ressemble à une rose, à un échiquier et à un violon
ou bien à une jeune fille qui pleure

— nous aimions à jouer aux dominos
aux dominos à points noirs avec de maigres jeunes filles au
bar,
regardant leurs genoux,

qui étaient décharnés
comme deux crânes portant la couronne soyeuse des jarretières
dans le royaume désespéré de l'amour.

(Pigeon messenger.)

KONSTANTIN BIEBL

(Né en 1898)

Plus doux et plus mélancolique, plus cultivé aussi que M. Seifert, M. Biebl a un rare sens des nuances, des demi-tons. M. F.-X. Šalda l'a baptisé le *Pierrot lunaire* de la génération et le poète a accepté le surnom. Optimiste, doué d'une exquise sensibilité, il n'était pas fait pour les velléités révolutionnaires qui emplissaient ses premiers volumes : *Voix fidèle* et *Rupture*. Il a été plus heureux dans le *Voleur de Bagdad* qui est un chant funèbre de la femme aimée, une fièvre de l'esprit et du subconscient affolé par la douleur et par l'idée de la mort et de la décomposition.

Comme M. Seifert, M. K. Biebl a pu faire le tour du monde. Il en revint l'imagination enrichie, mais plus attaché à son pays que jamais. Les livres *Chaînes d'or*, *Sur le navire qui charge le thé et le café* et *Le nouvel Icare* marquent une ascension constante; le dernier poème est une sorte de film fiévreux et halluciné, où des visions de mort et de guerre alternent avec les images riantes et tendres des voyages exotiques du poète et où le refrain de la mort et du néant devient comme une obsession vertigineuse.

JAVANAISES

Le matin, elles vont au *passar* vendre des ananas
pour que leurs mains sentent bon
lorsqu'elles dénoueront pour la nuit
leurs cheveux.

Et quand elles les auront dénoués,
c'est le sort de toutes les Javanaises,
elles s'assièront, silencieuses, devant leur cabane
les yeux tournés vers la mer,
leur peigne en arrière.

(*Sur le navire qui charge le thé et le café.*)

ANTIPODES

Quelle fatigue terrible, quelle horreur sous les palmiers
Comme si ce n'était pas Noël,
sur les arbres des feuilles vertes pendent
et une quantité de fruits
et toujours les scarabées chantent.

Quelle fatigue terrible, quelle horreur sous les palmiers
l'ombre de la forêt vierge, de son éventail noir
a effrayé les blancs paradisiens.

Je pense à mon pays et je regarde le sol :
si la terre était transparente
on verrait sous les jupes de toutes les femmes de l'Europe.

C'est un va-et-vient de jambes et de dessous blancs
comme à Paris
lorsque des danseuses dansent sur une glace.

Il faut que je pense toujours à leurs épaules
leurs yeux, leurs bouches, leurs cheveux
et surtout à leurs gorges, leurs gorges.

O femmes blanches, toutes que j'ai aimées
de la tête aux pieds, il tombe en moi des roses.
O femmes noires, j'en ai embrassé une.

Quelle douce fatigue, quelle horreur sous les palmiers.
Je me promène comme sur le plafond
la tête en bas.

Au-dessous, dans les profondeurs, l'abîme céleste resplendit,
je marche comme le Christ, la Croix du Sud sur mes épaules.
De l'autre côté du monde
les hommes marchent les jambes en haut.

Je ne puis m'empêcher de songer à leurs semelles trouées,
à leurs petits, menus pas,
dans des vergers qui changent de couleur
et qui donnent un feuillage sanglant.

De l'autre côté du monde c'est la Bohême,
beau pays exotique,
plein de rivières profondes et énigmatiques
qu'on peut passer à sec le jour de l'Épiphanie.

Chez nous, il y a le printemps, l'été, l'automne, l'hiver.
Chez nous on porte des pardessus, des cravates
et des cannes.

Il se peut qu'il tombe de la neige
ou bien les cerisiers sont en fleur.

Chez nous il pousse des fraises.

Chez nous il y a de l'eau froide qu'on boit.

(Sur le navire qui charge le thé et le café.)

JAN ČAREK

(Né en 1898)

M. Čarek (pron. : Tcharek) s'est fait, dans la jeune poésie contemporaine, une place à part : fils de paysans, arraché à la terre et condamné à un travail de bureau, il chante son attachement au sol, le dur labeur du paysan sur la glèbe. Petr Bezruč et Petr Kříčka n'ont pas été étrangers à son évolution.

Œuvres en vers : *La guerre* (1920), *Une pauvre famille de Heřmaň* (1924), *Triste vie* (1928).

MA VIE

Cette nuit, j'ai rêvé du triste parfum de baume
— c'était ma vie,
je la cueille en pleurs, penché dans le jardin de Dieu,
je bats les cartes magiques de mes années passées.

Il y a des gens qui n'aiment pas les crapauds,
mais moi, je les aime, ils sont innocents et méprisés,
il y en avait toujours dans notre cave, personne ne les tuait —

Dans la fontaine qui jaillissait des profondeurs sans aucune
raison

— à peu près comme ces vers —
vivait, sans soleil, une salamandre, sous le seuil de la remise,
une couleuvre tortillait lentement les ondes de son corps
coulant comme un ruisseau.

Vache, lorsque tu paissais, j'aimais à appuyer ma tête
contre la carte tachetée et mystérieuse de ton ventre
cherchant en vain de quel côté, un jour, je serai emporté par
l'ouragan de la vie.

Je me chauffais contre le ventre du petit veau et je peignais
les poils
entre ses cornes rosées,
et, faisant paître les bêtes, je songeais, je chantais, je rêvais ;
c'est des pâturages que sortaient les prédicateurs et les poètes.

Je n'ai jamais vu de mains plus tristes que les mains de ma
mère,
les mains du Christ étaient plus diaphanes, les siennes sont
terreuses —
Soixante-dix soleils les ont cuites, soixante-dix gelées les
ont déchirées,
personne ne pourra compter les gerbes qui ont passé par ces
mains,
le bruissement de ces gerbes est solennel comme le bruit
d'une chute d'eau.

Je voudrais écrire un poème sur ces mains
ou un poème : la Vie de ma Mère
— ce serait une des Vies des Saints,
ce serait le plus fervent de tous les poèmes que j'ai écrits.

L'odeur des pommes de terre qu'on cuit endort les images
des saints dans une vapeur bleue,
le chat s'endort sur le désert ardent du poêle,
tel un sphinx mystérieux devant la pyramide du four —
Jamais je ne cesserai d'aimer la campagne,
son sang pur et barbare coule dans les ramifications de mes
veines ;
sur les blessures des sillons d'où fume un mystère,
sur la prière blonde de millions d'épis de blé —
je me penche, ému.

Ma vie a été triste, j'ai souffert de désir et de faim,
la guerre a brisé ma santé,
il y eut même un temps où je craignais pour ma vie
— c'était à l'époque où je croyais encore
qu'elle pourrait avoir de la valeur.

Des millions de frères sont tombés. Aujourd'hui, ils ne man-
quent à personne ;
sur le front français, des blés d'or poussent de la chair des
nègres,
chez nous, personne ne craint la mort, ni moi non plus,
j'y ai échappé en 1918
— il se peut que je tombe un jour de paix, célébré par les
diplomates,
le jour de la fête du désarmement,
aujourd'hui, ma place est au onzième régiment, première
compagnie.

Ici priait, il y a des années, Jan Čarek,
garçon chevelu, pastoureau des nuages, enfant de cœur
pieux ;
les mains jointes, il s'agenouillait devant l'autel de Saint-Gilles ;
il tremblait versant des grains d'encens sur les tisons,
il portait une jupe rouge et un surplis tout blanc, les paroles
de l'Évangile au cœur,
le raisin de l'aspergès dans la main.

Père, vos vestiges sont faits de sang et les vôtres, maman,
de larmes,
après des années, je les suis pour rentrer au sein de la conso-
lation divine,
je redeviens un petit garçon à Vos pieds nus, Seigneur.

Tout ce que j'ai écrit, tout ce que j'ai souffert, tout cela n'est rien,
c'est à Vous que je reviens après de tous mes égarements,
ô Jésus-Christ !

(*Triste Vie.*)

ZDENĚK KALISTA

(Né en 1900)

M. Kalista, qui est un jeune et savant historien d'avenir, élève des professeurs J. Pekař et J. Šusta, est en même temps un poète d'une rare finesse de sentiment et d'une belle pureté de forme.

Œuvres lyriques : *Paradis du cœur* (1922), *Lutteurs* (1922), *Monde unique* (1923), *Pavillons* (1925), *Bouquet de deuil* (1928).

VOIX DE PIERRE

Ce n'est pas le doux pays des vignes,
le pays aux coteaux lisses,
aux monts coniques,

ce n'est pas le pays de la lyre chantante,
des arbres dont le bruit
donne de l'ombre comme la voix d'une femme.

Des pierres — voilà mon pays.
Parmi les racines denses
opiniâtres et dures,

la camomille rude pousse
et le petit chardon gris
sur le bord de nos champs.

Et notre amour quotidien,
ne connaît que des mots âpres, du sang
et des blessures ulcérées.

(Bouquet de deuil.)

LES MORTS

Les morts veillent avec nous
près de nos feux dans les vignes d'hiver,
dans la neige.

Dans le silence assombri
des montagnes de Toscane, leur force
monte lentement

de la terre muette
comme le vin dans les sarments de vigne :
la voix des morts.

(Bouquet de deuil.)

FRANT. HALAS

Un des derniers venus de l'école dite *poétiste*, M. Halas a publié un seul livre qui est une belle promesse (*Sepia*).

SAGESSE

Les vérités,
vieilles comme le vin mis en bouteille par Noé,
sont vidées,
on en trouve de nouvelles.
Couper d'un seul coup
le nœud gordien de rides
sans question
par le rire.

Pourquoi? Comment?
Le crapaud sur la source
tue, rejette
sans regret.

Ne pas mourir de la mort,
de la vie mourir,
une écrevisse elle-même rougit de mourir
tâchez de jouir.

L'Europe va enfanter
apportez-lui des rêves dans ses couches;
des roses et des carabines
tombent de sa bouche.

(*Sepia.*)

VILÉM ZÁVADA

Auteur, jusqu'à présent, d'un seul livre : *Panichida* (1917), M. Závada s'est montré un des plus intéressants jeunes poètes du groupe dit *poétiste*, par la force d'évocation et par sa mélancolie philosophique.

PASTEL

L'automne
fait tomber les feuilles
pour l'offrande funéraire.

Le ciel est ouvert comme un parapluie, sous lequel
je me blottis. Et je sens
le grand déménagement de l'amour
des boulevards,
des plages aux chairs illuminées
vers le foyer flambant,
vers le cœur.

Seuls, les moustiques bourdonnent tout doucement
Comme si là-bas, au loin, de petits enfants pleuraient de
froid dans le brouillard.

(*Panichida.*)

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Avant-propos	XI
Hanka Václav : <i>La Rose</i>	1
Kollár Jan : <i>Prologue de la Fille de la Sláva*</i>	3
<i>Sonnets*</i>	4
Čelakovský F.-L. : <i>Toman et la Fée</i>	6
Mácha K. H. : <i>Monologue du condamné</i>	11
<i>L'âge de mon enfance</i>	12
<i>Sonnet</i>	13
Havlíček Karel : <i>Elégies Tyroliennes</i>	14
Erben K. J. : <i>La Mère maudite</i>	18
Hálek Vítězslav : <i>Mon village</i>	21
Neruda Jan : <i>A maman I, II</i>	25
<i>Romance de Noël</i>	26
<i>Légende montagnarde*</i>	28
<i>Tu verras, tu verras, Nature</i>	29
<i>Lentement, tristement</i>	30
Heyduk Adolf : <i>La Reine</i>	31
Hviezdoslav : <i>Le soleil regarda</i>	33
<i>L'amour est un arbre</i>	34
<i>Reviens, ó paix</i>	34
Čech Svatopluk : <i>Václav de Michalovic</i>	37
<i>Chant d'un esclave*</i>	38

* Les poèmes marqués par l'astérisque sont traduits par Jules Chopin.

	Pages
Sládek Josef : <i>La Montagne blanche*</i>	40
<i>A ma femme, I.</i>	41
<i>A ma femme, II.</i>	41
<i>Consolation</i>	42
<i>Au sein de Dieu.</i>	42
Zeyer Jules : <i>A une blanche maison au fond d'un vieux jardin.</i>	45
Vrchlický Jaroslav : <i>Akmé</i>	49
<i>Quis ut Deus ?</i>	50
<i>Deux poèmes.</i>	50
<i>Strophes tristes</i>	52
<i>Amour</i>	53
<i>Les heures</i>	53
<i>Amour silencieux*</i>	54
Hurban-Vajanský Sv. : <i>Le Sapin</i>	55
<i>Prière d'été</i>	56
<i>Serment</i>	57
Dvořák Xaver : <i>Dulcedo</i>	58
Procházka F. S. : <i>Le pavillon</i>	60
Svoboda F. X. : <i>Excursion</i>	62
<i>Idylle</i>	63
<i>La Nuit</i>	65
Klásterský Antonin : <i>Tristesse des choses</i>	66
<i>Aigle bicéphale</i>	67
Kvapil Jaroslav : <i>La Tasse*</i>	68
<i>Le Soleil</i>	69
Čenkov Emanuel : <i>La Parisienne</i>	71
Borecký Jaromír : <i>Confession</i>	73
<i>Sonnet pour ma dame</i>	74
Auředníček Otokar : <i>Musique de l'amour</i>	75
Machar J. S. : <i>Au sommet du Kahlenberg</i>	78
<i>Au Golgotha</i>	82
<i>A. Dürer peignant la tête du Christ</i>	86
Březina O. : <i>Ma mère</i>	88
<i>La légende de la mystérieuse faute</i>	89
<i>Rois des rêves</i>	90

	Pages
<i>Vents venant des pôles (Prologue)</i>	93
<i>Au-dessus de tous les feux et de toutes les eaux</i>	94
<i>Rencontre muette</i>	96
<i>La prière du matin</i>	97
<i>Cantique au soleil, à la terre, aux eaux et au mystère du feu</i>	102
<i>Les mains (Prologue)</i>	105
<i>La nuit du printemps</i>	107
Šalda F. X. : <i>Trois ponts</i>	108
Sova Antonín : <i>Le vieux violon*</i>	112
<i>Les Etangs de Bohême*</i>	112
<i>Colloque nocturne</i>	113
<i>Rêve bizarre</i>	114
<i>Le fleuve</i>	118
<i>Le quatuor de Smetana : Ma vie</i>	121
<i>Strophes simples</i>	123
<i>Prière d'Adam et d'Eve vieilliss.</i>	124
Bezruč Petr : <i>Le mineur</i>	128
<i>Le maître d'école Halfar</i>	130
<i>La fête de Palacký</i>	131
<i>Maryčka Magdónova</i>	132
<i>Hideux fantôme</i>	133
<i>Moi</i>	135
<i>Qui prendra ma place?</i>	139
Karásek Jiří : <i>Le Rêve</i>	141
<i>Eros mort</i>	143
<i>Décomposition</i>	143
Hlaváček Karel : <i>Tristesse du soir</i>	145
<i>Prière</i>	146
<i>Tout est mort</i>	146
Opolský Jan : <i>Le bois</i>	148
<i>L'Eroticon de Grieg</i>	149
<i>L'heure exquise</i>	149
Jesenská Růžena : <i>Hymne</i>	151

	Pages
Houdek Vladimír : <i>L'enfant perdu</i>	154
Dyk Viktor : <i>Questions</i>	157
<i>Le soleil est incandescent</i>	157
<i>Venu dans des jours tristes</i>	158
<i>Le vaincu</i>	159
<i>Au Soldat de la Providence</i>	159
<i>Et vogue, la galère!</i>	162
<i>J'ai été triste</i>	163
<i>La terre parle</i>	163
<i>La maison de l'égalité *</i>	165
Holý Josef : <i>Au-delà</i>	166
<i>Dis!</i>	167
<i>Supplique</i>	167
Neumann S. K. : <i>Chanson de l'année 1915</i>	171
<i>Strophes de mes journées</i>	172
<i>Le coteau des amours pauvres</i>	175
Gellner František : <i>A Paris</i>	178
<i>Fait divers</i>	180
<i>Il était nuit</i>	181
<i>Elégie</i>	182
Jesenský Janko : <i>Lorsque j'ai dû vendre mon alliance</i>	183
<i>A la langue slovaque</i>	184
Krasko Ivan : <i>Vesper dominicae</i>	185
<i>Jahvé</i>	187
Toman Karel : <i>Nostalgie</i>	189
<i>Vêpres de mai</i>	190
<i>Au bord du Danube</i>	191
<i>Mars</i>	192
<i>Septembre</i>	192
<i>Octobre</i>	193
<i>Réveillon 1924</i>	193
<i>Portrait de l'auteur</i>	194
<i>Saint Venceslas</i>	194
<i>Sur le pont d'Avignon</i>	195
Jelinek Hanuš : <i>Va-t'en!</i>	197

	Pages
Šrámek Fráňa : <i>Retour du champ de bataille</i>	199
<i>Soldat au front</i>	200
Theer Otokar : <i>Clair de lune</i>	202
<i>Merveille de vie</i>	203
<i>Ma Bohême</i>	205
Wojkowicz Jan : <i>Ondine</i>	210
Mahen Jiří : <i>Prologue</i>	212
Fischer Otokar : <i>Mystique du sang</i>	214
<i>Norderney</i>	215
Kříčka Petr : <i>Medynia Glogowska</i>	217
<i>L'Eglantier</i>	218
Medek Rudolf : <i>Carency</i>	222
<i>Nuit d'Ukraine</i>	224
<i>La Femme</i>	226
Durych Jaroslav : <i>Une galeuse peste</i>	228
Krupička Rudolf : <i>Mai de Bohême</i>	230
Deml Jakub : <i>Saint-Esprit</i>	232
Rutte Miroslav : <i>Cantique du matin</i>	234
Richard Weiner : <i>Printemps</i>	236
<i>Une ombre</i>	237
<i>Oiseaux morts</i>	238
Rázus Martin : <i>Prague 1917</i>	241
Hora Josef : <i>Vers</i>	243
<i>Je vaux mieux</i>	244
1917.....	245
Hořejší Jindřich : <i>Berceuse</i>	247
Wolker Jiří : <i>Un homme</i>	249
<i>Les choses</i>	251
<i>Mendiants</i>	252
<i>Les yeux du chauffeur</i> **.....	253
Piša A. M. : <i>La Bohême du Sud</i>	256

** Traduit par F. Baumal et J. Palivec.

	Pages
Nezval Vítězšlav : <i>Paysage</i>	260
<i>Ange gardien</i>	261
<i>L'œuf. Le sucre. Le parapluie. Le sifflet.</i>	261
<i>Edison**</i>	262
Seifert Jaroslav : <i>Chanson des jeunes filles</i>	265
<i>Poème de printemps</i>	266
<i>Tableau humide</i>	267
Biebl Konstantin : <i>Javanaises</i>	269
<i>Antipodes</i>	270
Čarek Jan : <i>Ma vie</i>	272
Kalista Zdeněk : <i>Voix de pierre</i>	275
<i>Les morts</i>	276
Halas Frant : <i>Sagesse</i>	277
Závada Vilém : <i>Pastel</i>	278

VERIFICAT
2007

VERIFICAT
2017

VERIFICAT
1987



** Traduit par F. Baumal et J. Palivec.

CE LIVRE
A ÉTÉ IMPRIMÉ
POUR LES ÉDITIONS KRA
PAR
BRODARD ET TAUPIN
IMPRIMEURS-RELIEURS
PARIS ET COULOMMIERS
MCMXXX

Printed in France